LE SIECLE DE LOUIS XIV.

PUBLIÉ

Par M. DE FRANCHEVILLE, *conseiller aulique de sa majesté, & membre de l'academie roiale des Sciences & Belles Lettres de Prusse.*

TOME PREMIER.

NOUVELLE EDITION CORRIGÉE.

A LONDRES,

Chez R. DODSLEY, a là tête de Tully en Pall-mall.

M.DCC.LII.

PREFACE DE L'EDITEUR.

LE manuſcrit de cet ouvrage m'aiant été remis par l'auteur, je le lus avec une très grande attention ; j'y remarquai un amour extréme

de la vérité, & une impartialité entiére ſur toutes les matiéres qui y ſont traitées. C'eſt ſurtout par ces raiſons, que je me ſuis fait un devoir de la faire imprimer, ſous les auſpices d'un monarque à qui la vérité n'eſt pas moins chére que la gloire, & qui, de l'aveu de l'Europe, eſt auſſi capable d'inſtruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition commode

mode en deux petits volumes, à une plus magnifique & plus grande ; & j'oſe aſſûrer, que dans ces deux petits volumes on trouvera plus de faits intéreſſans, & plus d'anecdotes curieuſes, que dans les collections immenſes qu'on nous à données juſqu'ici ſur le régne de Louis XIV.

Au reſte, quoiqu'il ſoit queſtion à la fin de cet ouvrage des choſes que Louis XV a éxécu-

tées par lui-même, & que plus d'un établiſſement de Louis XIV ait été perfectionné par ſon ſucceſſeur; cependant il a paru, que le titre du SIECLE DE LOUIS XIV devait ſubſiſter, non ſeulement parce que c'eſt l'hiſtoire d'environ quatre-vingt années, mais parce que la plus-part des grands changemens, dont il eſt parlé, ont été commencés ſous ce régne.

TA-

TABLE
DES
CHAPITRES.
TOME I.

CHAPITRE I.

Introduction.

CHAPITRE II.

Minorité de LOUIS XIV: victoire des Français sous le grand Condé, alors duc d'Enguien.

CHAPITRE III.

Guerre civile.

CHAPITRE IV.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

CHA-

CHAPITRE V.

Etat de la France, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

CHAPITRE VI.

LOUIS XIV gouverne par lui-même : il force la branche d'Autriche-Espagnole à lui céder partout la préséance, & la cour de Rome à lui faire satisfaction : il achette Dunkerque : il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son roiaume florissant & redoutable.

CHAPITRE VII.

Conquête de la Flandre.

CHAPITRE VIII.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle.

CHAPITRE IX.

Magnificence de LOUIS XIV : conquête de la Hollande.

CHAPITRE X.

Evacuation de la Hollande : seconde conquête de la Franche-Comté.

CHAPITRE XI.

Belle campagne & mort du maréchal de Turenne.

CHA-

CHAPITRE XII.

Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimégue en 1678.

CHAPITRE XIII.

Prise de Strasbourg, bombardement d'Alger : soumission de Gênes : ambassade de Siam : pape humilié : électorat de Cologne disputé.

CHAPITRE XIV.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume trois, & protegé par LOUIS XIV.

CHAPITRE XV.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume trois envahissait l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, jusqu'en 1697.

CHAPITRE XVI.

Paix de Riswick : état de la France & de l'Europe : mort & testament de Charles second, roi d'Espagne.

CHAPITRE XVII.

Guerre de 1701 : *conduite du prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marleborough, du maréchal de Villars, jusqu'en* 1703.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

CHAPITRE XIX.

Pertes en Eſpagne : perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites.

CHAPITRE XX.

Suite des diſgraces de la France & l'Eſpagne : humiliation, conſtance & reſſources de LOUIS XIV : bataille de Malplaquet.

CHAPITRE XXI.

LOUIS XIV continuë à demander la paix & à ſe défendre : le duc de Vendôme affermit le roi d'Eſpagne ſur le trône.

CHAPITRE XXII.

Victoire du maréchal de Villars à Dénain : rétabliſſement des affaires : paix générale.

CHAPITRE XXIII.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht juſqu'en 1750.

TOME SECOND.

CHAPITRE XXIV.

Particularités & anecdotes du régne de LOUIS XIV.

CHAPITRE XXV.

Suite des anecdotes.

CHAPITRE XXVI.

Suite des anecdotes.

CHAPITRE XXVII.

Gouvernement intérieur ; commerce, police, loix, discipline militaire, marine.

CHAPITRE XXVIII.

Finances.

CHAPITRE XXIX.

Sciences & arts.

CHAPITRE XXX.

Suite des arts.

CHAPITRE XXXI.

Affaires ecclésiastiques : disputes mémorables.

CHAPITRE XXXII.

Du Calvinisme.

Table des chapitres.

CHAPITRE XXXIII.

Du Janſéniſme.

CHAPITRE XXXIV.

Du Quiétiſme.

CHAPITRE XXXV.

Diſputes ſur les cérémonies chinoiſes.

LE SIECLE DE LOUIS XIV.

Chapitre Premier.

INTRODUCTION.

CE n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV qu'on prétend écrire ; on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſaïer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme ; mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques. Tous les peuples ont éprouvé des révolutions. Toutes les hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne

veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque penſe, & ce qui eſt encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre ſiécles dans l'hiſtoire du monde. Ces quatre âges heureux, ſont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui ſervant d'époque à la grandeur de l'eſprit humain, ſont l'exemple de la poſtérité.

Le premier de ces ſiécles à qui la véritable gloire eſt attachée, eſt celui de Philippe & d'Aléxandre, ou celui des Périclès, des Démoſthénes, des Ariſtotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles ; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce ; le reſte de la terre était barbare.

Le ſecond âge eſt celui de Céſar & d'Auguſte, déſigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troiſiéme, eſt celui qui ſuivit la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de ſimples citoiens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe ; les Médicis appellérent à Florence les arts, que les Turcs chaſſaient de la Grèce, c'était le tems de la gloire de l'Italie. Toutes les ſciences reprenaient une vie nouvelle ;

les Italiens les honorérent du nom de *vertu*, comme les premiers Grecs les avaient caractériſés du nom de *ſageſſe*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Taſſes, les Arioſtes fleurirent. La gravûre fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'Europe en toute genre, fut chaſſée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toûjours tranſplantés de Grèce en Italie, ſe trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Eſpagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérérent trop vîte.

François premier encouragea des ſavans ; mais qui ne furent que ſavans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladios : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'eléves Français. Quelques épigrammes & quelques contes libres compoſaient toute notre poëſie ; Rabelais était notre ſeul livre de proſe à la mode, du tems de Henri II.

En un mot, les Italiens ſeuls avaient tout, ſi vous en exceptez la muſique, qui n'était encore qu'informe ; & la philoſophie expérimentale, qui était inconnuë par tout également.

Enfin, le quatriéme ſiécle eſt celui qu'on nomme le ſiécle de Louis XIV ; & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les Médicis, ſous les Auguſtes & les Alexandres ; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine philoſophie n'a été connuë que dans ce tems : & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les derniéres années du cardinal de Richelieu, juſqu'à celles qui ont ſuivi la mort de Louis XIV, il s'eſt fait dans nos arts, dans nos eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuſe influence ne s'eſt pas méme arrêtée en France ; elle s'eſt étenduë en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors beſoin cette nation ſpirituelle & profonde ; elle a porté le goût en Al-

Allemagne, les ſciences en Moſcovie; elle a même ranimé l'Italie qui languiſſait, & l'Europe a dû ſa politeſſe à la cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les Italiens appellaient tous les ultramontains du nom de barbares; il faut avouer que les Français méritaient en quelque ſorte cette injure. Nos péres joignaient la galanterie romaneſque des Maures à la groſſiéreté Gothique; ils n'avaient preſque aucun des arts aimables; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés: car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'eſt pas étonnant que la peinture, la ſculpture, la poëſie, l'éloquence, la philoſophie, fuſſent preſque inconnuës à une nation, qui aiant des ports ſur l'océan & ſur la Méditerranée, n'avait pourtant point de flote, & qui aimant le luxe à l'excés, avait à peine quelques manufactures groſſieres.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII à ſon avénement à la couronne n'avait pas un vaiſſeau; Paris ne contenait pas quatre-cent-mille hommes, & n'etait pas décoré de quatre beaux édifi-

ces; les autres villes du roiaume reſſemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la nobleſſe cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de foſſés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient preſque impraticables; les villes étaient ſans police, l'état ſans argent, & le gouvernement preſque toûjours ſans crédit parmi les nations étrangéres.

On ne doit pas ſe diſſimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avait langui plus ou moins dans cette faibleſſe, parce qu'elle n'avait preſque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les loix, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction.

En France les peuples furent eſclaves juſques vers le tems de Philippe-Auguſte; les ſeigneurs furent tyrans juſqu'à Louis XI; & les rois, toûjours occupés à ſoûtenir leur autorité contre leurs vaſſaux, n'eûrent jamais ni le tems de ſongér au bonheur de leurs ſujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puiſſance roiale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

Fran-

François I fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le grand voulait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il allait faire le bonheur.

Le cardinal de Richelieu, occupé d'abbaisser la maison d'Autriche, le calvinisme & les grands, ne joüit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf-cens années, notre génie a été presque toûjours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aiant ni loix ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toûjours grossier ; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté ; les ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance ; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misére.

Voila pourquoi les Français n'eûrent part, ni aux grandes découvertes, ni aux

inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les glaces, les téleſcopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai ſyſtême de l'univers, ne leur appartiennent point ; ils faiſaient des tournois, pendant que les Portugais & les Eſpagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. Charles-quint prodiguait déja en Europe les tréſors du Méxique, avant que quelques ſujets de François premier euſſent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du ſeiziéme ſiécle, on vit dequoi ils ſont capables quand ils ſont conduits.

On ſe propoſe de montrèr ici ce qu'ils ont été ſous Louis XIV ; & l'on ſouhaite que la poſtérité de ce monarque, & celle de ſes peuples, également animées d'une heureuſe émulation, s'efforcent de ſurpaſſer leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouvèr ici les détails preſque infinis des guerres entrepriſes dans ce ſiécle ; on eſt obligé de laiſſèr aux annaliſtes le ſoin de ramaſſèr avec éxactitude tous ces petits faits, qui ne ſerviraient qu'à détourner la vuë de l'objet principal. C'eſt à eux

à

à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, prises & reprises par les armes, données & renduës par des traités: mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens, qui ont fixé la destinée des empires; tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette histoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On essaïera de faire voir ce qu'étaient & la France & les autres états de l'Europe avant la naissance de Louis XIV; ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son régne. Le gouvernement intérieur du roiaume, objet plus important pour les peuples, sera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de sa cour & de son régne, tiendront une grande place. D'autres articles seront pour les arts, pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siécle. Enfin on

parlera de l'égliſe, qui depuis ſi long-tems eſt liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiette & tantôt le fortifie ; & qui inſtituée pour enſeigner la morale, ſe livre ſouvent à la politique & aux paſſions humaines.

DES

DES ÉTATS DE L'EUROPE AVANT LOUIS XIV.

IL y avait déja long-tems qu'on pouvait regarder l'Europe chrétienne (à la Moscovie près) comme une grande république partagée en plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes ; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondans les uns avec les autres ; tous aiant un même fonds de religion, quoique devisés en plusieurs sects ; tous aiant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations Européanes ne font point esclaves leurs prisonniers ; qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis ; qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains princes, comme de l'empereur,

des rois, & des autres moindres potentats : & qu'elles s'accordent ſur-tout dans la ſage politique de tenir entr'elles autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploiant ſans ceſſe les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les uns chez les autres des ambaſſadeurs, ou des eſpions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des deſſeins d'une ſeule, donnèr à la fois l'alarme à l'Europe, and garantir les plus faibles des invaſions que le plus fort eſt toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quint la balance penchait trop du côté de la maiſon d'Aûtriche. Cette maiſon puiſſante était, vers l'an 1630 maîtreſſe de l'Eſpagne, du Portugal, & des tréſors de l'Amerique; les Païs-bas, le Milanais, le roiaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (ſi on peut le dire) étaient devenus ſon patrimoine ; & ſi tant d'états avaient été réunis ſous un ſeul chef de cette maiſon, il eſt à croire que l'Europe lui aurait enfin été aſſervie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'Allemagne eſt le plus puiſſant voiſin qu'ait la France : il eſt à peu-près de

de la même étenduë ; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robuſtes & patiens dans le travail. La nation Allemande eſt gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la France ſous les premiers rois Capétiens, qui étaient des chefs ſouvent mal-obéis, de pluſieurs grands vaſſaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui ſoixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de ſouverains ſéculiers, près de quarante princes eccléſiaſtiques, ſoit abbés, ſoit évêques, neuf électeurs, parmi leſquels on peut compter trois rois, enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, compoſent ce grand corps Germanique, que le flegme Allemand fait ſubſiſter avec preſque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confuſion dans le gouvernement Français.

Chaque membre de l'empire a ſes droits, ſes priviléges, ſes obligations ; & la connaiſſance difficile de tant de loix, ſouvent conteſtées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation Germanique eſt ſi renommée.

L'empereur lui-même ne ſerait guéres à la vérité plus puiſſant, ni plus riche qu'un doge de Veniſe. L' Allemagne parta-

partagée en villes libres & en principautés, ne laisse au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'empereur un seul village ; la ville de Bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité aussi vaine que suprême, était devenuë si puissante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en monarchie absolüe cette république de princes.

Deux partis divisaient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe chrétienne, & sur-tout l'Allemagne. Le premier est celui des catholiques plus ou moins soumis au pape ; le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de protestans, quoiqu'ils soient divisés en Luthériens, Calvinistes & autres, qui se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les états de la maison de Brunswic, le Wirtemberg, sui-

ſuivent la religion Luthérienne, qu'on nomme évangélique. Toutes les villes libres impériales ont embraſſé cette ſecte, qui a ſemblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calviniſtes, répandus parmi les Luthériens qui ſont les plus forts, ne ſont qu'un parti médiocre ; les catholiques compoſent le reſte de l'empire, & aiant à leur tête la maiſon d'Aûtriche, ils étaient ſans doute les plus puiſſans.

Non-ſeulement l'Allemagne, mais tous les états chrétiens, ſaignaient encore des plaïes, qu'ils avaient recuës de tant de guerres de religion, fureur particuliére aux chrétiens ignorée des idolâtres, & ſuite malheureuſe de l'eſprit dogmatique introduit depuis ſi long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverſe qui n'aïent cauſé une guerre civile, & les nations étrangéres (peut-être notre poſtérité) ne pourront un jour comprendre que nos péres ſe ſoient égorgés mutuellement pendant tant d'années en préchant la patience.

En 1619 l'empereur Mathias étant mort ſans enfans, le parti proteſtant ſe remua pour ôter l'empire à la maiſon d'Aûtriche & à la communion Romaine ; mais Ferdinand archiduc de Grats, couſin de Mathias,

thias, n'en fut pas moins élu empereur. Il était déja roi de Bohême & de Hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux roiaumes.

Ce Ferdinand II continua d'abattre le parti protestant : il se vit quelque-tems le plus puissant & le plus heureux monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de princes de la maison d'Aûtriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savaient choisir. Cette puissance menaçait déja du joug, & les protestans & les catholiques : l'alarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'empereur & de roi des Romains donne des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réel. Rome, qui de son côté pretendait autrefois un droit plus chimérique sur l'empire, s'unit alors avec la France contre la maison d'Aûtriche. L'argent des Français, les intrigues de Rome, & les cris de tous les protestans, appellérent enfin du fond de la Suéde Gustave-Adolphe, le seul roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le seul qui pût renverser la puissance Aûtrichienne.

L'ar-

L'arrivée de Guſtave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de Leipſic, ſi célébre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce roi mit en uſage, & qui paſſe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'empereur Ferdinand ſe vit en 1632 prêt à perdre la Bohême, la Hongrie & l'empire: ſon bonheur le ſauva; Guſtave-Adolphe fut tué à la bataille de Lützen, au milieu de ſa victoire; & la mort d'un ſeul homme rétablit ce qui lui ſeul pouvait détruire.

La politique de la maiſon d'Autriche, qui avait ſuccombé ſous les armes d'Adolphe, ſe trouva forte contre tout le reſte; elle détacha les princes les plus puiſſans de l'empire, de l'alliance des Suédois. Ces troupes victorieuſes, abandonnées de leurs alliés & privées de leur roi, furent battuës à Norlingue; & quoique plus heureuſes enſuite, elles furent toûjours moins à craindre que ſous Guſtave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laiſſa tous ſes états à ſon fils Ferdinand III, qui hérita de ſa politique, & fit comme lui la guerre de ſon cabinet: il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'Alle-

L'Allemagne n'était point alors auſſi floriſſante qu'elle l'eſt devenuë depuis ; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands ſeigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés Français, qui allérent y établir leurs manufactures. Ce païs fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particuliére aux Allemans, les privaient de ces plaiſirs & de ces arts agréables, que la ſagacité Italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'induſtrie Français commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems ſous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impoſſibilité de portèr & de ſoûtenir longtems la guerre chez leurs voiſins. Auſſi c'eſt preſque toûjours dans l'empire que les Français on fait la guerre contre l'empire. La différence du gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défenſe.

DE

DE L'ESPAGNE.

L'Eſpagne, gouvernée par la branche aînée de la maiſon d'Aûtriche, avait imprimé après la mort de Charles-quint, plus de terreur que la nation Germanique. Le rois d'Eſpagne étaient incomparablement plus abſolus & plus riches. Les mines du Méxique & du Potoſi ſemblaient leur fournir dequoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la monarchie univerſelle de notre continent chretien, commencé par Charles-quint, fut d'abord ſoûtenu par Philippe II. Il voulut, du fond de l'Eſcurial, aſſervir la chrétienté par les négociations, & par la guerre. Il envahit le Portugal ; il déſola la France ; il menaça l'Angleterre : mais plus propre peut-être à marchander de loin de eſclaves, qu'à combattre de près ſes ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invaſion du Portugal ; il ſacrifia de ſon aveu quinze-cent-millions, qui font aujourd'hui plus de trois-mille-millions de notre monoie, pour aſſervir la France, & pour regagner la Hollande. Mais ſes tréſors ne ſervirent qu'à enricher ces païs qu'il voulut domter.

Philippe III ſon fils, moins guerrier encore & moins ſage, eut peu de vertus

tus de roi. La ſuperſtition, ce vice des ames faibles, ternit ſon régne & affaiblit la monarchie Eſpagnole. Son roiaume commençait à s'épuiſer d'habitant, par les nombreuſes colonies que l'avarice tranſplantait dans la nouveau monde ; & ce fut dans ces circonſtances que ce roi chaſſa de ſes états près de huit-cent-mille Maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il eſt vrai que le nombre des ſujets ſoit le tréſor des monarques. L'Eſpagne fut preſque déſerte depuis ce tems : la fierté oiſive des habitans laiſſa paſſer en d'autres mains les richeſſes du nouveau monde ; l'or du Pérou devint le partage de tous les marchands de l'Europe : en vain une loi ſévére & preſque toûjours éxécutée, ferme les ports de l'Amérique Eſpagnole, aux autres nations ; les négocians de France, d'Angleterre, d'Italie, chargent de leurs marchandiſes les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'eſt pour eux que le Pérou & le Méxique ont été conquis.

La grandeur Eſpagnole ne fut donc plus ſous Philippe III, qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héretier de la faibleſſe de ſon pére, perdit le Portugal par ſa négli-

gligence, le Rouſſillon par la faibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du deſpotiſme. C'eſt ce même roi, à qui le comte-duc d'Olivarès, ſon favori & ſon miniſtre, fit prendre le nom de grand à ſon avénement à la couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut ſi indigne, que tout roi qu'il était, perſonne n'oſa le lui donner. De tels rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos diviſions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal-ſervir ; les Caſtillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie ; les Arragonois diſputaient ſans ceſſe leur liberté contre le conſeil roial ; & les Catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leur provinces. Ainſi ce beau roiaume était alors peu puiſſant au-dehors & miſérable au-dedans ; nulle induſtrie ne ſecondait, dans ces climats heureux, les préſens de la nature ; ni le ſoies de la Valence, ni les belles laines de l'Andalouſie & de la Caſtille, n'étaient préparées par les mains Eſpagnoles : les toiles

toiles fines étaient un luxe très-peu connu : les manufactures Flamandes, reste des monumens de la maison de Bourgogne, fournissaient à Madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence : les étoffes d'or & d'argent étaient défenduës dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'Espagne était si pauvre, que le ministre de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de faire de la monoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent ; il fallut que le maître du Méxique & du Pérou fit de la fausse monoie pour païer les charges de l'état. On n'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'aient presque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à païer. Tel était l'état de l'Espagne, & cependant réunie avec l'empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenait alors un royaume. Jean, duc de Bragance, prince qui passait pour faible, avait arraché cette pro-

province à un roi plus faible que lui ; les Portugais cultivaient par néceſſité le commerce que l'Eſpagne négligeait par fierté ; ils venaient de ſe liguer avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Eſpagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'euſſent fait les plus ſignalées victoires. Le miniſtére Français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira ſans peine le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir contre ſon ennemi, celui de le voir attaqué par une puiſſance irréconciliable.

Le Portugal ſecouant le joug de l'Eſpagne, étendant ſon commerce & augmentant ſa puiſſance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouiſſait des mêmes avantages d'une maniére bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit état de ſept provinces unies, païs ſtérile, mal-ſain, & preſque ſubmergé par la mèr, était depuis environ un demi-ſiécle, un éxemple preſque unique ſur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté, & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices Eſpagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'Europe,

réſiſ-

réſiſtérent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran Philippe II, éludérent les deſſeins de pluſieurs princes, qui voulaient les ſecourir pour les aſſervir, & fondérent une puiſſance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Eſpagne même. Le déſeſpoir qu'inſpire la tyrannie les avait d'abord armés ; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maiſon d'Orange en avaient fait d'excellens ſoldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conſerve, autant qu'il eſt poſſible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les maniéres d'adorer Dieu, dangereuſe peut-être ailleurs, mais là néceſſaire, peuplérent la Hollande d'une foule d'étrangers, & ſur-tout de Wallons, que l'inquiſition perſécutait dans leur patrie, & qui d'eſclaves devinrent citoiens.

La religion calviniſte, dominant dans la Hollande, ſervit encore à ſa puiſſance. Ce païs, alors ſi pauvre, n'aurait pu ni ſuffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux ; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par ſerment à laiſſer périr, autant qu'il eſt en eux,

eux, l'eſpéce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les miniſtres des autels jouiſſaient de la douceur du mariage, & que les eſpérances des familles n'étaient point enſevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les Hollandais établiſſaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le ſoûtenaient par le négoce. Ils allérent attaquèr au fond de l'Aſie ces mêmes maîtres, qui jouiſſaient alors des découvertes des Portugais ; ils leur enlevérent les îles où croiſſent ces épiceries précieuſes, tréſors auſſi réels que ceux du Pérou, & dont la culture eſt auſſi ſalutaire à la ſanté, que le travail des mines eſt mortel aux hommes.

La compagnie des Indes Orientales, établie en 1602, gagnait déja près de trois-cent pour cent en 1620. Ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette ſociété de marchands, devenuë une puiſſance formidable, bâtit dans l'île de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Aſie & le centre du commerce, dans laquelle réſident cinq-mille Chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaiſſeaux de guerre de quarante piéces de canon, & mettre au moins vingt-

mille hommes ſous les armes. Un ſimple marchand, gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands rois, ſans que ce faſte Aſiatique corrompe la frugale ſimplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des Sept-provinces.

Anvers, ſi longtems floriſſante, & qui avait englouti le commerce de Veniſe, ne fut plus qu'un déſert. Amſterdam, malgré les incommodités de ſon port, devint à ſon tour le magaſin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenſes. Les eaux de la mèr furent contenuës par de doubles digues. Des canaux creuſés dans toutes les villes, furent revétus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandiſes abordérent aux portes des particuliers, & les étrangers ne ſe laſſent point d'admirer ce mélange ſingulier, formé par les faîtes des maiſons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaiſſeaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le ſpectacle de la mèr, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une eſpéce ſi nouvelle, était depuis ſa fondation, attaché intimement à la France: l'intérêt les réuniſſait; ils avaient les mêmes ennemis: Henri le

grand & Louis XIII avaient été ſes alliés & ſes protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre beaucoup plus puiſſante, affectait la ſouveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe; mais Charles I, qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir ſoûtenir le poids de cette balance, ſentait le ſceptre échaper déja de ſa main; il avait voulu rendre ſon pouvoir en Angleterre indépendant des loix, & changer la religion en Ecoſſe. Trop opiniâtre pour ſe déſiſter de ſes deſſeins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pére, honnête-homme, mais monarque mal conſeillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie ſur un échafaut, par une révolution preſque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de Louis XIV, empécha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ſes voiſins: elle perdit ſa conſidération avec ſon bonheur; ſon commerce fut interrompu; les autres nations la crurent enſevelie ſous ſes ruines, juſqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais ſous la domination de

Cromwel, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'était longtems flâtée de maintenir entre les rois par sa puissance, la cour de Rome essaïait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés : celle que possède le pape est assez grande pour le rendre respectable comme prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toûjours un peu mélée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un pére, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de la regarder comme une personne sacrée mais enterprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans

dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la cour de Rome a faits autrefois vers la monarchie univerſelle. Tous les princes de la religion catholique envoïent au pape, à leur avénement, des ambaſſades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans Rome un cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évêchez, & s'exprime dans ſes bulles, comme s'il conférait ces dignitées de ſa ſeule puiſſance. Tous les évêques Italiens, Eſpagnols, Flamans, & même quelques Français, ſe nomment évêques, par la permiſſion divine, & par celle du ſaint ſiége. Il n'y a point de roiaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à ſa nomination ; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices conſiſtoriaux.

Les religieux, dont les chefs réſident à Rome, ſont encore autant de ſujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coûtume qui fait tout, & qui eſt cauſe que le monde eſt gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toûjours permis aux princes de remédier entiérement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choſes utiles & ſacrées. Prêter ſerment à un autre qu'à ſon ſouverain, eſt un crime de léze-majeſté dans

un laïque ; c'eſt dans le cloître un acte de religion. La difficulté de ſavoir à quel point on doit obéir à ce ſouverain étranger, la facilité de ſe laiſſer ſéduire, le plaiſir de ſecouër un joug naturel pour en prendre un qu'on ſe donne à ſoi-même, l'eſprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop ſouvent porté des ordres entiers de religieux à ſervir Rome contre leur patrie.

L'eſprit éclairé qui régne en France depuis un ſiécle, & qui s'eſt étendu dans preſque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons livers écrits ſur cette matiére ſont de vrais ſervices rendus aux rois & aux peuples : & un des grands changemens qui ſe ſoient fait par ce moien dans nos mœurs ſous Louis XIV ; c'eſt la perſuaſion dans laquelle les religieux commencent tous à être, qu'ils ſont ſujets du roi, avant que d'être ſerviteurs du pape. La juriſdiction, cette marque eſſentielle de la ſouveraineté, eſt encore demeurée au pontife Romain. La France méme, malgré toutes ſes libertés de l'egliſe Gallicane, ſouffre que l'on appelle au pape en dernier reſſort dans les cauſes eccléſiaſtiques.

Si on veut diſſoudre un mariage, épouſer ſa couſine ou ſe niéce, ſe faire relever

ver de ſes vœux, c'eſt à Rome, & non à ſon évêque, qu'on s'adreſſe ; les graces y ſont taxées, & les particuliers de tous les états y achêtent des diſpenſes à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de perſonnes comme la ſuite des plus grands abus, & par d'autres comme les reſtes des droits les plus ſacrés, ſont toûjours ſoûtenus avec art. Rome ménage ſon crédit avec autant de politique, que la république Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne ſut mieux ſe conduire, ſelon les hommes & ſelon les tems. Les papes ſont preſque toûjours des Italiens, blanchis dans les affaires, ſans paſſions qui les aveuglent ; leur conſeil eſt compoſé de cardinaux, qui leur reſſemblent, & qui ſont tous animés du même eſprit. De ce conſeil émanent des ordres, qui vont juſqu'à la Chine & à l'Amérique ; il embraſſe en ce ſens l'univers ; & on peut dire ce que diſait autrefois un étranger du ſénat de Rome : *J'ai vû un conſiſtoire de rois.* La plûpart de nos écrivains ſe ſont élevés avec raiſon contre l'ambition de cette cour ; mais je n'en voi point qui ait rendu aſſez de juſtice à ſa prudence. Ie ne ſai ſi une autre nation eût pû conſerver ſi longtems dans l'Europe tant de

prérogatives toûjours combattuës : toute autre cour les eût peut-être perduës, ou par ſa fierté, ou par ſa molleſſe, ou par ſa lenteur, ou par ſa vivacité ; mais Rome emploiant preſque toûjours à propos la fermeté & la ſoupleſſe, a conſervé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante ſous Charles-quint, terrible à notre roi Henry III, ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV, adroit avec Louis XIII, oppoſée ouvertement à Louis XIV, dans le tems qu'il fut à craindre, & ſouvent ennemie ſecrette des empereurs, dont elle ſe défiait plus que du ſultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reſte aujourd'hui à Rome de cette ancienne puiſſance, qui ſix ſiécles auparavant avait voulu ſoumettre l'empire & l'Europe à la tiâre.

Naple eſt un témoignage ſubſiſtant encore de ce droit que les papes ſûrent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des roiaumes. Mais le roi d'Eſpagne, poſſeſſeur de cet état, ne laiſſait à la cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vaſſal trop puiſſant.

DU

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reſte, l'état du pape était dans une paix heureuſe, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux Barberin, neveux du pape Urbain VIII, & le duc de Parme ; guerre peu ſanglante & paſſagére, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être néceſſairement conformes à l'eſprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de ſa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille, qui ſe donna, fut entre quatre ou cinq-cens hommes de chaque parti. La fortereſſe de Piégaia ſe rendit à diſcrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie ; cette artillerie conſiſtait en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'hiſtoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finiſſait tout par des victoires.

Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Veniſe craignait les

Turcs & l'empereur; elle défendait à peine ſes états de terre-ferme, des prétentions de l'Allemagne & de l'invaſion du grand-ſeigneur. Ce n'était plus cette Veniſe autrefois la maîtreſſe du commerce du monde, qui cent-cinquante ans auparavant avait excité la jalouſie de tant de rois. La ſageſſe de ſon gouvernement ſubſiſtait; mais ſon grand commerce anéanti lui ôtait preſque toute ſa force, & la ville de Veniſe était, par ſa ſituation, incapable d'être domtée, & par ſa faibleſſe, incapable de faire des conquêtes.

L'état de Florence jouiſſait de la tranquillité & de l'abondance, ſous le gouvernement des Médicis; les lettres, les arts, & la politeſſe, que les Médicis avaient fait naître, floriſſaient encore. La Toſcane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Gréce.

La Savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes Françaiſes & Eſpagnoles, s'était enfin réunie toute entiére en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaibliſſement de la puiſſance Aûtrichienne.

Les Suiſſes conſervaient, comme aujourd'hui, leur liberté, ſans chercher à opprimer perſonne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voiſins plus riches qu'eux; ils

ils étaient pauvres ; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'Europe, la Pologne, la Suéde, la Danemarck, la Moscovie, étaient comme les autres puissances, toûjours en défiance ou en guerre entr'elles. On voiait, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Goths & des Francs, un roi électif, des nobles partageans sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les païsans même dans les états-généraux, mais alors plus soumise à ses rois que la Pologne, furent victorieux presque par tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la Suéde, ne l'était plus à personne. La Moscovie n'était encore que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient

été ſous les Sélims, les Mahomets, & les Solimans ; la molleſſe corrompait le ſérail, ſans en bannir la cruauté. Les ſultans étaient en même-tems, & les plus deſpotiques des ſouverains, & les moins aſſurés de leur trône & de leur vie. Oſman & Ibrahim venaient de mourir par le cordeau. Muſtapha avait été deux fois dépoſé. L'empire Turc ébranlé par ces ſecouſſes, était encore attaqué par les Perſans ; mais quand les Perſans le laiſſaient reſpirer, & que les révolutions du ſérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté ; car depuis l'embouchure du Boriſthène juſqu'aux états de Veniſe, on voiait la Moſcovie, la Hongrie, la Gréce, les îles, tour-à-tour en proïe aux armes des Turcs : & dès l'an 1640, ils faiſaient conſtamment cette guerre de Candie ſi funeſte aux chrétiens. Telles étaient la ſituation, les forces, & l'intérêt des principales nations Européanes, vers le tems de la mort du roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suéde, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & aiant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, ſoûtenait contre

tre l'empire & l'Eſpagne, une guerre ruineuſe aux deux partis, & funeſte à la maiſon d'Aûtriche. Cette guerre était ſemblable à toutes celle qui ſe font depuis tant de ſiécles entre les princes chrétiens, dans leſquelles des millions d'hommes ſont ſacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontiéres, dont la poſſeſſion vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de Louis XIII avaient pris le Rouſſillon ; les Catalans venaient de ſe donnèr à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs rois ; mais ces ſuccès n'avaient pas empéché les ennemis de prendre Corbie en 1637, & de venir juſqu'à Pontoiſe. La peur avait chaſſé de Paris la moitié de ſes habitans ; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ſes vaſtes projets d'abaiſſer la puiſſance Aûtrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochéres de Paris à fournir chacune un laquais pour allèr à la guerre, & pour repouſſer les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Eſpagnols & aux Allemans, & n'en avaient pas moins eſſuïé.

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illuſtres, tels qu'un Guſtave-Adolphe, un Valſtein, un duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des miniſtres d'état ne s'étaient pas moins ſignalés. Le chancelier Oxenſtiern, le comte duc d'Olivarès, mais ſur-tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré ſur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun ſiécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célébres ; la politique & les armes ſemblent malheureuſement être les deux profeſſions les plus-naturelles à l'homme ; il faut toûjours ou négocier, ou ſe battre. Le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le public attribuë ſouvent au mérite tous les ſuccés de la fortune.

La guerre ne ſe faiſait pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV ; les armées n'étaient pas ſi nombreuſes : aucun général, depuis le ſiége de Metz par Charles-quint, ne s'était vû à la tête de cinquante-mille hommes : on aſſiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans ſon enfance ; les piques & les arquebuſes étaient en-

en uſage ; on ſe ſervait beaucoup de l'épée, devenuë inutile aujourd'hui. Il reſtait encore, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. Louis XIII fut le dernier qui obſerva cette coûtume. Il envoïa un héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Eſpagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées ; la cardinal infant, le cardinal de Savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis archévêque de Bordeaux, avaient endoſſé la cuiraſſe, & fait la guerre eux-mêmes. Les papes menacérent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII, fâché contre la France, fit dire au cardinal de la Valette, qu'il le depouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les ambaſſadeurs, non moins miniſtres de paix que les eccléſiaſtiques, ne faiſaient nulle difficulté de ſervir dans les armées des puiſſances alliées, auprès deſquelles ils étaient emploiés. Charnacé, envoié de France en Hollande, y commandait un régiment en 1637 ; & depuis même, l'ambaſſadeur d'Eſtrade fut colonel à leur ſervice.

La France n'avait en tout qu'environ quatre-

quatre-vingt-mille hommes effectifs sur pied. La marine anéantie depuis des siécles, rétablie un peu par le cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire ; mais l'argent était à vingt-six livres le marc : ces quarante-cinq millions revenaient à environ soixante & dix millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres idéales ; valeur numéraire exorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très-peu de mains ; la police du roiaume était entiérement négligée, preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'état, avait commencé à rendre la France formidable au-dehors, sans avoir encore pû la rendre bien floriſſante au-dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés ; les brigands les infestaient ; les ruës de Paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les registres du parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hom-

hommes mal païés, & qui même ne ſervaient pas.

Depuis la mort de François II, la France avait été toûjours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une maniére paiſible & volontaire. Les ſeigneurs avaient été élevés dans les conſpirations ; c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au ſouverain l'a été depuis.

Cet eſprit de diſcorde & de faction avait paſſé de la cour juſqu'aux moindres villes, & poſſédait toutes les communautés du roiaume ; on ſe diſputait tout, parce qu'il n'y avait rien de reglé : il n'y avait pas juſqu'aux paroiſſes de Paris qui n'en vinſſent aux mains ; les proceſſions ſe battaient les une contre les autres, pour l'honneur de leurs baniéres. On avait vû ſouvent les chanoines de Notre-dame aux priſes avec ceux de la Sainte-chapelle : le parlement & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas, dans l'égliſe de Notre-dame, le jour que Louis XIV mit ſon roiaume ſous la protection de la vierge Marie.

Preſque toutes les communautés du roiaume étaient armées ; preſque tous les particuliers reſpiraient la fureur du duël. Cette barbarie gothique, autoriſée

au-

autrefois par les rois même, & devenuë le caractére de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangéres, à dépeupler le païs. Ce n'eſt pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de Français de la main des Français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la maniére dont les arts & les ſciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'hiſtoire de nos mœurs à ſa place. On remarquera ſeulement que la nation Français était plongée dans l'ignorance, ſans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On conſultait les aſtrologues, & on y croiait. Tous les mémoires de ces tems-là, à commencer par l'hiſtoire du préſident de Thou, ſont remplis de prédictions. Le grave & ſévere duc de Sully rapporte ſérieuſement celles qui furent faites à Henri IV : cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était ſi accréditée, qu'on eut ſoin de tenir un aſtrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'Aûtriche, au moment de la naiſſance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui eſt pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-inſtruit ; c'eſt

c'eſt que Louis XIII eut dès ſon enfance le ſurnom de Juſte, parce qu'il était né ſous le ſigne de la balance.

La même faibleſſe, que mettait en vogue cette chimére abſurde de l'aſtrologie judiciaire, faiſait croire aux poſſeſſions, & aux ſortiléges : on en faiſait un point de religion ; l'on ne voiait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, compoſés de magiſtrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des ſorciers. On reprochera toûjours à la mémoire du cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux curé de Loudun, Urbain Grandier, condanné au feu comme magicien par une commiſſion du conſeil. On s'indigne que le miniſtre & les juges aïent eû la faibleſſe de croire aux diables de Loudun ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flames. On ſe ſouviendra avec étonnement juſqu'à la derniére poſterité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Gréve comme ſorciére, & que conſeiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel ſortilége elle s'était ſervie pour gouverner l'eſprit de Marie de Médicis ; que la maréchale lui répondit : *Je me ſuis ſervie du pouvoir qu'ont les ames fortes ſur les eſprits faibles* ; & qu'enfin cette réponſe

ponſe ne ſervit qu'à précipiter l'arrêt de ſa mort.

On voit encore dans une copie de quelques regiſtres du Châtelet, un procès commencé en 1601, au ſujet d'un cheval, qu'un maître induſtrieux avait dreſſé à-peu-près de la maniére dont nous avons vû des éxemples à la foire ; on voulait faire brûlèr & la maître & le cheval comme ſorciers.

En voilà aſſez pour faire connaître en général les mœurs & l'eſprit du ſiécle, qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumiéres dans tous les ordres de l'état, ſomentait chez les plus honnêtes gens de pratiques ſuperſtitieuſes, qui déſhonoraient la religion. Les Calviniſtes, confondant avec le culte raiſonnable des catholiques les abus qu'on faiſait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre égliſe. Ils oppoſaient à nos ſuperſtitions populaires, ſouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractére de preſque tous les réformateurs ; ainſi l'eſprit de parti déchirait & aviliſſait la France ; & l'eſprit de ſociété, qui rend aujourd'hui cette nation ſi célébre & ſi aimable, était abſolument inconnu. Point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour

ſe

ſe communiquer leurs lumiéres ; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la ſociété, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le ſiécle qu'on appelle le ſiécle de Louis XIV.

CHA-

CHAPITRE SECOND.

Minorité de LOUIS XIV: victoires de Français ſous le grande Condé, alors duc de Enguien.

LE cardinal de Richelieu, & Louis XIII venaient de mourir; l'un admirée & haï, l'autré déja oublié. Ils avaient laiſſé aux Français, alors très inquiets, de l'averſion pour le nom ſeul du miniſtére, & peu de reſpect pour le trône. Lous XIII par ſon teſ-
18 Août 1643. tament établiſſait un conſeil de régence. Ce monarque, mal obéi pendant ſa vie, ſa flâta de l'être mieux après ſa mort; mais le premiére démarche de ſa veuve Anne d'Aûtriche, fut de faire annuller les volontés de ſon mari, par un arrêt du parlement de Paris. Ce corps, longtems oppo-

oppoſé à la cour, & qui avait à peine conſervé ſous Louis, la liberté de faire des remontrances, caſſa le teſtament de ſon roi, avec le même facilité qu'il aurait jugé la cauſe d'un citoien. Anne d'Aûtriche s'adreſſa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était ſervie du même tribunal après la mort de Henri IV ; & Marie de Médicis avait donné cet éxemple, parce que tout autre voie eût été longue & incertaine ; que le parlement entouré de ſes gardes, ne pouvait réſiſtèr à ſes volontés ; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, ſemblait aſſurèr un droit inconteſtable.*

L'uſage qui donne la régence aux méres des rois, parut donc alors aux Français une loi preſque auſſi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le parlement de Paris, aiant décidé deux fois cette queſtion, c'eſt-à-dire, aiant

* Riencourt, dans ſon hiſtoire de Louis XIV, dit que le teſtament de Louis XIII fut vérifié au parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'eſt qu'en effet Louis XIII avait déclaré la reine régente ; ce qui fut confirmé ; mais il avait limité ſon autorité, ce qui fut caſſé.

aiant seul déclaré par des arrêts ce droit des méres, parut en effet avoir donné la régence ; il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt Gaston duc d'Orléans, frére du feu roi, eut le vain titre de lieutenant général du roiaume sous la régente absoluë.

Anne d'Aûtriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'Espagne Philippe IV son frére, qu'elle aimait. Il est difficile de dire préciſément, pourquoi l'on faisait cette guerre ; on ne demandait rien à l'Espagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de France. On se battait depuis 1634, parce que le cardinal de Richelieu l'avait voulu, & il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'empereur avec la Suéde, & avec le duc Bernard de Saxe-Veimar ; l'un de ces généraux que les Italiens nommaient condottieri, c'est-à-dire, qui vendaient des troupes. Il attaquait aussi la branche Aûtrichienne-Espagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de Flandre ; & il avait partagé avec les Hollandais alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre ;

Flandre ; les troupes Eſpagnoles ſortirent des frontiéres du Hainaut au nombre de vingt-ſix mille hommes, ſous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé dom Franciſco de Mello. Ils vinrent ravager les frontiéres de Champagne : ils attaquérent Rocroi, & ils crurent pénétrer bien-tôt juſqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faibleſſe d'une minorité, relevaient leurs eſpérances ; & quand ils virent qu'on ne leur oppoſait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils mepriſaient, était Louis de Bourbon alors duc d'Enguien, connu depuis ſous le nom du grand Condé. La plûpart des grands capitaines ſont devenus tels par dégrez. Ce prince était né général ; l'art de la guerre ſemblait en lui un inſtinct naturel : il n'y avait en Europe que lui & le Suédois Torſtenſon, qui eûſſent eû à vingt ans ce génie, qui peut ſe paſſer de l'expérience.

Le duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été

donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour ; il ne confia son dessein qu'à Gassion maréchal de camp, digne d'être consulté par lui ; ils forcérent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19 Mai. On remarque, que le prince aiant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Alexandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voiait à la fois le danger & la ressource, par son activité éxemte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité, que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons, qu'elle ren-

renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers Espagnols se jettaient à ses genoux, pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enguien eût autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie Espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit : *Qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait encor en Europe pour les armées Espagnoles fut anéanti, & l'on commença à faire cas des armées Françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célébre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plûtôt que gagnée par Francois premier sur les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires Allemandes, autant que des troupes Françaises.

Les journées de Pavie & de Saint Quentin étaient encor des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eû de petits succès, mais

toûjours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les états, & qui reſtent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par Guſtaphe-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire Françaiſe, & de celle de Condé : il ſut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la cour firent réſoudre le ſiége de Thionville, que le cardinal de Richelieu n'avait pas oſé hazarder ; & ſes couriers revenus trouvérent tout préparé pour cette expédition.

8 Août 1643. Le prince de Condé paſſa à travers le païs ennemi, trompa la vigilance du général Beck, & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le ſiége devant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repaſſer le Rhin aux Allemans ; il le paſſa après eux ; il vint réparer les pertes & les défaites que les Français avaient eſſuiées ſur ces frontiéres après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le général Merci ſous ſes murs avec une armée ſupérieure encor à la ſienne. Condé avait ſous lui deux maréchaux de France, dont l'un était Grammont, & l'autre ce Turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir ſervi heureuſement en Piémont contre les Eſpagnols. Il jettait alors les fondemens

mens de la grande réputation qu'il eût depuis. Le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de Merci, retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le duc d'Enguien jetta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtriére que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire. 31 Août 1644.

Le duc d'Enguien retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour ; il laisse son armée au maréchal de Turenne ; mais ce général, tout habile qu'il est déja, est battu à Mariendal. Le prince revole à l'armée, reprend le commandement & joint à la gloire de commandèr encor Turenne, celle de réparer sa défaite. Il attaque Merci dans les plaines de Norlingue. Il y gagne une bataille complette. Le maréchal de Grammont y est pris; mais le général Gléen, qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre Avril 1645. 3 Août 1645.

des morts. Ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré dans le champ de bataille ; & on grava sur sa tombe ; *Sta, viator, heroem calcas :* arrête, voiageur, tu foules un héros.

Le nom du duc d'Enguien éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea
708. ensuite Dunkerque à la vuë de l'armée
1646. Espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la France.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministére autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoia en Catalogne avec de mauvaises troupes mal paiées ; il assiégea Lérida, & fut obligé de lever le siége. On l'accuse dans quelques livres, de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec
1647. des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcérent la cour de rappeller Condé en Flandre. L'archiduc Léopold, frére de l'empereur, assiégeait Lens en Artois. Condé rendu à ses troupes qui avaient toûjours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisiéme fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles :

roles : *Amis, ſouvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à ſa gloire.

Il dégagea lui-même le maréchal de Grammont, qui pliait avec l'aile gauche; il prit le général Beck. L'archiduc ſe ſauva à peine avec le comte de Fuenſaldagne. Les Impériaux & les Eſpagnols, qui compoſaient cette armée, furent diſſipés; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit piéces de canons ; ce qui était alors très-conſidérable. On leur fit cinq mille priſonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reſte déſerta, & l'archiduc demeura ſans armée. 20 Août 1648.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainſi les années de ſa jeuneſſe par des victoires, & que le duc d'Orléans, frére de Louis XIII, avait auſſi ſoûtenu la réputation d'un fils de Henri IV, & celle de la France, par la priſe de Gravelines, par celle de Courtrai & de Mardik ; le vicomte de Turenne avait pris Landau ; il avait chaſſé les Eſpagnols de Trêves & rétabli l'électeur. Juill. 1644. Nov. 1644.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhauſen, & contraignit le duc de Baviére à ſortir de ſes états à l'âge de près de 80 ans. Le Nov. 1647.

* Son pére était mort en 1646.

1645. comte de Harcourt prit Balaguier, & battit les Espagnols. Ils perdirent en Ita-
1646. lie Protolongone. Vingt vaisseaux & vingt galéres de France, qui composaient presque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flote Espagnole sur la côté d'Italie.

Ce n'était pas tout ; les armes Françaises avaient encore envahi la Lorraine sur le duc Charles IX, prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son état par la France, & retenu prisonnier par les Espa-
Mai gnols. Les alliés de la France pressaient la
1644. puissance Autrichienne au Midi & au Nord. Le duc d'Albuquerque, général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de
Mars Badajox. Torstenson défit les Impériaux
1645. près de Tabor, & remporta une victoire complette. Le prince de Orange à la tête des Hollandais, pénétra jusque dans le Brabant.

Le roi d'Espagne, battu de tous côtés, voiait le Roussillon & la Catalogne entre
1647. les mains des Français. Naples révoltée contri lui, venait de se donnèr au duc de Guise, dernier prince de cette branche d'une maison, si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un avanturier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eû du moins

la

la gloire d'aborder ſeul dans une barque au milieu de la flote d'Eſpagne, & de défendre Naples, ſans autre ſecours que ſon courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient ſur la maiſon d'Aûtriche, tant de victoires accumulées par les Français, & ſecondées des ſuccès de leurs alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'Eſpagne étaient preſque ſans états ; cependant cinq années de gloire à peine traverſées par quelques revers, ne produiſirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de ſang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France ; elle touchait à ſa ruine au milieu de ces proſpérités apparentes.

CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

LA reine Anne d'Aûtriche, régente abſoluë, avait fait du cardinal Mazarin, le maître de France, & le ſien. Il avait ſur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir ſur une femme née avec aſſez de faibleſſe pour être dominée, & avec aſſez de fermeté pour perſiſter dans ſon choix.

On dit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la reine ne donna ſa confiance à Mazarin, qu'au défaut de Potier évêque de Beauvais, qu'elle avait d'abord choiſi pour ſon miniſtre. On peind cet évêque comme un homme incapable : il eſt à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était ſervie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un ſecond cardinal & d'un étranger.

ger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'eſt que Potier eût commencé ſon miniſtére paſſager par déclarer aux Hollandais : *Qu'il fallait qu'ils ſe fiſſent catholiques, s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la France.* Il aurait donc dû faire la même propoſition aux Suédois. Preſque tous les hiſtoriens rapportent cette abſurdité, par ce qu'ils l'ont luë dans les mémoires des courtiſans & des Frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falſifiés par la paſſion, ou rapportés ſur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'abſurde ne peut être cru.

Mazarin uſa d'abord avec modération de ſa puiſſance. Il faudrait avoir vécu longtems avec un miniſtre, pour peindre ſon caractére, pour dire quel dégré de courage ou de faibleſſe il avait dans l'eſprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainſi ſans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira ſeulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité que Richelieu avait déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marchèr avec un faſte roial, il eut d'abord le train le plus modeſte ; il mit de l'affabilité & même de la molleſſe par-tout où ſon prédéceſſeur avait fait paraître une fierté inflexible. La reine voulait faire aimer ſa ré-

régence & ſa perſonne, de la cour & des peuples, & elle y réuſſiſſait. Gaſton, duc d'Orléans, frére de Louis XIII, & le prince de Condé, appuiaient ſon pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour ſervir l'état.

Il fallait des impôts pour ſoûtenir la guerre contre l'Eſpagne & contre l'empire ; on en établit quelques-uns, bien modérés ſans doute en comparaiſon de ce que nous avons païé depuis, & bien peu ſuffiſans pour les beſoins de la monarchie.

1647. Le parlement en poſſeſſion de vérifier les édits de ces taxes, s'oppoſa vivement à l'édit du tarif ; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions, dont il fatigua le miniſtére.

Enfin, douze charges de maîtres des requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des compagnies ſupérieures, retenus, ſoulevérent toute la robe, & avec la robe tout Paris ; ce qui ſerait à peine aujourd'hui dans le roiaume la matiére d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Brouſſel, conſeiller-clerc de la grand-chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toûjours les avis contre la cour, aiant été

été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon roi n'en a jamais causée. On vit renouveller les barricades de la ligue ; le feu de la sédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre ; il fut attisé par la main du coadjuteur, depuis cardinal de Retz : c'est le premier évêque, qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots ; il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de Richelieu : il fut l'auteur des barricades ; il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le parlement entraîné par lui, leva l'étendart contre la cour, avant même d'être appuié par aucun prince.

Cette compagnie depuis longtems était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croiait la voix de tous les ministres & de la cour, le

le parlement de Paris était une cour de justice, faite pour juger les causes des citoiens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des rois ; il n'avait sur les autres parlemens du roiaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un ressort plus considérable ; il n'était la cour des pairs que parce que la cour résidait à Paris : il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encore une pure grace : il avait succédé à ces parlemens qui représentaient autrefois la nation Française ; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom : & pour preuve inconteſtable, c'eſt qu'en effet les états-généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation ; & le parlement de Paris ne ressemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un consul Romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des pretentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe, pensaient tenir la place des conquérans des Gaules, & des seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arroge néces-

ceſſairement un premier tribunal, toûjours ſubſiſtant dans une capitale. Il avait oſé donner un arrêt contre Charles VII, & le bannir du roiaume : il avait commencé un procès criminel contre Henri III : il avait en tous les tems réſiſté, autant qu'il l'avait pû, à ſes ſouverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, ſous le plus doux des gouvernemens, & ſous la plus indulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à ſon prince, à l'éxemple de ce parlement d'Angleterre, qui tenait alors ſon roi priſonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les diſcours & les penſées du cabinet.

Mais les citoiens de Paris, & tout ce qui tenait à la robe, voiaient dans le parlement un corps auguſte, qui avait rendu la juſtice avec une intégrité reſpectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de ſa fortune, qui bornait ſon ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple ; & ſans éxaminer l'origine de ſes droits & de ſon pouvoir, on lui ſuppoſait les droits les plus ſacrés, & le pouvoir le plus inconteſtable, quand on le voiait ſoûtenir la cauſe du peuple contre des miniſtres déteſtés ; on l'appellait,

le

le père de l'état, & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver ; car enfin il n'y avait de loi bien reconnuë, que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien : il était tout sous un roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monsieur de Guimené, quand cette compagnie se plaignit sous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la noblesse : *Messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répétèr ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans, & aujourd'hui presque oubliés : mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix ; un archévêque & un parlement de Paris aiant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens ju-

juſtifiées. La reine ne pouvait paraître en public ſans être outragée ; on ne l'appellait que *dame Anne* ; & ſi on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de ſacrifier l'état à ſon amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avait de plus inſupportable, elle entendait de tous côtés ces chanſons & ces vaudevilles, monumens de plaiſanterie & de malignité, qui ſemblaient devoir éterniſer le doute où l'on affectait d'être de ſa vertu.

Elle s'enfuit de Paris avec ſes enfans, ſon miniſtre, le duc d'Orléans, frére de Louis XIII, le grand Condé lui-même, & alla à Sainte-Germain ; on fut obligée de mettre en gage chez des uſuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua ſouvent du néceſſaire. Les pages de ſa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille de Henri le grand, femme du roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y était reduite aux extrémités de la pauvréte ; & ſa fille, depuis mariée au frére de Louis XIV, reſtait au lit n'aiant pas dequoi ſe chauffer, ſans que le peuple de Paris, enyvré de ſes fureurs, fit ſeulement attention aux afflictions de tant de perſonnes roiales. 6 Janv. 1649.

La

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au roi. Le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens, & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flâté de l'honneur de défendre une cour qu'il croiait ingrate, contre la Fronde qui recherchait son appui. Le parlement eût donc le grand Condé à combattre, & il osa soûtenir la guerre.

Le prince de Conti, frére du grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaler ; le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du coadjuteur, & avides de nouveautés, se flâtant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'état, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans le grand'-chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avait vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Leurs confréres, par une petitesse d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du parle-

lement : il fallut qu'ils donnaſſent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confréres.

Le grand'-chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & néceſſaire, qui n'allait pas à cent-mille écus, fournirent une ſomme de près de dix millions de notre monoie d'aujourd'hui, pour le ſubverſion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du parlement : chaque porte cochére fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochéres.* Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le régiment de Corinthe, parce que le coadjuteur était archévêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms, de roi de France, de grande Condé, de capitale du roiaume, cette guerre de la Fronde eût été auſſi ridicule que celle des Barberins ; on ne ſavait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé aſſiégea cinq-cent mille bourgeois avec huit mille ſoldats. Les Pariſiens ſortaient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le ſujet de plaiſanterie des gens du métier. Ils fuïaient dès qu'ils rencontraient

traient deux-cens hommes de l'armée roiale. Tout se tournait en raillerie ; le régiment de *Corinthe* aiant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la premiére aux Corinthiens.*

Ces vingt conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eûrent d'autres honneurs, que d'être appelles les *quinze-vingt.*

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple, & l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui, que sous le nom de roi des Halles. Les troupes Parisiennes, qui sortaient de Paris, & qui revenaient toûjours battuës, étaient reçuës avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les carbarets, & les autres maisons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gaïeté la plus dissoluë. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la Fronde, aiant rencontré le saint-sacrement qu'on portait dans les ruës à un homme qu'on soupçonnait d'être Mazarin, reconduisirent les prêtres à coups de plat-d'épée.

Enfin on vit le coadjuteur, archévêque de Paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *Voilà le bréviaire de notre archévêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux Augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût crû que c'était pour réformer l'état, & pour assembler les états-généraux. C'était uniquement pour un tabouret, que la reine avait accordé à madame de Pons ; peut-être n'y a-t-il jamais eû une preuve plus sensible de la legéreté des esprits qu'on reprochait alors aux Français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'Angleterre précisément en même-tems, servent bien à faire voir les caractéres des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils, un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échaffauts étaient dressés pour les vaincus ; leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condanné à perdre la

la tête, & éxécuté devant tout ſon peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de juſtice, que ſi on avait condanné un citoien criminel, ſans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres ſe fut reſſenti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire ſe précipitaient dans les ſéditions, par caprice & en riant ; les femmes étaient à la tête des factions ; l'amour faiſait & rompait
1649. les cabales. La ducheſſe de Longueville engagea Turenne, à peine maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. Turenne n'y réuſſit pas : il quitta en fugitif l'armée dont était général, pour plaire à une femme qui ſe moquait de ſa paſſion : il devint de général du roi de France, lieutenant de dom Eſtevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Retel par les troupes roiales. On connaît ce billet du maréchal d'Hoquincourt à la ducheſſe de Montbazon, *Peronne eſt à la belle des belles.* On ſait ces vers du duc de la Rochefoucault pour la ducheſſe de Longueville, lorſqu'il reçut au combat de Saint Antoine un coup de mouſquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vuë :

Pour

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurais faite aux dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le prince de Condé, aiant ramené dans Paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défenduë ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, *à l'illustrissimo signor Faquino.* Il lui dit un jour, *Adieu, Mars.* Il encouragea un marquis de Jarsai à faire une déclaration d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le prince de Conti son frére, & le duc de Longueville, qui abandonnérent le parti de la Fronde. On avait appellé la cabale de duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des importans ; on appellait celle de Condé, le parti des petits-maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres tra-

traces que ce nom de petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeuneſſe avantageuſe & mal élevée, & le nom de Frondeurs qu'on donne aux cenſeurs du gouvernement.

Le coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du miniſtére, ſe réunit ſecrettement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il ſacrifia le prince de Condé au reſſentiment du miniſtre. Enfin, ce prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltés ; Condé au comble de la gloire, s'étant toûjours conduit en héros, & jamais en homme habile, ſe vit arrêté priſonnier avec le prince de Conti & le duc de Longueville. Il eût pû gouverner l'état, s'il avait ſeulement voulu plaire ; mais il ſe contentait d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un conſeiller-clerc preſque imbécile, fit des feux de joie lorſqu'on mena au donjon de Vincennes le défenſeur & le héros de la France.

Le 18 Janv. 1650.

Un an après, ces mêmes Frondeurs qui avaient vendu le grand Condé & les princes à la vengeance timide de Mazarin, forcérent la reine à ouvrir leurs priſons & à chaſſer du roiaume ſon premier miniſtre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avait tant haï,

ſa

Sa préſence renouvella les cabales & les diſſentions.

Le roiaume reſta dans cette combuſtion encore quelques années. Le gouvernement ne prit jamais que des conſeils faibles & incertains : il ſemblait devoir ſuccomber : mais les révoltés furent toûjours déſunis, & c'eſt ce qui ſauva la cour. Le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, ſuſcita contre lui une partie du parlement & du peuple : il oſa en même-tems ſervir la reine en tenant tête à ce prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal Mazarin, qui ſe retira à Cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommer au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille roiale à ſortir de la capitale & à l'aſſiéger.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENfin Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait éte citoien. Il part de Paris ; il va soulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mandier contre la France le secours des Espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce prince. On lui envoia un courier de Paris, avec des propositions qui devaient l'engagèr au retour & à la paix. Le courier se trompa ; & au lieu d'allèr à Angerville, où était le prince, il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçûë plûtôt, il

il aurait accepté les propoſitions de paix; mais puiſqu'il était déja aſſez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainſi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce prince, replongea la France dans la guerre civile.

Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de ſon éxil à Cologne avait gouverné la cour, rentra dans le roiaume, moins en miniſtre qui revenait reprendre ſon poſte, qu'en ſouverain qui ſe remettait en poſſeſſion de ſes états; il était conduit par une petite armée de ſept-mille hommes levés à ſes dépens; c'èſt-à-dire, avec l'argent du roiaume, qu'il s'était approprié. Déc. 1651.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de ſon argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à ſa premiére ſortie du roiaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de ſa petite armée au maréchal d'Hoquincourt. Tous les offiicers portaient des écharpes vertes; c'était la couleur des livrées du cardinal. Chaque parti avait alors ſon écharpe. La Blanche était celle du roi; l'Iſabelle, celle du prince de Conde. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait juſques alors affecté tant

de modeſtie, eût la hardieſſe de faire porter ſes livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de ſon maître ; mais il ne put réſiſtèr à cette vanité. La reine l'approva. Le roi, déja majeur, & ſon frére, vinrent au-devant de lui.

Aux premiéres nouvelles de ſon retour Gaſton d'Orléans, frére de Louis XIII, qui avait demandé l'eloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris, ſans trop ſavoir à quoi elles ſeraient emploiées. Le parlement renouvella ſes arrêts ; il proſcrivit Mazarin, & mit ſa tête à prix. Il fallut chercher dans les regiſtres, quel était le prix d'une tête ennemie du roiaume. On trouva que ſous Charles IX, on avait promis par arrêt cinquante-mille écus à celui qui repréſenterait l'amiral Coligni mort ou vif. On crut très-ſérieuſement procéder en régle, en mettant ce même prix à l'aſſaſſinat d'un cardinal premier miniſtre. Cette proſcription ne donna à perſonne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'euſſent point été paiés. Chez une autre nation, & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des éxécuteurs ; mais il ne ſervit qu'à faire de nouvelles plaiſanteries. Les Blots & les Marigny, beaux eſprits qui portaient la gaieté dans les tu-

tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent-cinquante-mille livres ; tant, pour qui couperait le nez au cardinal ; tant, pour une oreille ; tant, pour un œil ; tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le cardinal de son côté, n'employait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les chefs de parti furent peu cruels, & les peuples peu furieux ; car ce n'était pas une guerre de religion.

L'esprit de vertige qui régnait en ce tems, posséda si bien tout le corps du parlement de Paris, qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs conseillers devaient se transporter sur la frontiére, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin ; c'est-à-dire, contre l'armée roiale. Déc. 1651.

Deux conseillers furent assez imprudens, pour allèr avec quelques paisans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait passer : ils furent faits prisonniers par les troupes du roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précisément dans le tems que cette com-

compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le miniſtre du roi, elle déclarait criminel de leze-majeſté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce miniſtre ; & par un renverſement d'eſprit, que toutes les demarches précédentes rendent croiable, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaſton duc d'Orléans marcheraient contre Mazarin ; & elle défendit en même-tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les ſoudoier.

On ne pouvait attendre autre choſe d'une compagnie de magiſtrats, qui jettée hors de ſa ſphére, & ne connaiſſant ni ſes droits, ni ſon pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'aſſemblant & décidant en tumulte, prenait des partis auſquels elle n'avait pas penſé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait enſuite.

Le parlement de Bordeaux ſervait alors le prince de Condé ; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il était moins agité par des factions oppoſées.

Mais des objets plus conſidérables intéreſſaient toute la France.

Condé, ligué avec les Eſpagnols, était en campagne contre le roi ; & Turenne aiant quitté ces mêmes Eſpagnols, avec leſ-

lesquels il avait été battu à Rétel, venait de faire sa paix avec la cour, & commandait l'armée roiale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidaient pas moins du sort de l'état. Il y a des tems où cent-mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit-mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mére, son frére, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'aiant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six-mille hommes, les uns envoiés d'Espagne, les autres levés par les partisans du prince de Condé, le poursuivaient au cœur de son roiaume.

Le prince de Condé courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & grossissait par-tout son parti.

Toute l'espérance de la cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée roiale se trouva auprès de Gien sur la Loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieuës sous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les divisions de ces deux

généraux allaient être funestes au parti du prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus brave & plus amiable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieuës de-là, & se croiaient perdus ; lorsqu'au milieu de la nuit un courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courier le prince de Condé lui-même, qui venait d'Agen à travers mille avantures, & toûjours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beacoup, & cette arrivée imprévuë encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les éxécutèr avec non moins de prudence que de promptitude.

Avril 1652. L'armée roiale était séparée en deux corps. Condé fondit sur celui qui était à Blenau, commandé par le maréchal d'Hoquincourt; & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin, effraié,

fraié, courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée ; on proposa de sauver le roi par la fuite, & de le conduire secrettement à Bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de Gien ; la désolation & la crainte augmentaient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la cour par son habileté : il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrein & du tems, qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché le prix de sa victorie. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si longtems célébre en France, il n'y avait pas eû quatre-cens hommes de tués ; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille roiale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le cardinal Mazarin. On ne pouvait guéres voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se hâtait pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hoquincourt, fit marcher son armée vers

Paris : il ſe hâta d'aller dans cette ville jouir de ſa gloire, & des diſpoſitions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on éxagérait encore toutes les circonſtances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la préſence du grand Condé, ſemblaient d'abord le rendre maître abſolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les eſprits étaient diviſés ; chaque parti était ſubdiviſé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le coadjuteur devenu cardinal de Retz, raccommodé en apparence avec la cour, qui le craignait & dont il ſe défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orléans, & était oppoſé à Condé. Le parlement flotait entre la cour, le duc d'Orléans, & le prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin; chacun ménageait en ſecret des intérêts particuliers ; le peuple était une mer orageuſe, dont les vagues étaient pouſſées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la châſſe de Sainte Géneviéve, pour obtenir l'expulſion du cardinal miniſtre ; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On

On ne voiait que négociations entre les chefs des partis, députations du parlement, assemblées de chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastéres. Le prince avait appellé les Espagnols à son secours. Charles IV, ce duc de Lorraine chassé de ses états, & à qui il restait pour tous biens un armée de huit-mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'Espagne, vint auprès de Paris, avec cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir. Le duc de Lorraine quitta bientôt la France après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans Paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le roi & sa cour vers Paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille de Saint-Antoine, où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit nombre de seigneurs de son parti, suivi de peu de soldats, soûtint & repoussa l'effort de l'armée roiale. Le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, restait dans son palais du Luxembourg. Le cardinal de Retz était cantonné dans son archévéché. Le parlement attendait l'issuë de la bataille, pour donner quelque arrêt. Le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du roi, & celles de monsieur le prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en France, s'acharnait au combat & versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessous des yeux, qui lui fit perdre la vuë pour quelque-tems. On ne voiait que jeunes seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Juill. 1652.

Enfin mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son pére n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eût la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille.

ſtille. L'armée roiale ſe retira : Condé n'acquit que de la gloire ; mais mademoiſelle ſe perdit pour jamais dans l'eſprit du roi ſon couſin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui ſavait l'extrême envie qu'avait mademoiſelle d'épouſer une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer ſon mari.*

La plûpart de nos hiſtoriens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique : mais qui ſaurait quels reſſorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles miſéres on était obligé de plonger les peuples, & à quelles baſſeſſes on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les ſeuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à monſieur le prince. Il avouë que lui-même pour lui procurer d'l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans ſon logis un directeur de poſtes, à qui il fit païer une rançon ; & il rapporte ces violences comme des choſes ordinaires.

Après le ſanglant & inutile combat de Saint-Antoine, le roi ne put rentrer dans Paris, & le prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire, & le meurtre de pluſieurs citoiens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple,

20 Juill. 1652. peuple. Cependant il avait encore sa brigue au parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressée par les cabales du duc d'Orléans & du prince, déclara par un arrêt le duc d'Orléans lieutenant-général du roiaume, quoique le roi fût majeur: c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Maienne du tems de la ligue. Le prince de Condé fut nommé généralissime des armées. La cour irritée ordonna au parlement de se transférer à Pontoise; quelques conseillers obéirent. On vit ainsi deux parlemens, qui contestaient l'un à l'autre leur autorité, qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là se feraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toûjours accordés à demander l'expulsion de Mazarin; tant la haine contre ce ministre semblait alors le devoir essentiel d'un Français.

Il ne se trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible; celui de la cour l'était autant que les autres; l'argent & les forces manquaient à tous; les factions se multipliaient; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La cour se vit obligée de sacrifier encore Mazarin, que tout le monde appellait la cause des troubles, & qui

n'en était que le prétexte. Il sortit une seconde fois du roiaume ; pour surcroît de honte, il fallut que le roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoioit son ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son éxil. 12 Août 1652.

Charles premier, roi d'Angleterre, venait de perdre la tête sur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le sang de Strafford son ami, à son parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paisible de son roiaume en souffrant l'éxil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eûrent des succès bien différens. Le roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre & qui haïssait les rois : & Louis XIV (ou plûtôt le reine mére) en renvoiant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roiauté.

Le cardinal à peine parti pour allèr à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite ; les citoiens de Paris, de leur seul mouvement, députérent au roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il rentra ; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. Gaston d'Orléans, malheureux dans ses entrepriſes qu'il ne sut jamais soûtenir,

fut

fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir ; & il fut le deuxiéme fils le Henri le grand, qui mourut sans beaucoup de gloire. Le cardinal de Retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministére, païrent leurs démarches par l'éxil ; les autres se renfermérent dans les bornes de la magistrature, & quelques-uns s'attachérent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq-cens écus, que Fouquet, procureur-général & surintendant des finances, leur fit donner sous-main.*

Le prince de Condé cependant, abandonnée en France de presque tous ses partisans, & mal secouru des Espagnols, continuait sur les frontiéres de la Champagne une guerre malheureuse. Il restait encore des factions dans Bordeaux ; mais elles furent bien-tôt appaisées.

Mars 1653. Ce calme du roiaume était l'effet du banniſſement du cardinal Mazarin ; ce-

pen-

* Mémoires de Gourville.

pendant à peine fut-il chaſſé par le cri général des Français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puiſſant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un pére, & le peuple comme un maître. On lui fit un feſtin à l'Hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoiens : il jetta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un ſi heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconſtance. Le parlement après avoir mis ſa tête à prix, comme celle d'un voleur public, le complimenta par députés ; & ce même parlement peu de tems après condanna par contumace le prince de Condé à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condannait par des arrêts celui dont on avait ſi long-tems partagé les fautes. 27 Mars 1653.

On vit le cardinal, qui preſſait cette condannation de Condé, marier au prince de Conti ſon frére l'une de ſes niéces ; preuve que le pouvoir de ce miniſtre allait être ſans bornes.

CHA-

CHAPITRE CINQUIÈME.

Etat de la France, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

PEndant que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens, & de Norlingue, fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chassèrent les Français de Barcelone ; ils reprirent
1651. Casal en Italie. Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangére, Mazarin avait été assez heureux pour conclure
1648. cette célébre paix de Westphalie, par laquelle l'empereur & l'empire vendirent au roi & à la couronne de France,

la

la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres païables à l'archiduc ; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de Baviére. Les droits de tous les princes & des villes impériales, les priviléges des moindres gentils-hommes Allemans, furent confirmés. Le pouvoir de l'empereur fut restraint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent législateurs de l'Allemagne. Cette gloire de la France était au moins en partie duë aux armes de la Suéde ; Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'empire. Ses généraux avaient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine. Son général Vrangel était prêt d'entrèr en Aûtriche. Le comte de Konigsmark était maître de la moitié de la ville de Prague, & assiégeait l'autre, lors que cette paix fut concluë. Pour accablèr ainsi l'empereur, il n'en coûta guéres à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'empereur de faire passèr entre les mains des Luthériens

des

des bénéfices qui appartenaient aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cauſe de Dieu était trahie. Les Proteſtans ſe vantérent qu'ils avaient ſanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papiſtes. L'intérêt ſeul fit parler tout le monde.

L'Eſpagne n'entra point dans cette paix, & avec aſſez de raiſon ; car voiant la France plongée dans les guerres civiles, le miniſtre Eſpagnol eſpéra profiter de nos diviſions. Les troupes Allemandes licentiées devinrent aux Eſpagnols un nouveau ſecours. L'empereur depuis la paix de Munſter fit paſſer en Flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. C'était une violation manifeſte des traités ; mais ils ne ſont jamais éxecutés autrement.

Les miniſtres de Madrid eûrent, dans ce traité de Weſtphalie, l'adreſſe de faire une paix particuliére avec la Hollande. La monarchie Eſpagnole fut enfin trop heureuſe de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pourſouverains, ceux qu'elle avait traité ſi long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentérent leurs richeſſes, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Eſpagne, ſans rompre avec la France.

Ils

Ils étaient si puissans, que dans une guerre qu'ils eûrent quelque-tems après avec l'Angleterre, ils mirent en mèr cent vaisseaux de ligne ; & la victoire demeura souvent indécise entre Blake l'amiral Anglois, & Tromp l'amiral de Hollande, qui étaient tous deux sur mèr ce que les Condés & les Turennes étaient sur terre. La France n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante piéces de canon qu'elle pût mettre en mèr ; sa marine s'anéantissait de jour en jour. 1653.

Louis XIV se trouva donc en 1653. Maître absolu d'un roiaume, encor ébranlé des secousses qu'il avait reçuës ; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources ; n'aiant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offensive, & n'aient plus d'ennemis étrangers que l'Espagne, qui était alors en plus mauvais etat que la France. Tous les Français, qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de Condé & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville ; & les autres, parce que la cour ne voulût pas les achetèr assez chérement.

Con-

Condé, devenu général des armées Eſpagnoles, ne pût relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la deſtruction de leur infanterie aux journées de Rocroi & de Lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens Français, qui avaient appris à vaincre ſous lui, & qui étaient commandés par Turenne.

Le ſort de Turenne & de Condé fut d'être toûjours vainqueurs, quand ils combattirent enſemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commandérent les Eſpagnols. Turenne avait à peine ſauvé les débris de l'armée d'Eſpagne à la bataille de Rétel, lorſque de général du roi de France, il s'était fait le lieutenant de dom Eſtevan de Gamarre.

Le prince de Condé eût le même ſort devant Arras. L'archiduc & lui aſſiégeaient cette ville. Turenne les aſſiégea dans
25 Août 1654. leur camp, & força leurs lignes ; les troupes de l'archiduc furent miſes en fuite. Condé, avec deux régimens de Français & de Lorrains, ſoûtint ſeul les efforts de l'armée de Turenne ; & tandis que l'archiduc fuiait, il battit le maréchal d'Hoquincourt, il repouſſa le maréchal de la Ferté, & ſe retira victorieux en couvrant la retraite des Eſpagnols vaincus. Auſſi le roi d'Eſpagne lui écrivit ces propres pa-

paroles : *J'ai fû que tout était perdu, & que vous avez tout conservé..*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eûssent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblérent Turenne de gloire ; & on observa que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement * sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieuës d'Arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au siége de Stenai, que Turenne avait pris avant de secourir Arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministére ne pût effacer.

Le roi ne se trouva point à la bataille d'Arras, & aurait pû y être : il était allé

à

* Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

à la tranchée au siége de Stenai : mais le cardinal Mazarin ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'état & la puissance du ministre semblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la France & du jeune roi ; de l'autre, dom Louis de Haro, qui gouvernait l'Espagne & Philippe IV, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soûtenuë. Il n'était pas encor question dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avait parlé du roi d'Espagne. Il n'y avait alors aucune tête couronnée en Europe qui eût une gloire personnelle. La seule Christine, reine de Suéde, gouvernait par elle-même, & soûtenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mére & son frére, y traînait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoien avait subjugué l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. Cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de roi ; parce que les Anglais savaient jusqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimèr à propos : il n'entreprit point sur les priviléges, dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eût soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoiable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frére de Pantaléon sâ ambassadeur de Portugal en Angleterre, aiant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frére était sacrée, insulta des citoiens de Londres, & en fit assassinèr un pour se vanger de la résistance des autres ; il fut condanné à être pendu. Cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laissa éxécuter, & signa le lendemain un traité avec l'ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si floriſſant ; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. Ses flotes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers ; tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominèr & de s'enrichir, laissait languir dans la France la justice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la France, comme

Cromwel de l'Angleterre, après une guerre civile, il eût pû faire pour le païs qu'il gouvernait, ce que Cromwel avait fait pour le sien ; mais il était étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques premier & sous Charles, la briguérent sous le protecteur. La reine Christine elle-même, quoi-qu'elle eût détesté le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguérent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelquetems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans roiaumes de la chrétienté.

Le ministre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais ; Mazarin lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwel avait à choisir entre les clez de la France & celles de la Flandre. Il fût beaucoup sollicité aussi par Condé ; mais il ne voulut point négocier avec un prince, qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui

était sans parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever l'Amérique aux Espagnols ; mais ils furent avertis à tems. Les amiraux de Cromwel leur prirent du moins la Jamaïque, province que les Anglais possèdent encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que Cromwel signa son traité avec le roi de France ; mais sans faire encor mention de Dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal ; il força le roi à reconnaître ce titre de protecteur. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de France, dans la minute du traité, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de France de faire sortir de ses états Charles II & le duc d'York, petits-fils de Henri IV, à qui le France devait un azile. Mai 1655. 8 Nov. 1655.

Tandis que Mazarin faisait ce traité, Charles II lui demandait une de ses niéces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus.

On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusait au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mére de ces deux princes, Henriette de France, fille de Henri le grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui païât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaut. Mazarin fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel ; tandis que ses enfans allaient dans l'armée de Condé & de dom Juan d'Aûtriche apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfans de Charles premier chassés de France se réfugiérent en Espagne. Les ministres Espagnols éclatérent dans toutes les cours, & sur-tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divi-

nes

nes & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de France Charles II & le duc d'York, cousin de Louis XIV, pour plaire au bourreau de leur pére. Pour toute réponse aux cris de ces Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toûjours en Flandre avec des succès divers. Turenne aiant assiégé Valencienne, avec le maréchal de la Ferté, éprouva la même revers que Condé avait essuié devant Arras. Le prince, secondé alors de dom Juan d'Aûtriche, plus digne de combattre à ses côtés, que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra Valencienne. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battuë, & fit tête par tout à l'ennemi, il alla même un mois après assiégèr & prendre la petite ville de la Capelle. C'était peût-être la premiere fois qu'une armée battuë avait osé faire un siége. 17 Juill. 1656.

Cette marche de Turenne si estimée, après laquelle la Capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de Condé. Turenne assiégeait à peine Cambrai, que Condé, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée

30 Mai 1658. des assiégeans, & aiant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jetta dans la ville. Les citoiens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déploiaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils savaient toûjours réparer. Leurs talens arrétaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie ; mais le désordre des finances en Espagne & en France était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la France une supériorité plus marquée ; d'un côte, l'amiral Blake alla brûler les gallions d'Espagne auprès des îles Canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir : de l'autre, vingt vaisseaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcérent l'armée de Turenne.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut assiégée par mer & par terre. Condé & dom Juan d'Autriche, aiant ramassé toutes leurs forces, se présentérent pour la secourir. L'Europe avait les yeux sur cet événement. Le car-

di-

dinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince se tint dans Calais, tandis que son armée attaqua celle d'Espagne près des Dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de Rocroi. 14 Juin 1658.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour là contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le roi accourut avec son ministre pour voir passer la garnison. Le cardinal ne laissa paraître Louis XIV, ni comme guerrier ni comme roi; il n'avait pas d'argent à distribuer aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez Mazarin, ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée.

Cet oubli de la dignité roiale, n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au lord Lockhart ambassadeur de Cromwel. Mazarin essaïa, si par quelque finesse il pourrait éluder le traité,

& ne pas remettre la place. Mais Lockhart menaça, & la fermeté Anglaise l'emporta sur l'habileté Italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager Turenne à lui céder encor l'honneur de la bataille des Dunes. Du Bec-crépin comte de Moret vint, dit-on, de la part du ministre, proposer au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût, que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée & le ridicule d'un homme d'église. Mazarin, qui avait eû cette faiblesse, eût celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

13 Sept. 1658. Quelque tems après la siége de Dunkerque, Cromwel mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il faisait, pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'une traité au Portugal, vaincu l'Espagne, & forcé la France à briguer son appui. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on respecte la république Anglaise, autant qu'on*

qu'on a respecte autrefois la république Romaine. Il est faux, qu'il ait fait l'enthousiaste & le faux-prophéte à sa mort, comme l'ont débité quelques écrivains ; mais il est sûr, qu'il mourut avec la fermeté d'ame, qu'il avait montrée toute sa vie. Il fut enterré en monarque légitime, & laissa la réputation d'un grand roi, qui couvrait les crimes d'un usurpateur.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'Espagne contre la France, & se faire donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eû Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans son caractére & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & le grandeur de l'Angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deüil de Cromwel à la cour de France, & que mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi son parent.

Richard Cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pére, comme un prince de Galles aurait succédé à un roi d'Angleterre.

Richard fit voir, que du caractére d'un

ſeul homme dépend la deſtinée d'un état. Il avait un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui ſacrifie tout à ſes intérêts. Il eût conſervé l'héritage acquis par le travaux de ſon pére, s'il eut voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'oppoſaient à ſon élévation. Il aima mieux ſe démettre du gouvernement, que de régner par des aſſaſſinats ; il vécut particulier, & même ignoré, juſqu'à l'âge de 90 ans, dans les païs, dont il avait été quelques jours le ſouverain. Après ſa démiſſion du protectorat, il voiagea en France : on ſait qu'à Montpélier le prince de Conti, frére du grand Condé, en lui parlant ſans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwel était un grand homme, mais ſon fils Richard eſt un miſerable de n'avoir pas ſu jouir du fruit des crimes de ſon pére.* Cependant ce Richard vécut heureux, & ſon pére n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la France vit un autre éxemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Chriſtine reine de Suéde vint à Paris. On admira en elle une jeune reine, qui à vingt ſept ans avait renoncé à la ſouveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquile.

quile. Il est honteux aux écrivains Protestans, d'avoir osé dire sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne, que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé meurir sept années. Cette résolution, si supérieure aux idées vulgaires, & si longtems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochérent de la legéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre ; mais il faut toûjours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambassadeur de France auprès d'elle : " J'ai possédé sans faste : je quitte avec facilite. Après cela, ne craignez pas pour moi ; mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune." Elle écrivit au prince de Condé : " Je me tiens autant honorée par votre estime, que par la couronne que j'ai portée. Si après l'avoir quittée, vous m'en jugez moins digne, j'avouërai que le repos que j'ai tant souhaité, me coûte chèr ; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une couronne ; & je ne noircirai jamais une action,

„ qui m'a ſemblé ſi belle, par un lâche
„ repentir ; & s'il arrive que vous con-
„ damniez cette action, je vous dirai
„ pour toute excuſe, que je n'aurais pas
„ quitté les biens que la fortune m'a
„ donnés, ſi je les eûſſe cru néceſſaires à
„ ma félicité, & que j'aurais prétendu à
„ l'empire du monde, ſi j'eûſſe été auſſi
„ aſſurée d'y réuſſir, ou de mourir, que
„ le ſerait le grand Condé."

Telle était l'ame de cette perſonne ſi ſinguliére ; tel était ſon ſtile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle ſavait huit langues ; elle avait été diſciple & amie de Descartes, qui mourut à Stockolm dans ſon palais, après n'avoir pû obtenir ſeulement une penſion en France, où ſes ouvrages furent même proſcrits pour les ſeules bonnes choſes qui y fûſſent. Elle avait attiré en Suéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ſes ſujets, l'avait dégoûtée de régner ſur un peuple qui n'était que ſoldat. Elle crut, qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui penſent, que de commander à des hommes ſans lettres ou ſans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son deſſein était d'aller ſe retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France,

que

que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vuë elle avait quitté la religion Luthérienne pour la Catholique ; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformèr en apparence aux sentimens du peuple, chez lequel elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son roiaume en 1654, & fait publiquement à Inspruck la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au sien. Le roi la vit, & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance : le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plûpart des femmes & des courtisans n'observérent autre chose dans cette reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coëffée à la Française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condannérent dans elle, que le meurtre de Monaldeschi son écuier, qu'elle fit assassinèr à Fontainebleau dans un second voiage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, aiant renoncé à la roiauté, elle n'avait plus aucun droit de faire justice. Ce n'était pas une reine qui punissait un crime d'état ; c'était une femme qui terminait une galanterie par

un

un meurtre. Cette honte & cette cruauté tenirent la philosophie, qui lui avait fait quitter une trône. Elle eût été punie en Angleterre; mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le roiaume de Suéde, se faisait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657; son fils Léopold âgé de 17 ans, déja roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu roi des Romains du vivant de son pére. Mazarin voulut essaïer de faire Louis XIV empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu ou forcer les électeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter; aussi les premiers ouvertures faites à Francfort par le maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussitôt que proposés. Léopold fut élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes Alle-
Août mans, pour l'observation des traités
1658. de Munster, & pour donnèr un frein

à

à l'autorité de l'empereur sur l'empire.

La France, après la bataille des Dunes, était puissante au dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait ; il était épuisé d'argent ; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs souverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un ministre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les rois au nom desquelles elles combattent, aïent l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimonie l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il païé tout ; il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité ; & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontières.

Il fallait deux choses au cardinal, pour consommer heureusement son ministére ; faire la paix, & assurer le repos de l'état par le mariage du roi. Ce prince avait été malade dangereusement, après la campa-

campagne de Dunkerque: on avait tremblé pour sa vie ; le cardinal, qui n'était pas aimé de monsieur frére du roi, avait songé dans ce péril à mettre à couvert ses richesses immenses, & à préparer sa retraite. Toutes ces considérations le déterminérent à marier Louis XIV promtement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'Espagne, & la princesse du Savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement ; il amait éperdument mademoiselle Mancini l'une des niéces du cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, pleine de passion, & sans expérience, il aurait pû se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de Motteville, favorite de la reine mére, dont les mémoires ont un grand air de vérité, pretend que Mazarin fut tenté de laisser agir l'amour du roi, & de mettre sa niéce sur le trône. Il avait déja marié un autre niéce au prince de Conti, une au duc de Mercœur : celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaïent justifiér son ambition. Il pressentit adroitement la reine mére: *Je crains bien*, lui dit-il, *que le roi ne veüille trop fortement épouser ma niéce.* La reine, qui connaissait

fait le miniſtre, comprit qu'il ſouhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'un princeſſe du ſang d'Aûtriche, fille, femme & mére de rois, & avec l'aigreur que lui inſpirait depuis quelque tems un miniſtre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon ſecond fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponſe à la reine : mais il prit le parti ſage de penſer comme elle ; il ſe fit lui-même un honneur & un mérite de s'oppoſer à la paſſion de Louis XIV. Son pouvoir n'avait pas beſoin d'une reine de ſon ſang pour appui. Il craignait même le caractére de ſa niéce ; & il crut affermir encore la puiſſance de ſon miniſtére, en fuiant la gloire dangereuſe d'élever trop ſa maiſon.

Dès l'année 1656, il avait envoié Lionne en Eſpagne, ſolliciter la paix, & demander l'infante ; mais dom Louis de Haro, perſuadé que quelque faible que fût l'Eſpagne, la France ne l'était pas moins, avait rejetté les offres du cardinal. L'infante, fille du premier lit, était deſtinée au jeune Léopold. Le roi d'Eſpagne n'avait alors de ſon ſecond mariage

qu'un

qu'un fils, dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'infante, qui pouvait être héritiére de tant d'états, portât ses droits dans la maison d'Autriche, & non dans une maison ennemie : mais enfin Philippe IV aiant eû un autre fils dom Philippe Prospèr, & sa femme étant encor enceinte, le danger de donner l'infante au roi de France lui parut moins grand, & la bataille des Dunes lui rendit la paix néceſſaire.

Les Espagnols promirent l'infante, & demandérent une suspension d'armes. Mazarin & dom Louis se rendirent sur les frontiéres d'Espagne & de France dans l'île des Faisans. Quoique le mariage d'un roi de France & la paix général fûssent l'objet de leurs conférences ; cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies. Les cardinaux se disaient égaux aux rois, & supérieurs aux autres souverains. La France prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres rois. Cependant dom Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazarin & lui, entre la France & l'Espagne.

Les conférences durérent quatre mois. Mazarin & dom Louis y déploiérent toute leur politique. Celle du cardinal était la fineſſe. Celle de dom Louis la lenteur. Celui-

lui-ci ne donnait presque jamais de paroles, & celui-là en donnait toûjours d'équivoques. Le génie du ministre Italien était de vouloir surprendre ; celui de l'Espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toûjours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des Pirénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent adjourd'hui. Le roi de France garda le Roussillon, qu'il eût toûjours conservé sans cette paix : mais à l'égard de la Flandre, la monarchie Espagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis nécessaires du Portugal ; nous ne le sommes plus : tout est changé. Mais si dom Louis de Haro avait dit que le cardinal Mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès longtems l'alliance de la France & de l'Espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munster : " Si le roi très-chrétien pouvait a-
„ voir le Païs-bas & la Franche-comté
„ en dot, en épousant l'infante ; alors
„ nous pourrions aspirer à la succession
„ d'Espagne, quelque renonciation qu'on
„ fit faire à l'infante ; & ce ne serait pas
„ une attente fort éloignée, puisqu'il n'y

„ a

„ a que la vie du prince ſon frére qui „ l'en pût exclure." Ce prince était alors Balthaſar, qui mourut en 1649.

Le cardinal ſe trompait évidemment, en penſant qu'on pourrait donner les Païs-bas & la Franche-comté en mariage à l'infante. On ne ſtipula pas une ſeule ville pour ſa dot. Au contraire on rendit à la monarchie Eſpagnole des villes conſidérables qu'on avait conquiſes, comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde, & d'autres places. On en garda quelques unes. Le cardinal ne ſe trompa pas en croiant que la renonciation ſerait un jour inutile ; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom Balthaſar mourrait en 1649 ; qu'enſuite les trois enfans du ſecond mariage ſerait enlevés au berceau ; que Charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourrait ſans poſtérité, & que ce roi Aûtrichien ferait un jour un teſtament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la poſtérité mâle de Philippe IV s'èteignît ; & des événemens étranges l'ont juſtifié, après plus de cinquante années.

Marie Théréſe, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta

par

par son contrat de mariage, que cinq-cent-mille écus d'or au soleil ; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq-cent-mille écus, valant alors deux-millions-cinq-cent-mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent-mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son pére ; & Louis XIV ratifia cette renonciation de la maniére la plus solennelle, & la fit ensuite enregistrèr au parlement.

Ces renonciations & ces cinq-cent-mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des infantes d'Espagne avec les rois de France. La reine Anne d'Aûtriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions ; & quand on avait marié Isabelle, fille de Henri le grand, avec Philippe IV roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq-cent-mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui païa jamais rien : desorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y

n'y voiait que des filles de rois mariées à des rois, aiant à peine un préſent de nôces.

Le duc de Lorraine Charles IV, de qui la France & l'Eſpagne avaient beaucoup à ſe plaindre, ou plûtôt, qui avait beaucoup à ſe plaindre d'elles, fut compris dans la traité, mais en prince malheureux, qu'on puniſſait parce qu'il ne pouvait ſe faire craindre. La France lui rendit ſes états en démoliſſant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laiſſer en ſouveraineté Rocroi, le Châtelet & d'autres places, dont il était en poſſeſſion. Ainſi la France gagna à la fois ces villes & le grand Condé. Il perdit ſa charge de grand-maître de la maiſon du roi, & ne revint preſque qu'avec ſa gloire.

Charles II roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le duc de Lorraine, vint près des Pirénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le ſecours de dom Louis & de Mazarin. Il ſe flattait que leurs rois, ſes couſins-germains, réunis oſeraient enfin vangèr une cauſe commune à tous les ſouverains, puiſqu'enfin Cromwel n'était plus ; il ne put ſeulement obtenir une entrevuë, ni avec

Maza-

Mazarin, ni avec dom Louis. Lockhart, cet ambassadeur de Cromwel, était à Saint-Jean de Luz, & se faisait respecter encor même après la mort du protecteur ; & les deux ministres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusérent de voir Charles II. Ils pensaient que son rétablissement était impossible, & que toutes les factions Anglaises, quoique divisées entre elles, conspiraient également à ne jamais reconnaître de rois. Ils se trompérent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux ministres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre. Charles fût rappellé dans ses états par les Anglais, sans qu'un seul potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir ni d'empécher le meurtre du pére, ni de servir au rétablissement du fils. Il fut reçu dans les plaines de Douvres, par vingt-mille citoiens, qui se jettérent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peût-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems, que le traité des Pirénées ne fut conclu ; & Charles II était déja paisible possesseur de l'Angleterre, que Louis XIV n'était pas même encore marié par procureur.

Enfin

Enfin le cardinal Mazarin ramena le roi & la nouvelle reine à Paris. Un pére, qui aurait marié ſon fils ſans lui donner l'adminiſtration de ſon bien, n'en eût uſé autrement que Mazarin ; il revint plus puiſſant & plus jaloux de ſa puiſſance & même de ſes honneurs, que jamais ; il ne donna plus la main aux princes du ſang en lieu tiers ; comme autrefois. Celui qui avait traité dom Louis de Haro en égal, voulut traiter la grand Condé en inférieur. Il marchait alors avec un faſte roial, aiant outre ſes gardes une compagnie de mouſquetaires, qui eſt aujourd'hui la ſeconde compagnie des mouſquetaires du roi. On n'eût plus auprès de lui un accès libre : ſi quelqu'un était aſſez mauvais courtiſan, pour demander une grace au roi, il était perdu. La reine mére, ſi longtems protectrice obſtinée de Mazarin contre la France, reſta ſans crédit, dès qu'il n'eût plus beſoin d'elle. Le roi ſon fils, élevé dans une ſoumiſſion aveugle pour ce miniſtre, ne pouvait ſecoüer le joug qu'elle lui avait impoſé auſſi bien qu'à elle-même ; elle reſpectait ſon ouvrage, & Louis XIV n'oſait pas encor régner du vivant de Mazarin.

Un miniſtre eſt excuſable du mal qu'il fait, lorſque le gouvernail de l'état eſt forcé

forcé dans sa main par les tempêtes ; mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absoluë & tranquile depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile ; car le collége des quatre nations ne fût que l'effet de son testament. Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré.

Le roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté ; mais monsieur le cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ deux-cent millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moiens trop au dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fût jamais prouvé ; mais les Hollandais l'en soupçonnérent, & ils n'auraient pas soupçonnérent le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eût des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au roi une donation en-

tiére, croiant que le roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut ; & il n'y eut que le roi qui semblât le regretter, car ce prince savait déja dissimuler. Le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort, qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV & la cour portérent le deüil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrée.

On n'entreprendra pais ici d'éxaminer, si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non ; c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Mais on ne peut s'empécher de combattre l'opinion, qui suppose une étenduë d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état ; c'est leur caractére. Les hommes, pour peu qu'ils aïent du bon sens, voient tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne, en sait sur ce point, autant que Séjan, Ximenés, Boukingham, Richelieu ou Mazarin : mais notre conduite & nos entre-

prises

prises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie, tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, avait eû la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus-tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. Dom Louis de Haro n'eût pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mer à l'exemple d'Alexandre, & entra dans la Rochelle en conquérant ; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractére des hommes par leurs entreprises. On peut bien assûrer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance ; que Mazarin était sage, souple, & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans ; celui qui a le plus d'esprit échouë, & celui qui a dans le caractére

tére plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Retz, on voit aisément que Retz était le génie supérieur. Cependant Mazarin fût tout-puissant, & Retz fut proscrit. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens, & de la fortune ; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.

CHA-

Chapitre Sixième.

LOUIS XIV gouverne par lui même. Il force la branche d'Autriche Eſpagnole à lui céder par-tout la préſéance, & la cour de Rome à lui faire ſatisfaction. Il achette Dunkerque. Il donne des ſecours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend ſon roiaume floriſſant & redoutable.

JAmais il n'y eût dans une cour plus d'intrigues & d'eſpérances, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes, qui préten-

tendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déja séduit jusqu'à offrir sa couronne à sa maitresse. Les jeunes courtisans croiaient renouveller le régne des favoris. Chaque ministre espérait la premiére place. Aucun d'eux ne pensait, qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pû. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de tems, & parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eût aucun, qui demandât au roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demandérent tous : *A qui nous adresserous-nous ?* & Louis XIV leur répondit : *A moi.* On fut encor plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essaïait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance

fiance qu'il fallait pour accréditer leur ministére & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous emploiés à la gloire du roi & de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son governement ; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de Henri le grand n'avaient point vû de véritable roi, & qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avait eû un premier ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si Louis XIII n'en avait pas eu, ce prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. Louis XIV pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier ministre. Il ne res-

tait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un maître, & des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans.

Les anciens rois de l'Europe prétendent entre eux une entière égalité, ce qui est très-naturel ; mais les rois de France ont toûjours réclamé la préséance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur roiaume : & s'ils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le chef de la république d'Allemagne, prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les souverains, à cause de ce titre de César & d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie Allemande ne traite pas même les autres rois de majesté. Les rois de France pouvaient disputer la préséance aux empereurs, puisque la France avait fondé le véritable empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompuë, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie, plusieurs

sieurs siécles avant que dans le monde entire aucune des maisons qui possédent aujourd'hui des couronnes, fut parvenuë à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de Très-chrétien. Les rois d'Espagne opposaient le titre de Catholique ; & depuis que Charles-quint avait eû un roi de France prisonnier à Madrid, la fierté Espagnole était bien-loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës : les papes, qui donnaient les états avec une bulle, se croiaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toûjours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne ; mais depuis le régne de Charles-quint, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteüil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire

d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimére du point d'honneur était extréme alors sur cet article entre les couronnes, comme les duëls entre les particuliers.

1661. Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de Suéde à Londres, le comte d'Estrade ambassadeur de France, & le baron de Watteville ambassadeur d'Espagne, se disputérent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace Anglaise ; il fait d'abord tuer les chevaux des carosses Français, & bientôt les gens du comte d'Estrade, blessés & dispersés, laissérent les Espagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encor en Flandre au sujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV son beau-pére, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger son roiaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un ambassadeur : il envoia le comte de

Fuentes

Fuentes déclarer au roi à Fontainebleau, en présence de tous les ministres étrangers, qui étaient en France : *Que les ministres Espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du roi ; mais c'en était assez pour un aveu authentique de la faiblesse Espagnole. Cette cour encor fière, murmura longtems de son humiliation. Depuis, plusieurs ministres Espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Nimégue ; mais Louis XIV acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il était à craindre. 24 Mars 1662

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion, où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis longtems en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens circonspects & jaloux, l'idee d'un nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints partout, & surtout à Rome. Le

Le duc de Créqui, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toûjours à l'extrémité les défautes de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordes que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de Créqui s'aviserent de charger l'épée à la main une escouade des Corses (ce sont les archers de Rome) & mirent en fuite ces misérables. Tout le corps des Corses, offensé & secrettement animé par dom Mario Chigi frére du pape Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur. Ils tirérent sur le carosse de l'ambassadrice qui rentrait alors dans son palais ; ils lui tuérent un page, & blessérent plusieurs domestiques. Le duc de Créqui sortit de Rome, accusant les parens du pape & le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, & que tous s'oublie. Il fit pendre un Corse & un Sbire au bout de quatre mois, & il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné

20 Août 1662.

çonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fût consterné d'apprendre, que le roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déja passer des troupes en Italie, & que le maréchal Duplessis-pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenuë une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques ; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV ; mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape. L'empire était attaqué par les Turcs : l'Espagne était embarassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La cour Romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape, & fit saisir le comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages ; mais c'était des armes usés, & devenuës ridicules : il fallut que le pape pliât, il fût forcé d'éxiler de Rome son propre frére, d'envoier son neveu le cardinal Chigi, en qualité de legat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde Corse, & d'élever dans Rome une piramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le

cardi-

cardinal Chigi fût le premier légat de la cour Romaine, qui fût jamais envoié pour demander pardon. Les légats auparavant venaient donner des loix & impoſer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies paſſagéres, & par des monumens qui le ſont auſſi (car il permit quelques années après la deſtruction de la pirami-de;) mais il força la cour de Rome à ren-dre Caſtro & Ronciglione au duc de Par-me, à dédommager le duc de Modéne de ſes droits ſur Comacchio; & il tira ainſi d'une inſulte, l'honneur ſolide d'ê-tre le protecteur des princes d'Italie.

En ſoûtenant ainſi ſa dignité, il n'ou-bliait pas d'augmenter ſon pouvoir. Ses finances bien adminiſtrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-ſix livres dix ſols le marc. Charles II, prodigue & pau-vre, eût la honte de vendre le prix du ſang des Anglais. Son chancelier Hide, 27 Oct. 1662. accuſé d'avoir ou conſeillé ou ſoûffert cette faibleſſe, fût banni depuis par le par-lement d'Angleterre, qui puni ſouvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ſes trois.

1663. Louis fit travailler trente-mille hom-mes à fortifier Dunkerque du côté de la terre

terre & de la mèr. On creusa, entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les Anglais eûrent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal. Ce malheureux Charles IV, guerrier assez illustre, mais prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le roi lui permettrait de levèr un million sur l'état qu'il abandonnait, & que les princes du sang de Lorraine seraient réputés princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de Lorraine ; trop heureux ensuite de donner Marsal, & de se remettre à la clémence du roi. 30 Août 1663.

Louis augmentait ses états même pendant la paix, & se tenait toûjours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontiéres, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revuës fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe ; ils attaquaient à la fois l'em-

l'empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des rois de France a toûjours été, depuis François premier, d'être alliés des empereurs Turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maison d'Autriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien, que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent; & enfin ses traités avec l'empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoia donc six-mille hommes en Hongrie, sous les ordres du comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célébre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engagèr à manquèr à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de France, & entre autres le jeune la Feüillade, homme enterprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces Août 1664. Français allérent servir en Hongrie sous le général Montécuculi, qui tenait tête alors au grand-visir Kiuperli, & qui depuis en servant contre la France, balança

la

la réputation de Turenne. Il y eût un grand combat à Saint-Gothard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. Mais ce n'est pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eûrent seuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes Françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pirénées; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive: le maréchal de Schomberg, étranger & hugenot, passa en Portugal avec quatre-mille soldats Français, qu'il païait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoier au nom du roi Portugais. Ces quatre-mille soldats Français, joints aux troupes Portugaises, remportérent à Villa-Vicioſa une victoire complette, qui affermit le trône dans la maison de Bragance. Ainsi Louis XIV paſſait déja pour un prince guerrier & politique, & l'Eu-

17 Juin 1665.

rope

rope le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fût par cette politique, qu'il évita malgré ſes promeſſes, de joindre le peu de vaiſſeaux qu'il avait alors, aux flottes Hollandaiſes. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au ſujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de ſon commerce dans les Indes. Louis voiait avec plaiſir ces deux puiſſances maritimes, mettre en mèr tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaiſſeaux, & ſe détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrés qui ſe ſoient jamais données, dont tout le fruit était l'affaibliſſement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fût dans ces combats, que le Hollandais Ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mèr qu'on eût vu encor. Ce fût lui qui alla brûler les plus beaux vaiſſeaux d'Angleterre juſques dans ſes ports à quatre lieuës de Londres. Il fit triompher la Hollande ſur les mers, dont les Anglais avaient toûjours eû l'empire, & où Louis XIV n'était rien encore.

11, 12, & 13 Juin 1666.

La domination de l'océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de conſtruire les vaiſſeaux,

& de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France, sous le ministére de Richelieu, se croiait puissante sur mèr, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mèr environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la construction & pour l'équippement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donnèr à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroiable; mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'océan de près de trois-cent gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou seize du dernier rang, que le duc de Beaufort occupait contre les pirates de Barbarie ; & lorsque les Etats-Généraux pressérent Louis XIV de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot, qu'on eût honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoier sur leurs instances réitérées. Ce fût une honte, que Louis XIV s'empressa bien vîte d'effacer.

Il donna aux Etats un secours de ses forces

forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoia six-mille Français, pour les défendre contre l'évêque de Munster, Christofle-Bernard de Gaalen, prélat guerrier & ennemi implacable, soudoié par l'Angleterre pour désoler la Hollande. Mais il leur fit païer chérement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. Colbert mit sur leur compte, non seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade, envoiée en Anglettere, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais secours ne fût donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le roi aiant ainsi aguerri ses troupes, & formé de nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté & vangé dans Rome, ne voiait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste, Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux Catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles second, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la France en sureté du côté des Anglais. L'empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs.

Le

Le roi d'Espagne Philippe IV mourant, & sa monarchie aussi faible que lui, laissaient Louis XIV le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signalèr & d'être conquérant.

CHAPITRE SEPTIÉME.

Conquête de la Flandre.

L'Occaſion ſe préſenta bientôt à un roi qui la cherchait. Philippe IV ſon beau-pére mourut : il avait eû de ſa premiére femme, ſœur de Louis XIII, cette princeſſe Marie-Théréſe mariée à ſon couſin Louis XIV ; mariage, par lequel la monarchie Eſpagnole eſt enfin tombée dans la maiſon de Bourbon, ſi long-tems ſon ennemie. De ſon ſecond mariage avec Marie-Anne d'Aûtriche, il avait eû Charles ſecond, enfant faible & malſain, héritier de ſa couronne, & ſeul reſte de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit, que la Flandre & la Franche-Comté, provinces du roiaume d'Eſpagne, devaient, ſelon

selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit éxaminer ses droits par son conseil & par des théologiens, qui les jugérent incontestables ; mais le conseil & le confesseur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de Charles-quint ; mais les loix de Charles-quint n'étaient guéres suivies par la cour de France.

Un de ces prétextes, que prenait le conseil du roi, était, que les cinq-cent-mille écus données en dot à sa femme, n'avaient point été païés, mais on oubliait, que la dot de la fille de Henri IV ne l'avait pas été davantage. La France & l'Espagne combattirent d'abord par des écrits, ou l'on étala des calculs de banquier & des raisons d'avocat ; mais la seule raison d'état était écoutée.

Le roi, comptant encor plus sur ses 1667.
forces que sur ses raisons, marcha en Flandre à des conquêtes assurées. Il était à la tête de trente-cinq-mille hommes : un autre corps de huit-mille fut envoié vers Dunkerque ; un de quatre-mille vers

Lux-

Luxembourg. Turenne était ſous lui le général de cette armée. Colbert avait multiplié les reſſources de l'état, pour fournir à ces dépenſes. Louvois, nouveau miniſtre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magazins de toute eſpéce étaient diſtribués ſur la frontiére. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la faibleſſe du gouvernement avait juſqu'alors renduë impraticable, de faire ſubſiſtèr les armées par magazin : quelque ſiége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ſes armes, les ſecours & des ſubſiſtances étaient prêtes, les logemens des troupes marqués, leur marches réglées. La diſcipline, renduë plus ſévére de jour en jour par l'auſtérité inflexible du miniſtre, enchainait tous les officiers à leur devoir. La préſence d'un jeune roi, l'idole de ſon armée, leur rendait la dureté de ce devoir aiſée & chére. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au deſſus de celui de la naiſſance. Les ſervices, & non les aieux, furent comptés, ce qui ne s'était guéres vu encore. Par là l'officier de la plus médiocre naiſſance fût encouragé, ſans que ceux de la plus haute eûſſent à ſe plaindre. L'infanterie, ſur qui tombait tout le poids de la guerre depuis

l'in-

l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défenduë d'un roiaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mére, femme faible dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie Espagnole sans défense. La veuve de Philippe IV avait pris pour son premier ministre, un jésuite Allemand son confesseur, nommé le pére Nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouvernèr un état, n'aiant rien d'un ministre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il osa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner : *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds.* Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les

armées sans discipline, destituées de chefs, mal païées, & plus mal conduites devant un ennemi, qui avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontiéres de la Flandre Espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroi, comme dans Paris; Ath, Tournai, furent prises en deux jours; Furnes, Armentiéres, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces païs, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six-mille hommes, capitula après neuf jours de siége. Les Espagnols n'avaient que huit-mille hommes à opposer à l'armée victorieuse; encore l'arriére-garde de cette petite armée fut-elle taillée en pièces par le marquis, depuis maréchal de Créqui. Le reste se cacha sous Bruxelles & sous Mons, laissant le roi vaincre sans combattre.

6 Juill. 17 Août 1667. 27 Août. 31 Août.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès

très si faciles, parut le voiage d'un cour. La bonne chére, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans nos armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait. Les officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus éxactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eû longtems que des assiettes de fèr en campagne. Le marquis d'Humiéres fût le premier, au siége d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de sa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chére, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand état, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encor très peu de chose, auprès de celui qu'on a vu depuis. Le roi, ses généraux & ses ministres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de secrétaire d'un officier général, qui ne fasse ce voiage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus

tranquilement, qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le roi en donnait l'exemple : il alla ainsi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robustes, pleins de valeur mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes Bruxelles; les citoiens transportaient déja leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entiére pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. Louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siécle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenuë aujourd'hui la régle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne voir plus les places revétuës,

tuës, que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroiées par l'artillerie : plus il les rendit razantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle 1668.
de Lille sur ces principes. On n'avait point encor en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de Vauban ; il fût le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encor observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fût celui des fortifications de Lille.

Le roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa cour.

CHAPITRE HUITIÈME.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle.

ON était plongé dans les divertissemens à Saint-Germain, lorsqu'au
1668. cœur de l'hivèr au mois de Janvier, on fût étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, allèr & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les trois évêchez : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrétaient sous divers prétextes, dans la route qui méne de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne

magne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de Février il part de Saint-Germain, avec le jeune duc d'Enguien fils du grand Condé, & quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt-mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieuës de Besançon ; & le grand Condé paraît à leur tête, aiant pour son principal lieutenant-général, Bouteville-Montmorenci son ami, devenu duc de Luxembourg, toûjours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Luxembourg était l'élève de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Tel était le nœud de cette enterprise imprévuë ; le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de sa faveur auprès du maître ; Condé était jaloux en héros, & Louvois en ministre. Le prince, gouverneur de la Bourgogne qui touche à la Franche-Comté,

avait formé le dessein de s'en rendre maître en hivèr, en moins de tems que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la Flandre Française. Il communiqua d'abord son projet à Louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloignèr & rendre inutile Turenne, & pour servir en même-tems son maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très fertile, bien peuplée, étenduë en long de quarante lieuës, & large de vingt, avait le nom de Franche, & l'était en effet. Les rois d'Espagne en étaient plustôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce païs fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée, entre le parlement & le gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouïssait de grands priviléges, toûjours respectés pàr la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la France. Jamais peuple ne vécut sous un gouvernement plus doux, & ne fut si attaché à ses souverains. Leur amour pour la maison d'Aûtriche s'est conservé pendant deux générations. Mais cet amour était plustôt celui de leur liberté.

Enfin la Franche-Comté était heureuse, mais pauvre ; & puisqu'elle était une espéce

pèce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson, on ne se borna pas à emploier la force.

On gagna d'abord quelques citoiens par des présens & des espérances. On s'assûra l'abbé Jean de Batteville, frére de celui qui aiant insulté à Londres l'ambassadeur de France, avait procuré par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Aûtriche Espagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis Turc, & enfin eccléfiastique, eut parole d'être grand-doien & d'avoir d'autres bénéfices. On corrompit le comte de Saint-Amour neveu du gouverneur ; & le gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas infléxible. Quelques conseillers de ce parlement furent achetés peu chèr. Ces intrigues secrettes, à peine commencées, furent soûtenuës par vingt-mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé : Luxembourg court à Salins : le lendemain Besançon, & Salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint Suaire, fort révéré dans cette ville ; ce qu'on leur accorda très aisément. Le roi arrivait à Dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontiére pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont

assiégées & prises. Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger Dole en personne. Cette place était réputée forte : elle avait pour commandant le comte de Montrevel, homme de grand courage, fidéle par grandeur d'ame aux Espagnols qu'il haïssait, & au parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison, que quatre-cent soldats & les citoiens, & il osa se défendre. La tranchée ne fût point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe & s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquile, les fit soûtenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce prince était partout avec son fils, & venait ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eû sa fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plustôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas nécessaire. toute le cérémonial de Saint-Germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiances dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône

qu'en

qu'en faisant manger à sa table ses officiers-généraux & ses aides de camp. On ne lui voiait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François, Premier & de Henri IV, que cherchaient toutes les espéces de dangers. Il se contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siége, douze jours après son départ de Saint-Germain ; & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fût soûmise. Le conseil d'Espagne, étonné & indigné du peu de resistance, écrivit au gouverneur ; „ Que le roi de France aurait dû envoier „ ses laquais, prendre possession de ce „ païs, aulieu d'y allèr en personne. ” 14 Févr. 1668.

Tant de fortune & tant d'ambition réveillérent l'Europe assoupie ; l'empire commença à se remuer, & l'empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblérent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les Hollandais, à qui il avait toûjours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fût en effet protégée par cette petite nation, qui ne

lui paraissait auparavant que mépriſable & rebelle.

La Hollande était gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-penſionnaire ; homme amoureux de la liberté de ſon païs, autant que de ſa grandeur perſonnelle : aſſujetti à la frugalité & à la modeſtie de ſa république, il n'avait qu'un laquais & une ſervante, & allait à pied dans la Haie, tandis que dans les négociations de l'Europe, ſon nom était compté avec les noms des plus puiſſans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de ſageſſe, d'induſtrie dans les affaires, excellent citoien, grand politique, & qui cependant fût depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, ambaſſadeur d'Angleterre à la Haie, une amitié bien rare entre des miniſtres. Temple était un philoſophe, qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a faits d'athéiſme ; né avec le génie d'un ſage républicain, aimant la Hollande, comme ſon propre païs, parce qu'elle était libre, & auſſi jaloux de cette liberté que le grand penſionnaire lui même. Ces deux citoiens s'unirent avec le comte de d'Hona ambaſſa-

deur

deur Suéde, pour arréter les progrès du roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre Française*, avait été prise en trois mois ; la Franche-Comté en trois semaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suéde, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de Louis XIV, fût purposé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fût indigné, qu'un petit état, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des rois, & plus encor qu'elle en fût capable. Cette entreprise des Provinces-unies lui fût un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui-même la paix. La France & l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape Rospigliosi, Clément neuf, pour médiateur.

La cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moiens, l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait

n'avait pu l'obtenir au traité des Pirénées ; elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoié à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traittait en effet à Saint-Germain, par le ministére de leur ambassadeur Van-beuning. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoié à Aix-la-Chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande, obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation ?

Ce Van-beuning, bourguemestre d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi ; & opposait une inflexibilité républicaine, au ton de supériorité, que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi ?* lui disait monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le roi*, dit Van-beuning ; *je considére ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bour-

bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais eûssent bien mieux aimé qu'il eut rendu la Flandre, & être delivrés d'un voisin si redoutable. Mais toutes les nations trouvérent, que le roi marquait assez de modération, en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de Flandre ; & il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait. 2 Mai 1668.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Magnificence de Louis XIV. Conquête de la Hollande.

LOUIS XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son royaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander; & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de na-

navires & de matelots, & contenant déja près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtes, pour l'Amérique, pour les Indes Orientales, pour les côtés de l'Afrique. Cependant en France, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraine après elle ; & dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire, dont les siécles précédens n'avaient pas eû même l'idée. Les lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la Barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire ; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'Europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Bragance, y régnait. Il était furieux & imbéciles. Sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pédre frére d'Alphonse, osa concevoir le projet de détroner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justi- Nov. 1667.

fia

fia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eû publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-longtems avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; & aiant acquis dans la roiaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perduë par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frére. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est, que des personnes toutes puissantes en aïent besoin. Cet événement, qui ne fit une révolution que dans la famille roiale & non dans le roiaume de Portugal, n'aiant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérité d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après, un roi qui descendait du trône d'une autre ma-
Sept. 1668. niére. Jean Casimir roi de Pologne renouvela l'éxemple de la reine Christine. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris, dans l'abbaïe de Saint-Germain dont il fût abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il

avait

avait été jésuite & cardinal, avant d'être roi ; & dégouté également de la roiauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Selims & des Solimans, mais dangereux encor & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur empire. On se sait s'il était plus étonnant, que les Vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les rois de l'Europe les eûssent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois, lorsque l'Europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoiait des millions de chrétiens combattre les Mahométans dans leur empire : nos états s'épuisaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la misérable & stérile province de Judée : & maintenant que l'île de Candie, réputée le boulevard de la chrétiénte, était inondée de soixante-mille Turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifference. Quelques galéres de Malte & du pape, étaient le seul

secours,

ſecours, qui défendait cette république contre l'empire Ottoman. Le ſénat de Véniſe, auſſi impuiſſant que ſage, ne pouvait, avec ſes ſoldats mercenaires & des ſecours ſi faibles, reſiſter au grand-viſir Kiuperli, bon miniſtre, meilleur général, maître de l'empire de la Turquie, ſuivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'éxemple de ſecourir Candie. Ses galéres, & les vaiſſeaux nouvellement conſtruits dans le port de Toulon, y portérent ſept-mille hommes, commandés par le duc de Beaufort : ſecours devenu trop faible dans un ſi grand danger, parce que la généroſité Françaiſe ne fut imitée de perſonne.

La Feüillade, ſimple gentilhomme Français, fit une action qui n'avait d'éxemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois-cent gentilshommes à Candie, à ſes depens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de la Feüillade, il eſt à croire que Candie eût été délivrée. Ce ſecours ne ſervit qu'à retarder la priſe de quelques jours, & à verſer du ſang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une ſortie; & Kiuperli entra enfin par capitu-

pitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. 16 Sept. 1669.

Les Turcs dans ce siége s'étaient montres supérieurs aux chrétiens même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eut vus encor en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la premiére fois, des lignes paralléles dans les tranchées. C'est d'eux, que nous avons appris cet usage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur Italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que le Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractére, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eûs depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les Païs-bas, & de commencer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Espagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se repoſait avec trop de sécurite sur les traités,

traités, & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles ; autant ses troupes de terre étaient mal tenuës & mépriſables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui païant des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à-peu-près sur le même pied ; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des bourguemestres, nourris dans l'inexperience & dans l'oisiveté, regardant leurs emplois, comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de With avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le monarque Anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nation avaient reçuë, lorsque ses vaisseaux furent brulés jusques dans la riviére de la Tamise, par la flote Hollandaise. Il ne respirait, ni la vengeance, ni

les

les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, & régnèr avec un pouvoir moins géné : c'est par là qu'on le pouvait séduire. Louis, qui n'avait qu'à parlèr alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Charles, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. Cette liaison secrette entre les deux rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de Charles second & épouse de *Monsieur* frére unique du roi, à Turenne & à Louvois. 1670.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire, qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour prétexte du passage de madame en Angleterre, un voiage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voiage. Trente-mille hommes précédérent ou suivirent la marche du roi ; les uns destinés à renforcer les garnisons des païs-conquis, les autres à travaillèr aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses & les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil, qui n'était

tait que pour elle. Ce fut une fête continuelle depuis Saint-Germain jusqu'à Lille.

Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & ébloüir ses voisins, répandait par-tout ses libéralités avec profusion, l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse Henriette s'embarqua à Calais, pour voir son frére, qui s'était avancé jusqu'à Cantorberi. Charles, séduit par l'amitié qu'il avait pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de madame, morte à son retour d'une maniére soudaine & affreuse, jetta des soupçons sur monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux rois. Les dépoüilles de la république, qu'on devait détruire, étaient déja partagées par le traité secret, entre les cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vuës, d'alliés & d'ennemis & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se repandre, mais l'Europe les écoutait en silence. L'empereur occupé des séditions de la Hongrie, la

Suéde

Suéde endormie par des négociations, l'Espagne toûjours faible, toûjours irrésoluë & toûjours lente, laissaient une libre carriére à l'ambition de Louis XIV.

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions ; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de l'humanité ; l'autre, des republicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célébre depuis sous le nom de Guillaume trois. Le grand-pensionnaire Jean De With & Corneille son frére étaient à la tête des partisans austéres de la liberté : mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissentions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Louis avait non seulement acheté le roi d'Angleterre, il gagna encor l'electeur de Cologne, & ce Van-Gaalen évêque de Munster, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des Hollandais. Il les avait secourus contre cet évêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. La Suéde, après s'être unie aux Hollandais pour arrêter en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine,

ne, & rentra avec la France dans ſes anciennes liaiſons, moiennant les anciens ſubſides.

Il eſt ſingulier & digne de remarque, que de tous les ennemis, qui allaient fondre ſur ce petit état, il n'y en eut pas un qui pût alléguèr un pretexte de guerre. C'était une enterpriſe à-peu-près ſemblable à cette ligue de Louis douze, de l'empereur Maximilien & du roi d'Eſpagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Veniſe, parce qu'elle était riche & fiére.

Les Etats-Généraux conſternés écrivirent au roi, lui demandant humblement, ſi les grands préparatifs qu'il faiſait, étaient en effet deſtinés contre eux, ſes anciens & fidéles alliés ? en quoi ils l'avaient offenſé ? quelle réparation il éxigeait ? Il répondit, " Qu'il ferait de ſes " troupes l'uſage que demanderait ſa dig- " nité, dont il ne devait compte à perſon- " ne." Ses miniſtres alléguaient pour toute raiſon, que le gazetier de Hollande avait été trop inſolent, & qu'on diſait que Van-Beuning avait fait frapèr une médaille injurieuſe à Louis XIV. Van-Beuning avait pour nom de batême, *Joſué* : le goût des deviſes régnait alors en France. On avait donné à Louis XIV la deviſe du ſoleil avec cette légende, *Nec pluribus impar*. On prétendait,

tendait, que Van-Beuning s'etait fait représentèr avec un soleil, & ces mots pour ame, *In conspectu meo stetit sol. A mon aspect le soleil s'est arrété.* Cette médaille n'éxista jamais. Il est vrai que les Etats avaient fait frapèr une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux ; *Assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis Europæ quiete. Les loix affermies, la religion épurée, les rois secourus, défendus & réunis, la liberté des mers vangée, l'Europe pacifiée.*

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille, pour appaiser Louis XIV.

Le roi de Angleterre de son côté leur reprochait, que leur flote n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau Anglais, & alléguait encor un certain tableau, où Corneille De With frére du pensionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voiait des vaisseaux pris & brulés dans le fond du tableau. Ce Corneille De With, qui en effet avait eû beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire ; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre

où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres Anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la Hollande, y spécifiérent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les états, qui traduisaient toûjours les mémoires des ministres en Français, aiant traduit *abusive*, par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs*. En effet ils ne devinérent jamais, qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoiens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans, qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que Louis en emploia pour subjuguer le petit état des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept, furent consommés à cet appareil. Trente vaisseaux de cinquante piéces de canon joignirent la flote Anglaise forte de cent voiles. Le roi avec son frére alla sur les frontiéres de la Flandre Espagnole

gnole & de la Hollande, vers Maſtricht & Charleroi, avec plus de cent-douze mille hommes. L'évêque de Munſter & l'électeur de Cologne en avaient environ vingt-mille. Les généraux de l'armée du roi étaient Condé & Turenne. Luxembourg commandait ſous eux. Vauban devait conduire les ſiéges. Louvois était partout avec ſa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée ſi magnifique, & en même-tems mieux diſciplinée. C'était ſur-tout un ſpectacle admirable, que la maiſon du roi nouvellement réformée. On y voiait quatre compagnies des gardes du corps, chacune compoſée de trois-cent gentils-hommes, entre leſquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* ſans païe, aſſujettis comme les autres à la régularité du ſervice ; deux-cent gendarmes de la garde, deux-cent chevaux-legers, cinq-cent mouſquetaires, tous gentils-hommes choiſis, parés de leur jeuneſſe & de leur bonne-mine ; douze compagnies de la gendarmerie depuis augmentées juſqu'au nombre de ſeize ; les cent Suiſſes même accompagnaient le roi, & ſes régimens des Gardes-Françaiſes & Suiſſes montaient la garde devant ſa maiſon, ou devant ſa tente. Ces troupes, pour la pluſpart couvertes d'or & d'argent, étaient en même-tems un objet de

terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espéce de magnificence était inconnuë. Une discipline, devenuë encor plus éxacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encor d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis. Mais deux hommes, uniques en leur genre, en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la baïonette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une maniére constante & uniforme. Ce dernièr effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charettes ou à dos de mulet. Le roi avec tant d'avantages sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victores : c'était Péliſſon, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts ; plus capable de bien écrire, que de ne pas flatter.

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent-trente-mille combattans, une

une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encor la fidélité des commandans des places ennemies ; la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni siéges ni combats, & environ vingt-cinq-mille mauvais soldats en quoi consistait toute la garde du païs. Le prince Guillaume d'Orange, âgé de 22 ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : Jean De With y avait consenti par nécessité. Ce prince nourissait sous le flegme Hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toûjours depuis dans sa conduite, sans s'échaper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévére, son génie actif & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supportèr à son corps faible & languissant, des fatigues au dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique fait pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin presque en tout l'opposé de Louis XIV.

Il ne put d'abord rien opposer au torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses

forces étaient trop peu de chose ; son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes Françaises venaient fondre tout à coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes Françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon quand on est mécontent du pape.

Cependant le roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces païs qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour païer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentil-homme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoié du gouverneur des Païs-bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégats commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze-mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui composaient trente-mille hommes. Turenne les commandait sous lui. Le prince de Condé

avait

avait une armée aussi forte. Les autres corps conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiégèr à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement ; Rhinberg, Orsoi, Wésel, Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg, que le roi voulut assiégèr en personne, n'essuia pas un coup de canon ; & pour assurèr encor mieux sa prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, Irlandais de nation, nommé Dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirèr ensuite à Mastricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Issel, se rendirent. Quelques gouverneurs envoiérent leur clez, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons Français : plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire : la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer le joug, dès que le roi serait

au de-là du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au de-là de ce fleuve ; & après les avoir faites, il connut l'impuiſſance de les garder. Il ne s'agiſſait plus que de ſavoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'oppoſer, ſi on pouvait, à ce paſſage. En effet l'intention du roi était de paſſer le fleuve ſur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet. Des gens du païs informérent alors le prince de Condé, que la ſéchereſſe de la ſaiſon avait formé un gué ſur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tour qui ſert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huis*, *la maiſon du péage*. Le roi fit ſonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait que quarante à cinquante pas à nagèr au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ſes lettres Péliſſon témoin oculaire. Cet eſpace n'était rien, parce que pluſieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aiſé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cent cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie ſans canon. L'artillerie Françaiſe les foudroiait en flanc. Tandis que la maiſon du roi & les meilleures troupes de cavalerie paſſérent ſans riſque au nombre d'environ quinze-mille hommes,

le

le prince de Condé les côtoiait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandais entrérent dans la riviére pour faire semblant de combattre. Ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, & demanda la vie. Personne ne périt dans le passage, que quelques cavalieres ivres, qui s'écartérent du gué ; & il n'y aurait eû personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'aiant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup, un de leurs officiers. L'infanterie Hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Offembrouk, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en sortant de la riviére, & lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cétte blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés.

12 Juin 1672.

tés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'armée.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolatrie de ses courtisans, enfin le goût que les peuples, & surtout les Parisiens, ont pour l'éxaggération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes ; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le *Tholus*. Il était très vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avaient eû un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très périlleuse.

Dés qu'on eût passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimégue, Skenk, Bommel, Crevecoeur, &c. Il n'y avait guéres d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nom-

nommé Mazel, mandait à monsieur de Turenne: "Si vous voulez m'envoier cin-
„ quante chevaux, je pourrai prendre
„ avec cela deux ou trois places.

Utrecht envoia ses clez, & capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur & l'évêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solennité la grande église aux Catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la Hollande, dans l'esprit des Catholiques.

20 Juin 1672.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étaient soumises ; Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les juifs, qui y sont établis, s'empressérent d'offrir à Gourville, intendant & ami du prince de Condé, deux-millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déja Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancérent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le païs, & qui n'est qu'à une lieuë d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden,

den, éperdus de fraïeur, vinrent préſenter leurs clez à ces quatre ſoldats ; mais enfin, voiant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clez & fermérent les portes. Un inſtant de diligence eût mis Amſterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois priſe, non ſeulement la république périſſait, mais il n'y avait plus de nation Hollandaiſe, & bientôt la terre même de ce païs allait diſparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté ſe préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaiſſeaux qui pouvaient faire ce voiage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que cinquante-mille familles pouvaient ſe réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus éxiſté qu'au bout des Indes Orientales : ſes provinces d'Europe, qui n'achettent leur bled qu'avec leurs richeſſes d'Aſie, qui ne vivent que de leur commerce, & ſi on l'oſe dire, de leur liberté, auraient été preſque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amſterdam, l'entrepôt & le magazin de l'Europe, où trois-cent-mille hommes cultivent le commerce & les arts, ſerait devenuë bientôt un vaſte marais. Toutes les terres voiſines demandent des frais im-

immenſes & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eûſſent probablement à la fois manqué d'habitans & de richeſſes, & auraient été enfin ſubmergées, ne laiſſant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus ſingulier & le plus beau monument de l'induſtrie humaine.

La déſolation de l'état était augmentée par les diviſions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand penſionnaire De With ne croiait pouvoir ſauver ce qui reſtait de ſa patrie, qu'en demandant la païx au vainqueur. Son eſprit, à la fois tout républicain & jaloux de ſon autorité particuliére, craignait toûjours l'élévation du prince d'Orange encor plus que les conquêtes du roi de France ; il avait fait jurèr à ce prince même l'obſervation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'eſprit de parti, l'intérêt, liérent De With à ce ſerment. Il aimait mieux voir ſa république ſubjuguée par un roi vainqueur, que ſoumiſe à un Stathouder.

Le prince d'Orange de ſon côté plus ambitieux que De With, auſſi attaché à ſa patrie, plus patient dans les malheurs publics,

publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de ſa conſtance, briguait le ſtathoudérat, & s'oppoſait à la paix avec la même ardeur. Les états réſolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince ; mais le prince fut élevé au ſtathoudérat malgré les De With.

1672. Quatre députés vinrent au camp du roi, implorer ſa clémence au nom d'une république, qui ſix mois auparavant ſe croiait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des miniſtres de Louis XIV, avec cette politeſſe Françaiſe qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien ſervir, pluſtôt que pour faire aimer ſon maître, reçut les ſupplians avec hauteur, & même avec l'inſulte de la raillerie. On les obligea de revenir pluſieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ſes volontés. Il voulait, que les Etats lui cédaſſent tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimégue, des villes & des forts dans le ſein de leur païs ; qu'on lui païât vingt-millions ; que les Français fuſſent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, ſans qu'ils païaſſent jamais aucun droit ; que la religion catholique fût par-tout rétablie ; que la république lui envoiât tous les ans une ambaſſade extra-

extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'Angleterre & aux princes de l'empire, tels que ceux de Cologne & de Munster, par qui la Hollande était encor désolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables ; & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournérent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du prince & l'animosité de son parti. On attente d'abord à la vie du grand-pensionnaire Jean De With. Ensuite on accuse Corneille son frére d'avoir attenté à celle du prince. Corneille est appliqué à la question. Il recita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace : *Justum & tenacem*, convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le Latin :

La mèr qui gronde & s'élance,
Les cris des séditieux,

Des

Des fiers tyrans l'insolence,
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme & vertueux.

20 Août 1672. Enfin la populace effrénée massacra dans la Haie les deux frères De With ; l'un, qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre, qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'Ancre, à l'amiral Coligni, &c. car la populace est presque par-tout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. Ruiter même l'amiral de la république, & qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Au milieu de ces désordres & de ces désolations, les magistrats montrérent des vertus, qu'on ne voit guéres que dans les républiques. Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire païer du peu d'argent, qu'on croiait qui pouvait y être encor. Les magistrats firent ouvrir les caves, où ce trésor se conserve.

conserve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans: l'argent même était encor noirci de l'impression du feu, qui avait longtems auparavant consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toûjours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. On païa alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que Charles second roi d'Angleterre, pour avoir dequoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violèr ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans reméde. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mèr. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delf, furent inondées. Le païsan ne murmura pas de voir ses troupeaux noiés dans les campagnes. Amsterdam

dam fut comme une vaſte forteresſe au milieu des eaux, entourée de vaiſſeaux de guerre, qui eûrent aſſez d'eau pour ſe rangèr autour de la ville. La diſette fut grande chez ces peuples ; ils manquérent ſur-tout d'eau douce ; elle ſe vendit ſix ſous la pinte : mais ces extrémités parurent moindres que l'eſclavage. C'eſt une choſe digne de l'obſervation de la poſtérité, que la Hollande ainſi accablée ſur terre, & n'étant plus un état, demeura encor redoutable ſur la mèr. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV paſſait le Rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruiter avec environ cent vaiſſeaux de guerre & plus de cinquante brulots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flotes des deux rois. Leur puiſſance réunie n'avait pu mettre en mèr une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoûtumées à ſe diſputer l'empire de l'océan. Cette ba-
7 Juin. 1672. taille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. Ruiter, qui en donna le ſignal, attaqua le vaiſſeau amiral d'Angleterre, où était le duc d'York, frére du roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruiter. Le duc d'York, obligé de changer de vaiſſeau, ne reparut plus devant l'amiral

ral Hollandais. Les trente vaisseaux Français eurent peu de part à l'action. Et tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sureté.

Après cette bataille, Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flote marchande des Indes dans le Téxel ; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soûtenait ; on ne voiait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse, que Louis XIV avait conquis presque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être ?* répondit le monarque Persan, *Puisqu'il y a toûjours au port d'Ormus vingt vaisseaux Hollandais pour un Français.*

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoien. Il offrit à l'état le revenu de ses charges, & tout son bien pour soûtenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du païs. Ses négociations promtes & secrettes réveillérent de leur assoupissement, l'empereur, l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de Mai en

Hollan-

Hollande, & dès le mois de Juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de Flandre, fit passer secrettement quelques régimens au secours des Provinces-Unies. Le conseil de l'empereur Léopold envoia Montécuculi à la tête de près de vingt-mille hommes. L'électeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq-mille soldats, se mit en marche.

Juill. 1672. Alors le roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un païs inondé. La garde des provinces conquises devenait difficile. Louis voulait une gloire sûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Saint-Germain au milieu de l'été : & laissant Turenne & Luxembourg achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

CHA-

Chapitre Dixième.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.

ON croit néceſſaire de dire à ceux qui pouront lire cet ouvrage, qu'ils doivent ſe ſouvenir, que ce n'eſt point ici une ſimple relation de campagnes, mais plustôt une hiſtoire des mœurs des hommes. Aſſez de livres ſont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la miſére humaine. Le deſſein de cet eſſai eſt de peindre les principaux caractéres de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables, (& s'il ſe peut) l'eſprit qui les a conduits.

La France fût alors au comble de ſa gloire.

gloire. Le nom de ſes généraux imprimait la vénération. Ses miniſtres étaient regardés comme des génies ſupérieurs aux conſeillers des autres princes ; & Louis était en Europe comme le ſeul roi. En effet l'empereur Léopold ne paraiſſait pas dans ſes armées. Charles ſecond roi d'Eſpagne, fils de Philippe IV, ſortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans ſa vie, que celle des plaiſirs.

Tous ces princes & leurs miniſtres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raiſon d'état en s'uniſſant avec la France, pour élever une puiſſance que ſon intérêt était d'affaiblir.

L'empereur, l'empire, le conſeil Eſpagnol, firent encor plus mal, de ne pas s'oppoſer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une auſſi grande faute qu'eux tous, en ne pourſuivant pas avec aſſez de rapidité, des conquêtes ſi faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolit la pluſpart des places Hollandaiſes. Ils diſaient que ce n'était point avec des garniſons que l'on prend des états, mais avec des armées ; & qu'en conſervant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiére. Louvois au contraire

traire voulait que tout fût place & garnison. C'était là son génie, & c'était aussi le goût du roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition ; il étendait le pouvoir de son ministére ; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siécle. Louis le crut, & se trompa comme il l'avoua depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande ; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi, les affaires changérent de face. Turenne fût obligé de marcher vers la Westphalie, pour s'opposer aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre Monterey, sans être avoué du conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix-mille hommes. Alors ce prince fit tête aux Français jusqu'à l'hiver. C'était déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint. Les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. Luxembourg, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze-mille fantassins tirés des garnisons voisines. On leur avait préparé des patins. Il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers Leide & vers la Haïe. Un dégel survint. La Haïe fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'aiant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se trainer quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était sans ressource. Mais la fortune, qui avait sauvé la Haïe, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom Français odieux dans ces païs. Bodegrave & Suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnes au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue.

Ils

Ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes, ils se livrérent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si éxagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres Hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette avanture, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets de tous les princes par ses négociations. 1673. Il gagna le duc de Hanovre. L'électeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fût bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne, où Louis n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province sévérement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encor la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Anglaise, indignée de servir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher, que l'empereur, l'empire & l'Es-

pagne ne s'alliaſſent avec la Hollande, & ne lui déclaraſſent ſolennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choſes, que les Hollandais, ſes alliés naturels, étaient devenus les amis de l'Eſpagne. L'empereur Léopold envoiait des ſecours lents, mais il montrait une grande animoſité. Il eſt rapporté, qu'allant à Égra voir les troupes qu'il y raſſemblait, il communia en chemin ; & qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la juſtice de ſa cauſe. Cette action eût été à ſa place du tems des croiſades : & la priére de Léopold n'empécha point le progrès des armes du roi de France.

Il parut d'abord combien ſa marine était déja perfectionnée. Au lieu de trente vaiſſeaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flote Anglaiſe, on en joignit quarante ſans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres ſavantes des Anglais, avec leſquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'York, depuis Jacques ſecond, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres ſur mèr par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tem les Français ne ſavaient pas rangèr une armée en bataille. Leur expérience conſiſtait à faire battre un vaiſ-

vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mèr les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soûtiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mèr, & égalérent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'Etrée & son lieutenant Martel, firent honneur à l'industrie militaire de la nation Française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnérent au mois de Juin entre la flote Hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert : " Je voudrais avoir païé " de ma vie la gloire que Ruiter vient d'" acquérir. " D'Etrée méritait que Ruiter eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise. les 7. 14. et 21. Juin 1673.

Louis, aiant fait des hommes de mèr de ses Français par les soins de Colbert, perfectionna encor l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clé des Païs-bas & des Provinces-unies,

c'était une place forte défenduë par un gouverneur intrépide nommé Farjaux, né Français, qui avait passé au service d'Espagne & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq-mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siége, se servit pour la première fois des paralléles, inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il y ajoûta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. Il accoûtumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours.

29 Juin 1673.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eû, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux qui avaient abandonné leur poste. Le roi emploia aussi les châtimens, la première fois qu'il perdit une place. Un très

14 Sept. 1673.

très brave officier, nomme Du-pas, rendit Naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours ; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. Le roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condanner Du-pas à être trainé par le bourreau dans Utrecht, une pelle à la main, & son épée fut rompuë : ignominie peut-être inutile pour les officiers Français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts ; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais éxécutées.

Les soins du roi, le génie de Vauban, la vigilance sévére de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé ; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquèr Amsterdam.

Le prince de Condé voulut envain percer dans le cœur de la Hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince

d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'évêque de Munster, qui avait juré la ruine des Etats-
Nov. Généraux, fut attaqué lui-même par les
1673. Hollandais.

Le parlement d'Angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandaises, avec autant de promtitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées ; l'intendant Robert tira de la seule province d'Utrecht en un an seize-cent-soixante & huit-mille florins. On était si pressé d'évacuer les païs qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit-mille prisonniers Hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, & les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invasion, eurent la gloire de disputer l'empire de la mer, & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leur païs. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette

entre-

entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoûtenir contre l'Eſpagne, l'empire & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munſter, de Cologne même, & de laiſſer dans les païs qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint ſeul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoiance de ſon gouvernement & la force de ſon état, parurent bien davantage encor, lorſqu'il fallut ſe défendre contre tant de puiſſances liguées & contre tant de grands généraux, que quand il avait pris en voiageant la Flandre Françaiſe, la Franche-Comté & la moitié de la Hollande, ſur des ennemis ſans défenſe.

On vit ſurtout quel avantage un roi abſolu, dont les finances ſont bien adminiſtrées, a ſur les autres rois ; il fournit à la fois une armeé d'environ vingt-trois-mille hommes à Turenne contre les Impériaux, une de quarante-mille à Condé contre le prince d'Orange ; un corps de troupes était ſur la frontiére du Rouſſillon : une flote chargée de ſoldats alla porter la guerre aux Eſpagnols juſques dans Meſſine : lui-méme marcha pour ſe rendre maître une ſeconde fois de la Franche-Comté. Il ſe défendait, & il attaquait par-tout en méme-tems.

D'abord, dans ſon entrepriſe ſur la Franche-Comté, la ſupériorité de ſon gouvernement parut toute entiére. Il s'agiſſait de mettre dans ſon parti, ou du moins d'endormir les Suiſſes, nation auſſi redoutable que pauvre, toujours armée, toûjours jalouſe à l'excès de ſa liberté, invincible ſur ſes frontiéres, murmurant déja & s'effarouchant de voir Louis XIV une ſeconde fois dans leur voiſinage. L'empereur & l'Eſpagne ſollicitaient les treize cantons, de permettre au moins un paſſage libre à leurs troupes, pour ſecourir la Franche-Comté, demeurée ſans défenſe par la négligence du miniſtére Eſpagnol. Le roi de ſon côté preſſait les Suiſſes de refuſer ce paſſage ; mais l'empire & l'Eſpagne ne prodiguaient que des raiſons & des priéres. Le roi, avec un million d'argent comptant & une aſſûrance de ſix-cent-mille livres, détermina les Suiſſes à ce qu'il voulut. Le paſſage fût refuſé. Louis, accompagné de ſon frére & du fils du grand Condé, aſſiégea Beſançon. Il aimait la guerre de ſiéges, & l'entendait bien ; il laiſſait à Condé & à Turenne celle de campagne. D'ailleurs il n'aſſiégea jamais une ville, ſans être moralement ſûr de la prendre. Louvois faiſait ſi bien les préparatifs ; les troupes étaient ſi bien fournies ; Vauban, qui conduiſ-

duisit presque toutes les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en sûreté. Vauban dirigea les attaques de Besançon ; elle fut prise en neuf jours ; & au bout de six semaines, toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annéxée : monument de la faiblesse du ministère Aûtrichien-Espagnol, & de la force de celui de Louis XIV.

15 Mai 1674.

CHAPITRE ONZIÉME.

Belle campagne, & mort du maréchal de Turenne.

TAndis que le roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa destinée ; Turenne, qui ne faisait que défendre les frontiéres du côté du Rhin, déploiait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées ; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

Juin 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, passe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite Caprara général de l'empereur,

reur, & le vieux duc de Lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit & bat encor sa cavalerie à Ladimbourg ; de-là, il court à un autre général des Impériaux le prince de Bournonville qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace ; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le camp de bataille. Juil. 1674. Oct. 1674.

L'empire rassemble contre lui toutes ses forces ; soixante & dix-mille Allemans sont dans l'Alsace : Brisac & Philipsbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoia de Flandre quelque secours de cavalerie ; alors il traverse des montagnes pleines de neige, par Tanne & par Bedfort ; il se trouve tout d'un coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croiaient en repos en Lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui résistent ; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des armées Déc. 1674.

mées de l'empire, avait son quartier. Il arrive dans le tems que ces princes & les autres généraux se mettaient à table : ils n'eûrent que le tems de s'échaper ; la campagne était couverte de fuiards.

Turenne, croiant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend
5 Janv. 1675. encor auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix-mille hommes se trouve vaincuë & dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au roi, & les généraux de l'empire sont obligées de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, éxécutées avec tant de promtitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sût, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du roi. Résister à Louvois tout puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du ministre ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne. Il

Il faut avoüer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'eſtime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne ſi glorieuſe. Elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à ſang le Palatinat, païs uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'électeur Palatin vit du haut de ſon château de Manheim, deux villes & vingt-cinq villages enflammés. Ce prince déſeſpéré défia Turenne à un combat ſingulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, aiant envoié la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne ſignifiait rien. C'était aſſez le ſtile & l'uſage de Turenne, de s'exprimer toûjours avec modération & ambiguité.

Il brula, avec le même ſang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'Alſace, pour empécher les ennemis de ſubſiſter. Il permit enſuite à ſa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de déſordre, que l'intendant, qui de ſon côté déſolait la Lorraine avec ſa plume, lui écrivit & lui parla ſouvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement ; *Je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appel-

appellé le pére des ſoldats qui lui étaient confiés, que des peuples qui, ſelon les loix de la guerre, ſont toûjours ſacrifiés. Tout le mal qu'il faiſait, paraiſſait néceſſaire ; ſa gloire couvrait tout ; & d'ailleurs, les ſoixante & dix-mille Allemans qu'il empécha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'Alſace, à la Lorraine & au Palatinat.

Le prince de Condé, de ſon côté, donnait en Flandre une bataille beaucoup plus ſanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuſe & moins déciſive, ſoit que les circonſtances des lieux lui fûſſent moins favorables, ſoit qu'il eût pris des meſures moins juſtes, ſoit plustôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de Sénef. Le marquis de Feuquiéres veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne ſe paſſa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît, qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée ſi vive & ſi meurtriére. Le choc de trois-mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne ſerait qu'un combat. C'eſt toûjours l'importance qui décide du nom.

Le

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq-mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait soixante-mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à Sénef près de Mons. Il attaqua une partie de l'arrière-garde composée d'Espagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé ; mais on admira la manière dont il rétablit le désordre, & on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions, signalérent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donnà le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meutriéres, en hazardèr encor une quatriéme. Il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mélées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir, par une terreur pani-

11 Août 1674.

panique. Le lendemain les deux armées se retirérent chacune de son côté, aucune n'aiant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plustôt également affaiblies & vaincuës. Il y eut près de sept-mille morts & cinq-mille prisonniers du côté des Français ; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu, empécha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eû la victoire, assiégea Oudenarde ; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussitôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en France & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toûjours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général Montécuculi ; celui qui avait

vaincu

vaincu les Turcs à la journée de Saint-Gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué, que les plus grands généraux de l'empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce païs, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encor des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passérent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers Allemans & Français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & il ne se trompérent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défen- 27 Juil. 1675.

fendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire, que le même boulet qui le tua, aiant emporté le bras de Saint-Hilaire lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui. *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer :* paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroique, & le plus digne éloge de Turenne. Il est très rare, que sous un gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant Turenne fut pleuré des soldats & des peuples. Louvois fut le seul, qui se réjouit de sa mort. On fait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le connêtable du Guesclin, au dessus duquel la voix publique l'éléve, autant que le siécle de Turenne est supérieur au siécle du connêtable.

Turenne n'avait pas eû toûjours des succès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai ; aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il etait assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatan-

tes,

tes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre ; mais aiant toûjours réparé ses defaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût éxercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il eut toûjours le bonheur de garder la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siécles passés, Gonzalve de Cordouë surnommé le grand capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668, sans qu'on eût pu jamais savoir le motif de son changement ; car au rapport de ceux qui l'ont connu, il avait beaucoup d'obscurités dans sa conduite, com-

comme dans ses discours. Tout ce qu'on savait, c'est que lorsqu'il quitta sa religion, il avait encor des maitresses, & qu'il n'était pas assurément sans ambition. Pour peu qu'on ait de connaissance des hommes, on sait bien que c'est rarement par conviction d'esprit, que l'on quitte à cinquante ans une religion pour une autre. Le roi, en le faisant maréchal général, lui avait dit : *Je voudrais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous.* Ces paroles sont capables d'opérer une abjuration. Il est vrai-semblable que celui qui avait voulu commander les maréchaux, aurait voulu être connétable.

Ce qui arriva en Alsace immédiatement après la mort de Turenne, rendit sa perte encor plus sensible. Montécuculi, retenu par l'habilité du général Français trois mois entiers au de-là du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperduë entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux lieutenans-généraux défunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait non seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de

Créqui,

Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'être vaincu par sa faute à Consarbruck. Un corps de vingt-mille Allemans, qui assiégeait Tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui. Il échape à peine lui quatriéme. Il court, à travers de nouveaux périls, se jetter dans Tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place ; la brêche était praticable ; il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine Bois-Jourdan, à la tête des seditieux, va capituler sur la brêche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidéles, dans une église ; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler. 11 Août 1675.

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de siéges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recruës de milices comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arriére-ban.

Par une ancienne coûtume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs de fiefs étaient

étaient dans l'obligation d'allèr à leurs dépens à la guerre pour le ſervice de leur ſeigneur ſouverain, & de reſtèr armés un certain nombre de jours. Ce ſervice compoſait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout eſt changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun état qui ne léve des ſoldats, qu'on retient toujours ſous le drapeau, & qui forment des corps diſciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la nobleſſe de ſon roiaume. Louis XIV ſuivit alors cet éxemple. Le corps de la nobleſſe marcha, ſous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort, ſur les frontiéres de Flandre, & après ſur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni conſidérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentils-hommes, aimant la guerre & capables de bien ſervir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne ſortirent point de chez eux : les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec repugnance au nombre d'environ quatre-mille. Rien ne reſſemblait moins à une troupe guerriére. Tous montés & armés inégalement, ſans expérience & ſans éxercice, ne pouvant ni ne voulant un ſervice régulier, ils ne cauſérent que de l'embarras, & on fût d'gou-

dégouté d'eux pour jamais. Ce fût la dernière trace dans nos armées réglées, qu'on ait vuë de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & prisonnier, Tréves prise, Montécuculi faisant contribuer l'Alsace, le roi crut que le prince de Condé pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de Turenne. Condé laissa le maréchal de Luxembourg soûtenir en Flandre la fortune de la France, & alla arrêter les progrès de Montécuculi. Autant il venait de montrer d'impétuosité à Sénef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploia le même art que Turenne. Deux seuls campemens arrêtérent les progrès de l'armée Allemande, & firent lever à Montécuculi les siéges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Sénef & plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eut voulu que son fils commandât ; il offrait de lui servir de conseil ; mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes-gens ni de princes ; c'était même avec quelque peine, qu'il s'était servi de Condé lui-même. La jalousie de Louvois contre

Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à Chantilli, d'où il il vint très rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considére que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goute, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encor dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant, qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passions, aiant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems ; & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux derniéres années de sa vie : il mourut en 1680. Montécuculi se retira du service de l'empereur, en même tems que le prince de Condé cessa de commander les armées de France.

CHA-

Chapitre Douziéme.

Depuis la mort de Turenne, juſqu'à la paix de Nimégue en 1678.

Après la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'empire, l'Eſpagne & la Hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait Louvois, qui lui valait plus qu'un général, parce que ſa prévoiance mettait les généraux en état d'entrependre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, longtems victorieuſes, étaient animées du même eſprit, qu'excitait encor la préſence d'un roi toûjours heureux.

Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, [a] Condé, [b] Bouchain, [c] Valenciennes, [d] Cambrai. On l'accusa, au siége de Bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante-mille hommes, pour tenter de jetter du secours dans sa place. On reprocha aussi au prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à Louis XIV & de ne l'avoir pas fait. Car tel est le sort des rois & des généraux, qu'on les blâme toûjours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas : mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que Monterey gouverneur des Païs-bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hazard d'un événement décisif ; & la gloire de la campagne demeura au roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

[a] 26 Avril 1676.
[b] 11 Mai 1676.
[c] 17 Mars 1677.
[d] 5 Avril 1677.

A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le roi faisait ce siége, aiant avec lui son frére & cinq maréchaux de France, d'Humiéres, Schomberg, la Feüillade, Luxembourg & de Lorges. Les maré-

chaux

chaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encor aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derriére ces demi-lunes, était un grand ouvrage couronné, paliſſadé & fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes. Dans cet ouvrage couronné, était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre foſſé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'eſcaut. Ce bras franchi, on trouvait encor un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derriére ce pâté, coulait le grand cours de l'eſcaut, profond & rapide, qui ſert de foſſé à la muraille. Enfin la muraille était ſoûtenuë par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garniſon de trois-mille hommes préparait une longue réſiſtance.

Le roi tint conſeil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'uſage, que ces attaques ſe fiſſent toûjours pendant la nuit, afin de marchèr aux ennemis ſans être apperçu, & d'épargner le ſang du ſoldat. Vauban propoſa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France ſe récriérent contre cette propoſition. Louvois la con-

danna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. " Vous voulez, dit-il, ménager
„ le ſang du ſoldat : Vous l'épargnerez
„ bien davantage, quand il combattra de
„ jour, ſans confuſion & ſans tumulte,
„ ſans craindre qu'une partie de nos
„ gens tire ſur l'autre, comme il n'ar-
„ rive que trop ſouvent. Il s'agit de ſur-
„ prendre l'ennemi ; il s'attend toûjours
„ aux attaques de nuit : nous le ſurpren-
„ drons en effet, lorſqu'il faudra qu'épui-
„ ſé des fatigues d'une veille, il ſoûtien-
„ ne les efforts de nos troupes fraîches.
„ Ajoûtez à cette raiſon, que s'il y a dans
„ cette armée des ſoldats de peu de
„ courage, la nuit favoriſe leur timidi-
„ té ; mais que pendant le jour, l'œil
„ du maître inſpire la valeur & éléve
„ les hommes au deſſus d'eux-mêmes.

Le roi ſe rendit aux raiſons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de France.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mouſquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés ſur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était ſimplement de s'y loger, & c'était beaucoup. Mais quelques mouſquetaires noirs, aiant pé-

pénétre par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent. On tuë & on poursuit les assiégés. Les mousquetaires baissent le pont-levis, qui joind cet ouvrage aux autres. Ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'escaut & sur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mousquetaires sont déja dans la ville, avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois, qui venaient à eux dans la ruë; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes-gens, conduits par un cornette nommé Moissac, se mirent en bataille derriére des charrettes; & tandis que les troupes qui venaient, se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la ruë : on donnait des ôtages de part & d'autre : le con-

ſeil de ville s'aſſemblait : on députait vers le roi : tout cela ſe faiſait, ſans qu'il y eut rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de fautes d'aucune eſpéce. Le roi fit la garniſon priſonniére de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La ſingularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

[a] 9 Mars 1678. [b] 25 Mars 1678. Il eut encore la gloire de prendre [a] Gand en quatre jours, & [b] Ypres en ſept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses ſuccès furent encor plus grands par ſes généraux.

Sept. 1676. Le maréchal duc de Luxembourg laiſſa d'abord, à la vérité, prendre Philipſbourg à ſa vuë, eſſaiant en vain de la ſecourir avec une armée de cinquante-mille hommes. Le général, qui prit Philipſbourg, était Charles V, nouveau duc de Lorraine, héritier de ſon oncle Charles IV, & dépouillé comme lui de ſes états. Il avait toutes les qualités de ſon malheureux oncle, ſans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'empire avec gloire. Mais malgré la priſe de Philipſbourg, & quoiqu'il fût à la tête de ſoixante-mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ſes états. En vain il mit ſur ſes étendarts, *Aut nunc, aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de Créqui, racheté de ſa priſon & devenu

nu plus prudent par sa défaite de Consârbruck, lui ferma toûjours l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. Il le harcela & le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg à sa vuë; & quelque tems après, il battit encor un détachement de son armée à Rheinfeld. Il passa la riviére de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; & aiant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la Main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encor, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchel de Créqui répara un jour de témérité, par une suite de succès dûs à sa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

7 Oct. 1677. 14 Nov. 1677. Juil. 1678.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le duc de Lorraine: non seulement il fut obligé de lever le siége de Mastricht & de Charleroi; mais après avoir laissé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes, sous la puissance de Louis XIV, il perdit la bataille de Montcassel contre Monsieur, en voulant secourir Saint-Omèr. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humiéres commandaient l'armée sous Monsieur. On prétend qu'une faute du

prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, décidérent du gain de la bataille. Monſieur chargea avec une valeur & une préſence d'eſprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand éxemple, que le courage n'eſt point incompatible avec la molleſſe. Ce prince, qui s'habillait preſque toûjours en femme, qui en avait les inclinations, qui couchait coëffé en cornette, qui mettait du rouge & des mouches, agit en capitaine & en ſoldat. Le roi ſon frére fut, dit-on, un peu jaloux de ſa gloire. Il parla peu à
11 Mars 1677. Monſieur de ſa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il ſe trouvât tout auprès. Quelques ſerviteurs de Monſieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors, qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne ſe trompérent pas.

Tant de villes priſes, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les ſeuls ſuccès de Louis XIV dans cette guerre. Le maréchal de Navailles battait les Eſpagnols dans le Lampourdan au pied des Pirénées. On les attaquait juſques dans la Sicile.

La Sicile, depuis le tems des tyrans de Syracuſe, ſous leſquels au moins elle avait été comptée pour quelque choſe dans

dans le monde, a toûjours été subjugée par des étrangers ; asservie successivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normans sous le vasselage des Papes, aux Français, aux Allemans, aux Espagnols ; haïssant presque toûjours ses maîtres, se revoltant contre eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

Les magistrats de Messine venaient d'allumèr une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la France à leur secours. Une flote Espagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flote Espagnole. Il apporta à Messine des vivres, des armes & des soldats. Ensuite le duc de Vivonne arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots ; il bat la flote ennemie, & rentre victorieux dans Messine. 9 Fevr. 1675.

L'Espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la Sicile, les Hollandais ses anciens ennemis, qu'on regardait toûjours comme les maîtres de la mèr. Ruiter vient à son secours du fond du Zuidersée, passe le détroit, & joind à vingt

vaiſſeaux Eſpagnols, vingt-trois grands vaiſſeaux de guerre.

Alors les Français, qui joints avec les
8 Anglais, n'avaient pu battre les flotes de
Janv. Hollande, l'emportérent ſeuls ſur les Hol-
1676. landais & les Eſpagnols réunis. Le duc de Vivonne, obligé de reſter dans Meſſine pour contenir le peuple déja mécontent de ſes défenſeurs, laiſſa donner cette bataille par Duquêne, lieutenant-général des armées navales ; homme auſſi ſingulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite, mais n'aiant encor jamais commandé d'armée navale, & plus ſignalé juſqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de ſon art & du commandement, paſſe bien vite & ſans effort du petit au grand. Duquêne ſe montra grand général de mèr contre Ruiter. C'était l'être que de remporter ſur ce Hollandais un faible avantage. Il livra encor une ſeconde bataille navale aux deux flotes ennemies près
12 d'Agouſte. Ruiter, bleſſé dans cette batail-
Mars le, y termina ſa glorieuſe vie. C'eſt un des
1676. hommes, dont la mémoire eſt encor dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet & mouſſe de vaiſſeau ; il n'en fut que plus reſpectable. Le nom des princes de

Naſſau

Nassau n'est pas au dessus du sien. Le conseil d'Espague lui donna le titre & les patentes de duc ; dignité étrangére & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de Ruiter, dignes de leur pére, refusérent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoien.

Duquêne, le Ruiter de la France, attaqua une troisiéme fois les deux flotes, après la mort du général Hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef dans cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins Duquêne qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée, que la France fût devenuë en si peu de tems aussi redoutable sur mèr, que sur terre. Il est vrai que ces armemens & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à repandre l'allarme dans tous les états. Le roi d'Angleterre, aiant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prét enfin de se liguèr avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa niéce. De plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de tréfors. Enfin les Français évacuérent Messine, dans le tems qu'on croiait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On blâ-

8 Avril 1678.

blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entrepriſes qu'il ne ſoûtint pas, & d'avoir abandonné Meſſine, ainſi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conſerver toutes ſes conquêtes. Il preſſait ſes ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins, qu'à l'Eſpagne épuiſée & battuë en tous lieux. Il ſuſcitait encor de nouveaux ennemis à la maiſon d'Aûtriche. Il fomentait les troubles de Hongrie ; & ſes ambaſſadeurs à la porte Ottomane la preſſaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoier encor, par bienſéance, quelque ſecours contre les Turcs, appellés par ſa politique. Il accablait ſeul tous ſes ennemis. Car alors la Suéde, ſon unique alliée, ne faiſait qu'une guerre malheureuſe contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, pére du premier roi de Pruſſe, commençait à donnèr à ſon païs une conſidération qui s'eſt bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois. Il eſt remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut preſque toûjours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiation inutile

utile de la Suéde ; ensuite à Nimégue, par celle de l'Angleterre. La médiation Anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine, que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'Aix-la-Chapelle. Louis XIV fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le neuf d'Avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au dix de Mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats-Généraux, qui le demandérent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette république avait été assez heureuse ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliare, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'Empire & l'Espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenuës les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des Hollandais ; il leur rendait Mastricht, & remettait aux Espagnols quelques villes, qui devaient servir de barriére aux Provinces-unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg. Mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omèr, Cassel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoûtait la

Franche-

Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise ; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'Empire que Fribourg ou Philipsbourg, & laissait le choix à l'empereur. Il rétablissait dans l'évêché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux frères Furstemberg, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison. La Suéde, fidelle à la France, devait avoir par ce traité de grands avantages : une partie de la Poméranie qu'elle avait perduë, devait être cédée par l'électeur de Brandebourg au roi de Suéde.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles V ; mais il voulait rester maître de Nanci, & de tous le grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant ; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dûssent désespérer ses ennemis, & les obligér à se réunir contre lui, par un dernièr effort : il parlait à l'Europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il sut aux conférences de Nimégue semer la jalousie parmi les alliés. Les Hollandais s'empressérent de signer, malgré le prince d'Orange qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre ; ils disaient, que les Espagnols étaient trop

faibles

faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols, voiant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemans, abandonnés de la Hollande & de l'Espagne, signérent les derniers, en laissant Fribourg au roi, & confirmant les traités de Westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. L'Europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses états ; il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de Nimégue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de France & de Hollande avaient signé la paix, le prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquile dans le village de Saint-Denis, & dînait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses trou-

troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, & engage un combat sanglant, long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée ; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à résister : & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain, où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il savait certainement, ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être : il savait, que cette paix était avantageuse à son païs ; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français, tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité mais de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux-mille Français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les événemens

nemens contrediſent les projets. La Hollande, contre qui ſeule la guerre avait été entrepriſe & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barriére : & toutes les autres puiſſances, qui l'avaient garantie de la deſtruction, y perdirent.

Le roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'aiant aſſiégé aucune place qu'il n'eût priſe, ſupérieur en tout genre à ſes ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant ſix années de ſuite, enfin ſon arbitre & ſon pacificateur, ajoûtant à ſes états la Franche-Comté, Dunkerque, & la moitié de la Flandre ; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ſes avantages, roi d'une nation alors heureuſe, & alors le modéle des autres nations. L'hôtel de ville de Paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *grand* avec ſolennité, & ordonna que dorénavant ce titre ſeul ſerait emploié dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce ſurnom. L'Europe, quoique jalouſe, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV à prévalu dans le public ſur celui de grand. L'uſage eſt le maître de tout. Henri, qui fut ſurnommé le grand à ſi juſte titre

après

après sa mort, est appellé communément Henri quatre ; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le prince est toûjours appellé le grand Condé, non seulement à cause de ses actions héroiques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres princes de Condé. Si on l'avait nommé Condé le grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le grand Corneille, pour le distinguer de son frére. On ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homére, ni le grand Tasse. Alexandre le grand n'est plus connu que sous le nom d'Alexandre. Charles quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eû le nom de grand. Il n'est resté à Charlemagne que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité ; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithétes.

Chapitre Treizième.

Prise de Strasbourg : bombardement d'Alger : soumission de Gênes : ambassade de Siam : Pape humilié : électeur de Cologne disputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenuë par cette paix générale. L'empire, l'Espagne, la Hollande, licenciérent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix, un tems même de conquêtes. Il était si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans Metz & dans Brisac des juriſdictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres, qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace

l'Alface ou des trois évêchés, mais qui depuis un tems immémorial avaient paſſé ſous d'autres maîtres. Beaucoup de ſouverains de l'empire, l'électeur Palatin, le roi d'Eſpagne même, qui avait quelques bailliages dans ces païs, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de France, ou pour ſubir la confiſcation de leurs biens. On n'avait vû depuis Charlemagne, aucun prince agir ainſi en maître & en juge des ſouverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'électeur Palatin & celui de Tréves furent dépouillés des ſeigneuries de Falkembourg, de Germerſheim, de Veldentz, &c. Ils portérent en vain leurs plaintes à l'empire aſſemblé à Ratisbonne, qui ſe contenta de faire des proteſtations.

Ce n'était pas aſſez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alface, au même titre que l'avaient eûe les empereurs. Déja dans aucune de ces villes, on n'oſait plus parler de liberté. Reſtait Straſbourg, ville grande & riche, maîtreſſe du Rhin par le pont qu'elle avait ſur ce fleuve, & qui formait ſeule une puiſſante république, fameuſe par ſon arſenal, qui renfermait neuf-cent piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le deſſein de la donnèr à ſon maître. L'or, l'in-

l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparérent l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt-mille Français autour de leurs remparts ; les forts, qui les défendaient près du Rhin, insultés & pris dans un moment ; Louvois à leurs portes, & leurs bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le désespoir des citoiens amoureux de la liberté, n'empêchérent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a renduë depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barriére la plus forte de la France.

13 Sept. 1681.

Le roi ne ménageait pas plus l'Espagne ; il demandait dans les Païs-bas la ville d'Alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oublié, disaient-ils, d'inférer dans les conditions de la paix ; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg

En meme tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit prince duc de Mantouë, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voiant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédécef-

ceſſeurs de Louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'Europe recommencérent. L'empire, la Hollande, la Suéde même mécontente du roi, firent un traité d'aſſociation. Les Anglais menacérent ; les Eſpagnols voulurent la guerre ; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puiſſance n'oſait alors porter les premiers coups.

Le roi, craint par tout, ne ſongea qu'à ſe faire craindre davantage. Il portait enfin ſa marine au de-là des eſpérances des Français & des craintes de l'Europe. Il eut ſoixante-mille matelots. Des loix, auſſi ſévéres que celles de la diſcipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes groſſiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces puiſſances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mèr, ni de ſi bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontiéres, & des gardes-marines dans les ports, furent inſtituées & compoſées de jeunes-gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres païés du tréſor public.

1680. 1681. 1682.

Le port de Toulon ſur la Méditerranée fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal, & des magazins magnifiques.

Sur

ſur l'océan, le port de Breſt ſe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre de Grace, ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent gros vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent canons, & quelques-uns d'avantage. Ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports. Ses eſcadres, ſous le commandement de Duquêne, nettoiaient les mers infeſtées par les Corſaires de Tripoli & d'Algèr. Il ſe vangea d'Algèr avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut duë à cette attention qu'il avait, d'exciter tous les génies de ſon ſiécle. Cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes, avec leſquelles en peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu ſous le nom du Petit Renaud, qui ſans avoir jamais ſervi ſur les vaiſſeaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obſcurité, l'avait ſouvent appellé au conſeil de marine, même en préſence du roi. C'était par les ſoins & ſur les lumiéres de Renaud, que l'on ſuivait depuis peu une méthode plus réguliére & plus facile, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Il oſa propoſer dans le conſeil, de bombardèr

Algér avec une flote. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes pûssent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuia les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté, & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, détermina le roi, à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux Duquêne, qui était chargé de l'entreprise, & qui n'en attendait aucun succès. Duquêne & les Algériens furent étonnés de l'effet des
28 bombes. Une partie de la ville fut écra-
Oct. sée & consumée. Mais cet art, porté
1681 bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé.

La marine, ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de Colbert. Louvois faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtissait Huningue, Sar-Louis, les forteresses de

Stras-

Strasbourg, Mont-Roial, &c. & pendant que le roiaume acquérait tant de forces au dehors, on ne voiait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de Louis XIV. Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & sa gloire étaient encor relevés par la faiblesse de la pluspart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples. L'Empereur Léopold avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & surtout les Turcs qui, appellés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de Louis persécutait les protestans en France, parce qu'il croiait devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégeait sous main les protestans de Hongrie, qui pouvaient le servir. Son ambassadeur à la porte avait pressé l'armement des Turcs. L'armée Ottomane, forte de deux-cent-mille combattans, augmentée encor des troupes Hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur Léopold quitta d'abord Vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz, à l'approche des Turcs; &

quand il fut qu'ils avaient investi Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encor plus loin jusqu'à Passau, laissant le duc de Lorraine, à la tête d'une petite armée déja entamée en chemin par les Turcs, soûtenir, comme il pourrait, la fortune de l'empire.

Personne ne doutait, que le grand-visir Cara Mustapha, qui commandait l'armée Ottomane, ne se rendît bientôt maître de la faible & petite capitale de l'Allemagne, que les impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra avec beaucoup de vraisemblance, que l'Allemagne, désolée par les Turcs, & n'aiant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée sur les frontiéres de l'empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ses négociations y avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'empire & faire son fils roi des Romains.

Le chef-d'œuvre de sa politique fut d'être encor généreux, en ménageant de si grands intérêts. Il leva la blocus de Luxembourg, quand les Turcs furent auprès de Vienne. „ Je ne veux que le

„ bien

„ bien de la chrétienté (fit-il dire aux „ Eſpagnols)„ je ne veux point attaquer un prince chrétien, quand les „ Turcs ſont dans l'empire, ni empêcher „ l'Eſpagne de ſecourir l'empereur.„ Il ménageait ainſi ſa politique & ſa gloire. Mais contre toute attente, Vienne fut delivrée. La préſomption du grand-viſir, & le mépris brutal qu'il avait pour les chrétiens, le perdirent. Il ne preſſa pas aſſez le ſiége. Jean Sobieſki eut le tems d'arriver ; & avec le ſecours du duc de Lorraine, il n'eut qu'à ſe préſenter devant la multitude Ottomane, pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans ſa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorſque ſon liberateur ſortait de l'Egliſe, où l'on avait chanté le *Te Deum*, & où le prédicateur avait pris pour ſon texte, *Il fut un homme envoié de Dieu nommé Jean.* Jamais monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold.

11 Sept. 1683

Alors le roi de France, n'aiant plus rein à ménager, reprit ſes prétentions, & recommença ſes hoſtilités. Il fit bombarder, aſſiéger & prendre Luxembourg, Courtrai, Dixmude, en Flandre. Il s'empara de Tréves, & en démolit les fortications ; tout cela, pour remplir, diſait-on, l'eſprit des traités ne Nimégue. Les

Impériaux & les Eſpagnols négociaient avec lui à Ratiſbone, pendant qu'il prenait leurs villes ; & la paix de Nimégue enfrainte fut changée en une Tréve de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de Luxembourg & ſa principauté.

Il était encor plus redouté ſur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus avant lui, que par les eſclaves que faiſaient les Barbares.

Algèr, deux fois bombardée, envoia des députés lui demander pardon, & recevoir la paix ; ils rendirent tous les eſclaves chrétiens, & païérent encor de l'argent, ce qui eſt la plus grande punition des Corſaires.

Avril 1684

Tunis, Tripoli, firent les mêmes ſoumiſſions. Il n'eſt pas inutile de dire, que lorſque Damfreville, capitaine de vaiſſeau, vint délivrer dans Algèr tous les eſclaves chrétiens au nom du roi de France, il ſe trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui étant déja à bord, ſoutinrent à Damfreville, que c'était en conſidération du roi d'Angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine Français fit appeller les Algériens, & remettant les Anglais à terre ; *ces gens ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir ſa protection : je vous les*

remets ; c'eſt à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre. Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté Anglaiſe, la faibleſſe du gouvernement de Charles ſecond, & le reſpect des nations pour Louis XIV, ſe font connaître par ce trait.

Tel était ce reſpect univerſel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à ſon ambaſſadeur à la Porte Ottomane, tels que celui du ſopha; tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique, qui ſont ſous la protection du grand-ſeigneur.

La république de Génes s'abaiſſa encor plus devant lui, que celle d'Algèr. Gènes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens. Elle conſtruiſait quatre galéres pour le ſervice de l'Eſpagne. Le roi lui défendit, par ſon envoié Saint-olon ſon gentil-homme ordinaire, de lancèr à l'eau les galéres, & la menaça d'un châtiment prompt, ſi elle ne ſe ſoumettait à ſes volontés. Les Génois, irrités de cette entrepriſe ſur leur liberté & comptant trop ſur le ſecours de l'Eſpagne, ne firent aucune ſatisfaction. Auſſitôt quatorze gros vaiſſeaux, vingt galéres, dix galiotes à bombes, pluſieurs frégates, ſortent du port de Toulon. Seignelai, nouveau ſecretaire de la marine, & à qui le fameux Colbert ſon pére

avait déja fait éxercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flote. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & ministre; avide de toute espéce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mélant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux Duquêne commandait les vaisseaux, le duc de Mortemar les galéres : mais tous deux étaient les courtisans du secretaire d'état. On arrive devant Génes; les dix galiotes y jettent quatorze-mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de Marbre, qui ont fait donnèr à la ville le nom de Génes *la superbe*. Quatre-mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le faubourg de Saint-Pierre d'Aréne. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le roi éxigea, que le doge de Genes & quatra principaux sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; & de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de Génes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

17 Mars 1684

Impérialé

Impérialé Leſcaro doge de Gênes, avec les ſénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo, Salvago, vinrent à Verſailles faire tout ce que le roi éxigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtoit ſouvent : ſon diſcours & ſes marques de ſoumiſſion étaient dictés par Seignelai. Le roi l'écouta, aſſis & couvert ; mais comme, dans toutes les actions de ſa vie, il joignait la politeſſe à la dignité, il traita Leſcaro & les ſenateurs, avec autant de bonté que de faſte. Les miniſtres Louvois, Croiſſi & Seignelai, leur firent ſentir plus de fierté. Auſſi le doge diſait : *Le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit ; mais ſes miniſtres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'eſprit. Tout le monde ſait, que le marquis de Seignelai, lui aiant demandé ce qu'il trouvait de plus ſingulier à Verſailles ; il répondit : *c'eſt de m'y voir.* 22 Fév. 1685.

L'extrême gout que Louis XIV avait pour les choſes d'éclat, fut encor bien plus flaté, par l'ambaſſade qu'il reçut de Siam, païs où l'on avait ignoré juſqu'alors que la France éxiſtât. Il était arrivé, par une de ces ſingularités qui prouvent la ſupériorité des Européans ſur les autres nations, qu'un Grec, fils

d'un cabaretier de Céphalonie, nommé Phalk Conſtance, était devenu *Barcalon*, c'eſt à dire, premier miniſtre ou grand-viſir du roiaume de Siam. Cet homme, dans le deſſein de ſe faire roi, & dans le beſoin qu'il avait de ſecours étrangers, n'avait oſé ſe confier ni aux Anglais ni aux Hollandais ; ce ſont des voiſins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs ſur les côtes de Coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'Aſie, la réputation de leur roi. Conſtance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage, qui viendrait de ſi loin ſans être attendu. La religion, dont les reſſorts font joüer la politique du monde depuis Siam juſ-
1684 qu'à Paris, ſervit encor à ſes deſſeins. Il envoia, au nom du roi de Siam ſon maître, une ſolennelle ambaſſade, avec de grands préſens à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi Indien, charmé de ſa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation Françaiſe, & qu'il n'était pas même éloigné de ſe faire chrétien. La grandeur du roi flatée & ſa religion trompée, l'engagérent à envoier au roi de Siam deux ambaſſadeurs, ſix jéſuites ; & depuis il y joignit des officiers avec huit-cent ſoldats. Mais l'éclat de cette ambaſſade Siamoiſe fut

le

le seul fruit qu'on en retira. Constance périt, victime de son ambition : quelque peu des Français qui restèrent auprès de lui, furent massacrés ; d'autres obligés de fuïr ; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condannée par le successeur du roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette soif de gloire, qui portait Louis XIV à se distinguèr en tout des autres rois, paraissait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. Odescalchi, fils d'un banquier du Milanais, était alors sur le trône de l'église, sous le nom d'Innocent XI. C'était un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien ; mais prince courageux, ferme & magnifique. Il secourut, contre les Turcs, l'empire & la Pologne de son argent, & les Vénitiens de ses galéres. Il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait, qu'un pape prît si vivement le parti des empereurs, qui se disent rois des Romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans Rome. M..is Odescalchi était né sous la domination Autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouver-

nent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications, qu'un roi de France peut donnêr à un pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis longtems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à Rome étendaient le droit de
1685 franchise & d'asile affecté à leurs mai-
1686 sons, jusqu'à une très grand distance,
1687 qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions,
1688 toûjours soûtenuës, rendaient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des ambassadeurs, ne païait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'Empereur, du roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau roi d'Angleterre Jacques second prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres rois, à la tranquilité & au bon ordre de Rome. Louis, très mécontent du pape, répondit : " qu'il ne s'était jamais réglé sur " l'exemple d'autrui, & que c'était à lui " à servir d'exemple. " Il envoia à Rome

le

le marquis de Lavardin en embaſſade, pour braver le pape. Lavardin entra dans Rome, malgré les défenſes du pontife, eſcorté de quatre-cent gardes de la marine, de quatre-cent officiers volontaires, & de deux-cent hommes de livrée, tous armés. Il prit poſſeſſion de ſon palais, de ſes quartiers & de l'égliſe de Saint-Louis, autour deſquels il fit poſter des ſentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape eſt le ſeul ſouverain, à qui on pût envoier une telle ambaſſade : car la ſupériorité, qu'il affecte ſur les têtes couronnées, leur donne toûjours envie de l'humilier ; & la faibleſſe de ſon état fait qu'on l'outrage toûjours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de ſe ſervir, contre le marquis de Lavardin, des armes uſées de l'excommunication ; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laiſſe pas d'emploier comme une ancienne formule, ainſi que les ſoldats du pape ſont armés ſeulement pour la forme.

Le cardinal d'E'trée, homme d'eſprit, mais négociateur ſouvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. D'E'trée, aiant été obligé de voir ſouvent le marquis de Lavardin, ne put être enſuite admis à l'audiance du

du pape, ſans recevoir l'abſolution : en-vain il s'en défendit : Innocent XI s'obſtina à la lui donner, pour conſerver toûjours cette puiſſance imaginaire, par les uſages ſur leſquels elle eſt fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toûjours ſoûtenuë par les ſoûterrains de la politique, voulut donner un électeur à Cologne. Occupé du ſoin de diviſer ou de combattre l'empire, il prétendait élever à cet électorat, le cardinal de Furſtemberg evêque de Straſbourg, ſa créature & la victime de ſes intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait empriſonner dans la derniére guerre, comme un Allemand vendu à la France.

La chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer ſon évêque, qui parlà devient électeur. Celui qui rempliſſait ce ſiége, était Ferdinand de Baviére, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promeſſes, firent élire le cardinal de Furſtemberg comme coadjuteur ; & après la mort du prince, il fut élu une ſeconde fois par la pluralité des ſuffrages. Le pape, par le concordat

Germanique,

Germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur & le pape Innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser Furstemberg sur ce trône électoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune Baviére, frére du dernier mort. Le roi se vangea Oct.
du pape en lui ôtant Avignon, & pré- 1683
para la guerre à l'empereur. Il inquiétait en même-tems l'électeur Palatin, au sujet des droits de la princesse Palatine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur* ; droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre, faite à l'Espagne en 1667 pour les droits de Marie Therése malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépoüilla, ou humilia presque tous les princes ; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.

CHA-

CHAPITRE QUATORZIE'ME.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume trois, & protége par LOUIS XIV.

LE prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un Stathouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le roi de France, & détrôner le roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrettement unis à Ausbourg; ensuite l'Espagne & la
en 1686 Savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés,

fédérés, les animait tous par ſes intrigues. Veniſe les favoriſait, ſans ſe déclarer ouvertement. Tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le nord, la Suéde était alors du parti des impériaux, & le Danemarck était un allié inutile de la France. Plus de ſix-cent-mille proteſtans, fuiant la perſécution de Louis, & emportant avec eux hors de France leur argent, leur induſtrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans tout l'Europe exciter les puiſſances déja animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques roi d'Angleterre, ſucceſſeur de Charles ſecond ſon frére, était catholique comme lui ; mais Charles n'avait bien voulu ſuffrir qu'on le fit catholique ſur la fin de ſa vie, que par complaiſance pour ſes maîtreſſes & pour ſon frére : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déiſme. Son extrême indifférence ſur toutes les diſputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paiſiblement en Angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis ſa jeuneſſe à la communion Romaine par perſuaſion, joignait à ſa créance l'eſprit de

de parti & le zéle. S'il eût été Mahométan, ou de la religion de Confucius, les Anglais n'eûssent jamais troublé son régne. Mais il avait formé le dessein d'établir dans son roiaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces roialistes-republicains, comme la religion de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très aisée, de rendre une religion dominante dans un païs. Constantin, Clovis, Gustave-Vaza, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moiens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires; une profonde politique & des circonstances heureuses; l'une & l'autre manquait à Jacques.

Il était indigné de voir, que tant de rois dans l'Europe étaient despotiques; que ceux de Suéde & de Danemarck le devenaient alors; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la roiauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie

de

de faire ; aiant publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins ; mettant en prison sept évêques Anglicans, qu'il eût fallu gagner ; ôtant les priviléges à la ville de Londres, à laquelle il devait plustôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur des loix qu'il fallait sapèr en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les cardinaux de Rome disaient en plaisantant : " qu'il fallait l'ex-
„ communier, comme un homme qui
„ allait perdre le peu de catholicisme,
„ qui restait en Angleterre.„ Le pape Innocent XI n'éspérait rien des entreprises de Jacques, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite Peters. Ce jésuite était un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'état se réunirent en secret, contre les desseins du roi. Ils députérent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la cour.

Le prince d'Orange équipa une flote, qui devait porter quatorze à quinze-mille hommes. Ce prince n'était rien autre

chose

chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq-cent-mille livres de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, le flote, les cœurs des états-généraux, étaient à lui. Il était roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & Jacques cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux-cent personnes. Barillon ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que celles de l'Europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems & que la flote du prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : Il avait une armée de vingt-mille hommes ; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la réflexion, il est à croire qu'ils eûssent
1688 combattu ; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux l'abandonnèrent ; entre autres, ce

fameux

fameux Churchil, auſſi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & ſi illuſtre ſous le nom de duc de Marleborough. Il était favori de Jacques, ſa créature, la frére de ſa maîtreſſe, ſon lieutenant-général dans l'armée ; cependant il le quitta, & paſſa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de Danemarck, gendre de Jacques, enfin ſa propre fille la princeſſe Anne, l'abandonnérent.

Alors ſe voiant attaqué & pourſuivi par un de ſes gendres, quitté par l'autre ; aiant contre lui ſes deux filles, ſes propres amis ; haï des ſujets même qui étaient encor dans ſon parti, il déſeſpéra de ſa fortune. La fuite, derniére reſſource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit ſans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans ſa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paiſiblement les ordres du prince d'Orange dans ſon propre palais ; après avoir vu ſa garde relevée ſans coup-férir par celle du prince ; chaſſé de ſa maiſon, priſonnier à Rocheſter, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner ſon roiaume ; il alla chercher un aſile en France.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté d'Angleterre. La nation, repréſentée par ſon parlement, fixa les bornes, ſi

longtems

longtems conteſtées, des droits du roi & de ceux du peuple ; & aiant preſcrit au prince d'Orange les conditions auſquelles il devait régner, elle le choiſit pour ſon roi, conjointement avec ſa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que ſous le nom de Guillaume III, roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, uſurpateur des états de ſon beau-pére.

Le roi fugitif vint, avec ſa femme fille d'un duc de Modène, & le prince de Galles encor enfant, implorer la protection de Louis XIV. La reine d'Angleterre, arrivée avant ſon mari, fut étonné de la ſplendeur qui environnait le roi de France, de cette profuſion de magnificence qu'on voiait à Verſailles, & ſur-tout de la maniére dont elle fut reçuë. Le roi alla au devant d'elle juſqu'à Chatou. *Je vous rends, Madame*, lui dit-il, *un triſte ſervice ; mais j'eſpére vous en rendre bientôt plus de grands & de plus heureux*. Ce furent ſes propres paroles. Il la conduiſit ou château de Saint-Germain, où elle trouva le même ſervice qu'aurait eû la reine de France ; tout ce qui ſert à la commodité & au luxe,

Janv. 1689

des

des préſens de toute eſpéce, en argent, en or, en vaiſſelle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces préſens, une bourſe de dix-mille Louis d'or ſur ſa toilette. Les mêmes attentions furent obſervées pour ſon mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla ſix-cent-mille francs par an pour l'entretien de ſa maiſon, outre les préſens ſans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi, & ſes gardes. Toute cette réception était bien peu de choſe, auprès des préparatifs qu'on faiſait pour le rétablir ſur ſon trône. Jamais le roi ne parut ſi grand ; mais Jacques parut petit. Ceux, qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'eſtime. Il ne voiait guéres que des jéſuites. Il alla deſcendre chez eux à Paris, dans la ruë Saint-Antoine. Il leur dit, qu'il était jéſuite lui-même ; & ce qui eſt de plus ſingulièr, c'eſt que la choſe était vraie. Il s'était fait aſſocièr à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jéſuites Anglais, étant encor duc d'Yorck. Cette puſillanimité dans un prince, jointe à la maniére dont il avait perdu ſa couronne, l'avilit au point, que les courtiſans s'égaïaient tous les jours à faire des chanſons ſur lui. Chaſſé d'Angleterre, on s'en moquait

quait en France. On ne lui ſavait nul gré d'être catholique. L'archévêque de Reims, frére de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain dans ſon antichambre : *voilà un bon homme, qui a quitté trois roiaumes pour une meſſe.* Il ne recevait de Rome que des indulgences & des paſquinades. Enfin, dans toute cette révolution, ſa religion lui rendit ſi peu de ſervices, que lorſque le prince d'Orange, le chef du Calviniſme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi ſon beau-pére, l'ambaſſadeur du roi catholique à la Haie, avait fait dire des meſſes pour l'heureux ſuccès de ce voiage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'était un ſpectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écroüelles au petit couvent des Anglaiſes ; ſoit que les rois Anglais ſe ſoient attribué ce ſingulier privilége, comme prétendans à la couronne de France ; ſoit que cette cérémonie ſoit établie chez eux depuis le tems du premier Edouard.

Le roi le fit bientôt conduire en Irelande, où les catholiques formaient encor un parti, qui paraiſſait conſidérable. Une eſcadre, de treize vaiſſeaux du premier rang, était à la rade de Breſt pour

le

le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à Saint-Germain, furent défraïés jusqu' à Brest aux dépens du roi de France. Un ambassadeur (c'était monsieur d'Avaux) était nommé auprès du roi détrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espéce, furent embarquées sur la flote ; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le roi alla lui dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant : *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de Château-Renaud, & une infinité de navires de transport le suivirent. Cette flote, aiant mis en fuite & dispersé la flote Anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement, & aiant pris dans son retour sept vaisseaux marchands Hollandais, revint à Brest, victorieuse de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande. 12 Mai 1689.

Bientôt après, un troisiéme secours partit encor de Brest, de Toulon, de Mars 1690.

Rochefort. Les ports d'Irlande & la mèr de la manche étaient couverts de vaiſſeaux Français. Enfin Tourville vice-amiral de France, avec ſoixante & douze grands vaiſſeaux, rencontra une flote Anglaiſe & Hollandaiſe d'environ ſoixante voiles. On ſe battit pendant dix heures; Tourville, Château-Renaud, d'Etrée, Némond, y ſignalérent leur courage & une habileté, qui donnérent à la France un honneur, auquel elle n'était pas accoûtumée. Les Anglais & les Hollandais, juſqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les Français avaient appris depuis ſi peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. Dix-ſept de leurs vaiſſeaux briſés & demâtés, allérent échouer & ſe brûler ſur les côtes. Le reſte alla ſe cacher vers la Tamiſe, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une ſeule chaloupe aux Français. Alors, ce que Louis XIV ſouhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru ſi peu vraiſemblable, arriva; il eut l'empire de la mèr: empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaiſſeaux de guerre ennemis ſe cachaient devant ſes flotes. Seignelai, qui oſait tout, fit venir les galéres de Marſeille ſur l'océan. Les côtes d'Agleterre

Juli, 1690

virent

virent des galéres pour la premiére fois. On fit, par leur moien, une deſcente aiſée à Tinmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaiſſeaux marchands. Les armateurs de Saint-Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichiſſaient, eux & l'état, de priſes continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaiſſait plus ſur les mèrs que les vaiſſeaux Français.

Le roi Jacques ne ſeconda pas en Irlande ces ſecours de Louis XIV. Il avait avec lui prés de ſix-mille Français & quinze-mille Irlandais. La riviére de Boine était entre ſon armée & celle du roi Guillaume. Cette riviére était guéable; on n'avait de l'eau, que juſques ſous les épaules. Mais, aprés l'avoir paſſée, pour venir attaquer l'armée Irlandaiſe, il faliait encor traverſer un marais: enſuite on trouvait un terrain eſcarpé, qui formait un retranchement naturel. Le roi Guillaume fit paſſer ſon armée en trois endroits, engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vu de ſi bons ſoldats en France & en Eſpagne, ont toûjours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une ſemble faite pour être ſoûmiſe à l'autre. Les Anglais ont toûjours eû

J. li. 90.

ſur les Irlandais, la ſupériorité du génie, des richeſſes & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu ſecouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un ſimple ſeigneur Anglais la ſubjugua. Les Français combattirent à la journée de la Boine : les Irlandais s'enfuirent. Leur roi Jacques, n'aiant paru dans l'engagement ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, ſe retira le premier. Il avait toûjours cependant montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occaſions, où l'abattement d'eſprit l'emporte ſur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eû l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, paſſa pour mort en France. Cette fauſſe nouvelle fut reçuë à Paris avec une joie indécénte & honteuſe. Quelques magiſtrats ſubalternes encouragérent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations : on ſonna les cloches. On brûla dans pluſieurs quartiers des figures d'oſier, qui repréſentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans Londres. On tira le canon de la Baſtille, non point par ordre du roi, mais par le zéle inconſidéré d'un commandant ſubalterne. On croirait, ſur ces marques d'alegreſſe, & ſur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée,

à

à la mort prétenduë d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inſpirait. Tous ceux qui ont écrit, & Français & étrangers, ont dit, que ces réjouiſſances étaient le plus grand éloge du roi Guillaume. Cependant, ſi on veut faire attention aux circonſtances du tems & à l'eſprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produiſit pas ces tranſports de joie. Les bourgeois & la peuple ne ſavent guéres craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des Français avait alors l'injuſtice de le mépriſer. Il avait preſque toûjours été battu par les généraux Français. Le vulgaire ignorait, combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en Irlande, ne paraiſſait pas encor aux yeux des Français, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idolâtre de ſon roi, le croiait réellement invincible. Les réjouiſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La pluſpart des Pariſiens, nés ſous le régne de Louis & façonnés au joug deſpotique, regardaient alors un roi comme une divinité, & un uſurpateur comme un ſacrilége. Le petit

peuple, qui avait vû Jacques aller tous les jours à la meſſe, déteſtait Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille aiant chaſſé leur pére, d'un proteſtant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, tranſportaient les Pariſiens d'une eſpéce de fureur ; mais les gens ſages penſaient modérément.

Jacques revint en France, laiſſant ſon rival gagnèr en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir ſur le trône. Les flotes Françaiſes furent occupées alors à ramener les Français, qui avaient inutilement combattu ; & les familles Irlandaiſes catholiques, qui étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller ſubſiſtèr en France des libéralités du roi.

Il eſt à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. Les caractéres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les cauſes des événemens, remarqueront, que le roi Guillaume après ſa victoire, fit publiér un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en paſſant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoiens, qui avaient été

été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir, qui devait l'emporter.

Il restait à Jacques quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avait plus de douze-mille soldats. Le roi de France, soûtenant toûjours la fortune de Jacques, fit passer encor trois-mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoia tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportérent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cent maçons; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt-mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six-mille hommes; des vivres, des habits & jusqu'à vingt-six-mille pairs de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point: Limerick se rendit: les vaisseaux Français revinrent encor, & ne ramenérent

en France qu'environ vingt-mille Irlandais, tant soldats que citoiens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soûtenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt-mille hommes. Ils étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois-cent navires de transport étaient prêts à Brest. Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie. d'Etrée arrivait du port de Toulon avec trentes autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea ; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flotes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français cédérent, après un combat de dix heures. Russel amiral Anglais les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisse-

29 Juil. 1692

aux,

aux, dont deux portaient cent-quatre piéces de canon, échouérent sur la côte, & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances.

Ce fut le premier échec, que reçut sur la mèr la puissance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert son pére avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élévé de la premiére préfidence de Bretagne à l'emploi de secretaire d'état de la marine, ne la laissa point périr. Le même esprit régnait toûjours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui 1696
suivit la disgrace de la Hogue, des flotes aussi nombreuses qu'elle en avait eû déja; car Tourville se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'Estrée en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports; & même quatre ans après, le roi fit encor un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en Angleterre à la tête de vingt-mille Français. Mais cette flote ne fit que se montrer; les mesures du parti de Jacques, aiant été aussi mal concertées à Londres, que cel-

les de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramérent, périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire, que quand même elles eûssent réussi, il n'eût jamais recouvré son roiaume. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante & dix-mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à Saint-Germain. Quelques jésuites Irlandais prétendirent, qu'il se faisait des miracles à son tombeau. On parla même de faire canoniziér à Rome, après sa mort, ce roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de rois furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun éxemple dans l'histoire, d'une maison si long-tems infortunée. Le premier de rois d'Ecosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais. Jacques III.

mis

mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV. périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart sa petite fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, aiant langui dix-huit ans en prison, se vit condannée à mort par des juges Anglais, & eut la tête tranchée. Charles premier petit-fils de Marie, roi d'Ecosse & d'Angleterre, vendu par les Ecossais, & jugé à mort par les Anglais, mourut sur un échafaut dans la place publique. Jacques son fils, septiéme du nom & deuxiéme en Angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roiaumes ; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses péres, que pour faire périr ses amis par des bourreaux ; & nous avons vu le prince Charles-Edouard, réunissant en vain les vertus de ses péres & le courage du roi Jean Sobiesky son aieul maternel, éxécuter les exploits & essuier les malheurs les plus incroiables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui persecuta la maison de Stuart pendant plus de trois-cent années.

CHAPITRE QUINZIE'ME.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume trois envahissait l'Écosse, l'Angleterre & l'Irlande, jusqu'en 1697.

N'aiant pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me raméne à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eû de supérieure, avait à combattre l'Empereur & l'Empire, l'Espagne, les deux puissances maritimes l'Angleterre & la Hollande, devenuës toutes deux plus terribles sous un seul chef,

chef, la Savoie, & presque tout l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais & l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France ; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. Louis XIV. eut presque toûjours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se montérent plus d'une fois à cent-mille combattans. Les places frontiéres ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'empire Turc si puissant en Europe, en Asie & en Afrique, ni l'empire Romain plus puissant encore, n'en eut jamais d'avantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soûtenir à la fois. Ceux qui blâmaient Louis XIV. de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entiérement déclarés, ni tous réunis. Le prince d'Orange n'était pas encor sorti du Texel, pour aller chasser le roi son beau-pére ; & déja la France avait des armées sur les frontieres de la Hollande & sur le Rhin. Le roi avait envoié en Allemagne, à la tête d'une armée de cent-mille hom-

hommes, ſon fils le dauphin, qu'on nommait *monſeigneur*; prince doux dans ſes mœurs, modeſte dans ſa conduite, qui paraiſſait tenir en tout de ſa mére. Il était âgé de vingt-ſept ans. C'était pour la premiére fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien aſſûré par ſon caractére, qu'il n'en abuſerait pas. Le roi lui dit publiquement à ſon départ : *mon fils, en vous envoient commander mes armées, je vous donne les occaſions de faire connoître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi ſoit mort.*

22 Sept. 1688

Ce prince eut une commiſſion ſpéciale pour commander, comme s'il eût été ſimplement l'un des généraux, que le roi eût choiſi. Son pére lui écrivait : *à mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout diſpoſé, pour que le fils de Louis XIV. contribuant à cette expedition de ſon nom & de ſa préſence, ne reçut pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée. Bouflers avait un corps de troupes en deça du Rhin ; le maréchal d'Humiéres un autre vers Cologne, pour obſerver les ennemis. Heidelberg, Maience, étaient pris. Le ſiége

de Philipsbourg, préalable toûjours néceſſaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. Vauban conduiſait le ſiége. Tous les détails qui n'étaient point de ſon reſſort, roulaient ſur Catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monſeigneur arriva, après ſix jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de ſon pére; s'expoſant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les ſoldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait ſans l'effacer, & qui ſe faiſait aimer de tout le monde, ſans ſe faire craindre de ſon pére.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: on prit Manheim en trois jours; Franckendal en deux; Spire, Tréves, Worms, & Oppenheim ſe rendirent, dès que les Français furent à leurs portes. 11 Nov. 1688. 15 Nov. 1688.

Le roi avait réſolu de faire un déſert du Palatinat, dès que ces villes ſeraient priſes. Il avait la vuë d'empécher les ennemis d'y ſubſiſter, plus que celle de ſe vanger de l'electeur Palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait ſon devoir, en s'uniſſant au reſte de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de Louis ſigné Louvois,

de

de tout reduire en cendres. Les généraux Français, qui ne pouvaient qu'obéïr, firent donc signifier, dans le cœur de l'hivèr, aux citoiens de toutes ces villes si floriſſantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fèr & par les flâmes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, ſortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes ; une autre ſe réfugia dans les païs voiſins ; pendant que le ſoldat, qui paſſe toûjours les ordres de rigueur, & qui n'éxécute jamais ceux de clémence, brûlait & ſaccageait leur patrie. On commença par Manheim, ſéjour des éleƈteurs : leurs palais furent détruits, comme les maiſons des citoiens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du ſoldat, qui croiait y trouver des tréſors ; leurs cendres furent diſperſées. C'était pour la ſeconde fois, que ce beau païs était déſolé ſous Louis XIV. mais les flâmes, dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles, en compariſon de ce dernièr incendie. L'Europe en eut horreur. Les officiers, qui l'éxécutérent, étaient honteux d'être les inſtrumens de ces duretés. On

Févr. 1689

les

les rejettait sur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur, que produit un long ministére. Il avait en effet donné ces conseils ; mais Louis avait été le maître de ne les pas suivre. Si le roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flâmes. Il signa, du fond de son palais de Versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un païs, parce qu'il ne voiait dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus-près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusques-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, criérent alors contre sa dureté, & blâmérent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses états, comme lui chez les ennemis, ils eûssent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre : Louis, en couvrant ses frontiéres de cent-mille soldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les léve, on les assemble, on les païe plus difficilement : elles paraissent plus tard en campagne ; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une

d'une campagne, auſſi redoutables que les Français le ſont au commençement. Le duc de Lorraine Charles V. les commandait. Ce prince toûjours dépouillé de ſon état par Louis XIV. ne pouvant y rentrer, avait conſervé l'empire à l'empereur Léopold; il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'électeur de Brandebourg, balancer la fortune du roi de France. Il reprit Bonne & Maience, mauvaiſes places, mais défenduës d'une maniére qui fut regardée comme un modéle de défenſe de places. Bonne ne ſe rendit qu'au bout de trois mois & demi de ſiége, après que le baron d'Aſfeld, qui y commandait, eut été bleſſé à mort dans un aſſaut général.

12 Oct. 1689

Le marquis d'Uxelles depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus ſages & les plus prévoians, fit, pour défendre Maience, des diſpoſitions ſi bien entenduës, que ſa garniſon n'était preſque point fatiguée en ſervant beaucoup. Outre les ſoins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une ſorties ſur les ennemis, & leur tua plus de cinq-mille hommes. Il fit même quelquefois deux ſorties en plein jour; enfin il fallut ſe rendre faute de poudre, au bout de ſept ſemaines. Cette défenſe mérite place dans l'hiſtoire,

&

& par elle-même & par la manière dont elle fut reçuë dans le public. Paris, cette ville immense pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur le théatre, reçut des huées du public : on lui cria, *maience*. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les loüanges.

Environ ce tems-là, le maréchal d'Humiéres fut battu à valcour sur la Sambre aux Païs-Bas, par le prince de Waldeck ; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. Louvois, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le roi & Louvois, qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance. Il commanda les armées aux Païs-Bas. Louvois ou corrigeait des choix trop hazardes, ou en faisait de bons. Catinat alla commander

Juin. 1689

dèr en Italie. On se défendit bien en Allemagne sous le maréchal de Lorges. Le duc de Noailles avait quelque succès en Catalogne; mais en Flandre sous Luxembourg, & en Italie sous Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en Europe.

Le maréchal duc de Luxembourg avait dans le caractére des traits du grand Condé, dont il était l'éléve; un génie ardent, une éxécution promte, un coup d'œuil juste, un esprit avide de connoissances, mais vaste & peu réglé; plongé dans les intrigues des femmes, toûjours amoureux, & même souvent aimé quoique contrefait & d'un visage peu agréable, aiant plus de qualités d'un héros, que d'un sage.

Catinat avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause, qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux Gardes-Françaises. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action

qui

qui demandait de la tête & du courage. Le roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par dégrez, sans aucune brigue ; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération ; libre de tous préjugés, & n'aiant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui ; il ne cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. Il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, victor Amédée, prince alors sage, politique, & encor plus malheureux ; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son païs; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme géneral. Il enfit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de Catinat. Le général Français en profita, & gagna une pleine victoire à la vuë de Saluces, auprès 18 Août 1690

auprès de l'abbaïe de Stafarde, dont cette bataille a eû le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est un preuve inconteſtable que l'armée battuë était dans un terrain, où elle devait être neceſſairement accablée. L'armée Françaiſe n'eut que trois cent hommes de tués ; celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en eut quatre-mille. Après cette bataille, toute le Savoie, excepté Monmélian, fut ſoumiſe au roi. Catinat paſſe dans le Piémont, force les lignes des ennemis rétranchés prés de Suze, prend Suze, Ville-
1691 Franche, Montalban, Nice reputeé imprenable, Veillance, Carmagnole, & revient enfin à Monmélian, dont il ſe rend maître par un ſiége opiniâtre.

Après tant de ſuccès, le miniſtére diminua l'armée qu'il commandait : & le duc de Savoie augmenta la ſienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems ſur la défenſive ; mais enfin, aiant reçu des renforts, il deſcendit
4 Oct. des Alpes vers la Marſaille, & là il
1691 gagne une ſeconde bataille rangée d'autant plus glorieuſe, que le prince Eugéne de Savoie était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la France, vers les Païs-Bas, le maréchal de Luxembourg gagnait

gagnait la bataille de Fleurus ; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était duë à la supériorité de génie que le général Français avait sur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés. Huit-mille prisonniers, six-mille morts, deux-cent étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire. 30 Jun. 1690

Le roi Guillaume, victorieux de son beau-pére, venait de repasser la mèr. Ce génie, fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti que souvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait emploier les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *Je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint opposer au maréchal de Luxembourg une armée, aussi forte que la Française. 19 Sept. 1691

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt-mille hommes : mais Mons était déja investi par le maréchal de Luxembourg ; & le roi Guillaume ne croiait pas les troupes Françaises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussitôt il 9 Avril 1691

reprit

reprit le chemin de Versailles, & il laissa Luxembourg disputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze, action très singulière où vingt huit escadrons de la maison du roi & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie.

19 Sept. 1691

Le roi reparut encor au siége de Namur, la plus forte place des Pais-Bas, par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt-mille hommes, & de venir faire lever le siége. Le roi retourna encor à Versailles après cette conquête ; & Luxembourg tint encor tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un espion, que le général Français avait auprès du roi Guillaume, est decouvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend avec raison des mesures, qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade

Juin. 1692

gade est déja mise en fuite, & le général le fait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des officiers généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eûssent la bonne volonté de le faire ; car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre.

Luxembourg était malade ; circonstance funeste, dans un moment qui demande un activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée le duc de Chartres, depuis régent du roiaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif ; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de France encor enfant, chargeant avec la maison du

3 Août. 1692.

roi, blessé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de lieutenans-généraux : l'un était Louis de Bourbon, nommé monsieur le Duc ; l'autre, Armand prince de Conti ; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; monsieur le Duc, d'un naturel plus austére, aiant peut-être des qualités plus solides, & le prince de Conti de plus brillantes : appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toûjours que le prince de Condé lui avait faite la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encor commandé en chef. Son frère le grand prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chas-

cé

fer un corps d'Anglais, qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes & de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportérent enfin ; & quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cedât.

Bouflers, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même, de quelques lieuës du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume, aiant perdu environ sept-mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué ; & toûjours vaincu, mais toûjours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, duë à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus floriffante noblesse du roiaume, fit à la cour, à Paris & dans les provinces, un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc, le prince de Conti, messieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs

regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portérent des ornemens faits sur ce modéle ; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la Steinkerque. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes ; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieués, & le battit à Nerwinde. Nerwinde est un village près de la Guette, à quelques lieuës de Bruxelles. Guillaume eut le tems de se mettre en bataille. Luxembourg & les princes emportérent le village deux fois l'épée à la main ; l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournait d'un autre côté ; enfin le général & les princes l'emportérent une troisiéme fois ; & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent

rent plus meurtriéres ; il y eut environ vingt-mille morts, douze-mille des alliés & huit-mille Français. C'eſt à cette occaſion qu'on diſait, qu'il fallait chanter plus de *de profundis*, que de *Te Deum*. 29 Juil. 1693

Toutes ces victoires produiſaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une maniére complette. Le roi Guillaume fit toûjours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrèr une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de Conti appellait le maréchal de Luxembourg, *le tapiſſier de Notre-dame*. On ne parlait que de victoires. Cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, ſans donnèr un ſeul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus ſanglantes, on ne pouvait entamer les provinces-unies. On ne pouvait même faire le ſiege de Bruxelles.

Le maréchal de Lorges avait auſſi, de ſon côté, gagné un grand combat près de Spirebach : il avait même pris le vieux duc de Wirtemberg : il avait pénétré dans ſon païs ; mais après l'avoir 1 et 2 Sept. 1692

envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris ; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux.

Le maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de Staffarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie ; ni après sa victoire de la Marsaille, sauver l'emportante ville de Casal.

27 Mai 1694 En Espagne, le maréchal de Noailles gagna aussi une bataille sur le bord du Ter. Il prit Gironne & quelques petites places : mais il n'avait qu'une armée faible ; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toûjours renaissante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recruës, encor plus de trou-
1694 ver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssait de misére, au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes Françaises, diminuait déja un peu. Louis
1621 XIV cessa de paraître à leur tête. Lou-

vois

vois était mort : on était très mécontent de Barbéfieux son fils. Enfin la mort du maréchal de Luxembourg, sous qui les soldats se croiaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France. Janv. 1695

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler Saint-Malo & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des Français. Il y avait déja longtems, qu'on avait hazardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les Français avaient inventé ; & ce fut par cet art, que Dieppe, le Havre de Grace, Saint-malo, Dunkerque & Calais, furent bombardés par les flotes Anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre de Grace furent écrasées & brûlées par les bombes ; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, Juil. 1684 et 1695

que la médaille frappée en Hollande eſt vraie, quoique tant d'auteurs Français ſe ſoient récriés ſur ſa fauſſeté. On lit dans l'éxergue en Latin : *le port du Havre brûlé & renverſé*, &c. Cette inſcription ne dit pas que la ville fut conſumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de Namur fut perduë. On avait en France prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir priſe ; & des railleries & des ſatires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu ſecourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes.

Guillaume s'en rendit maître, de la même maniére qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte, que n'avait été la ſienne quand Louis XIV l'aſſiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites. La garniſon Françaiſe, qui la défendit, était une armée ; car dans le tems qu'il en forma l'inveſtiſſement, le maréchal de Bouflers ſe jetta dans la place avec ſept régimens de dragons. Ainſi Namur était défenduë par ſeize-mille hommes, & prête à tout moment d'être ſecouruë par près de cent-mille. Le maréchal de Bouflers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoien,

citoien, ne ſongeant qu'au bien du ſervice, ne ménageant pas plus ſes ſoins que ſa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquiéres lui reprochent pluſieurs fautes, dans la défenſe de la place & de la citadelle ; il lui en reproche encor dans la défenſe de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire de Louis XIV, ont copié ſervilement le marquis de Feuquiéres pour la guerre, ainſi que l'abbé de choiſi pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas ſavoir que Feuquiéres, d'ailleurs excellent officier & connaiſſant la guerre par principes & & par expérience, était un eſprit non moins chagrin qu'éclairé, l'Ariſtarque des généraux & quelquefois le Zoïle. Il altére des faits, pour avoir le plaiſir de cenſurer des fautes. Il ſe plaignait de tout le monde, & tout le monde ſe plaignait de lui. On diſait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent-mille de ſes ennemis. Sa capacité n'aiant pas été récompenſée par le bâton de maréchal de France ; il emploia trop, contre ceux qui ſervaient l'état, des lumiéres qui eûſſent été très utiles, s'il eût eû l'eſprit auſſi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à Bouflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt-mille hommes, devait secourir Namur : mais quand même les maréchaux de Villeroi & de Bouflers eûssent fait généralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare); il fallait, par la situation du terrain, que Namur ne fût point secouruë & se rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du roi Guillaume, arrêtérent alors nécessairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Bouflers, le comte de Guiscard gouverneur de la ville, le comte de Laumont du Châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les ouvrages sont bien conduits, & que la saison est favorable ; on sait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtérent plus de tems qu'à Louis XIV.

De

Le roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenait sur le roi d'Espagne, de ces villes bombardées par les Anglais. Tout cela faisait une guerre ruineuse & funeste aux deux partis. Sept. 1695

C'est, depuis deux siécles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les Américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonies dans les grandes Indes, que celle de Pontichéri, formée par les soins de Colbert avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les Hollandais s'en saisirent aisément, & ruinérent aux Indes le commerce de France à peine établi.

1695 Les Anglais détruisirent les plantations de la France à Saint-Domingue. Un ar-
1696 mateur de Brest ravagea celles qu'ils avaient en Afrique dans l'île de Gambie. Les armateurs de Saint-Malo portérent le fer & le feu à Terre-Neuve sur la côte orientale qu'ils possédent. Leur île de la Jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brulés, leurs côtes saccagées.

1695 Pointis chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du roi & de quelques corsairs de l'Amérique, alla surprendre, au-delà de la Ligne, la ville de Carthagéne, magazin & entrepôt des trésors que
Mai 1697 l'Espagne tire du Méxique. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt-millions de nos livres, & le gain dix-millions. Il y a toûjours quelque chose à rabbattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que causent ces expéditions glorieuses.

Les vaisseaux marchands de Hollande & d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, & surtout de Dugué-Trouin, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flotes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberousse. Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands Français, parce qu'il y en avait

vait moins. La mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le réſultat des expéditions de terre & de mèr, était donc le malheur univerſel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV. était armé contre ſon neveu le roi d'Eſpagne, contre l'electeur de Baviére dont il avait donné la ſœur à ſon fils le dauphin, contre l'électeur Palatin dont il brûla les états après avoir marié monſieur à la princeſſe Palatine. Le roi Jacques fut chaſſé du trône par ſon gendre & par ſa fille. Depuis même, on a vû le duc de Savoie ligué encor contre la France où l'une de ſes filles était dauphine, & contre l'Eſpagne où l'autre était reine. La pluſpart des guerres entre les princes chrétiens, ſont des eſpéces de guerres civiles.

L'entrepriſe la plus criminelle de toute cette guerre, fut la ſeule véritablement heureuſe. Guillaume réuſſit toûjours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les ſuccès furent balancés. Quand j'appelle cette entrepriſe criminelle, je n'éxamine pas ſi la nation, après avoir répandu le ſang du pére, avait tort ou raiſon de proſcrire le fils, & de défendre

ſa

ſa religion & ſes droits : je dis ſeulement, que s'il y a quelque juſtice ſur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques, de le chaſſer de ſa maiſon.

CHA-

Chapitre Seizieme.

Paix de Riſwick : état de la France & de l'Europe : mort & teſtament de Charles ſecond, roi d'Eſpagne.

LA France conſervait encor ſa ſupériorité ſur tous ſes ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat. Elle faiſait la guerre ſur les frontiéres des autres. C'était un corps puiſſant & robuſte, fatigué d'une longue réſiſtance, & épuiſé par ſes victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a pluſieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de ſalut que dans leur

leur diviſion ou dans la paix : Louis XIV. obtint bientôt l'un & l'antre.

Victor-Amédée duc de Savoie était celui de tous les princes, qui prenait le pluſtôt ſon parti, quand il s'agiſſait de rompre ſes engagemens pour ſes intérêts. Ce fut à lui que la cour de France s'adreſſa. Le comte de Teſſé, depuis maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui eſt le premier talent des négociateurs, agit d'abord ſourdement à Turin. Le maréchal de Catinat, auſſi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'etait pas néceſſaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ſes avantages. On lui rendait ſon païs : on lui donnait de l'argent : on propoſait le mariage du jeune duc de Bourgogne, fils de Monſeigneur héritier de la couronne de France, avec ſa fille. On fut bientôt d'accord : le duc de Catinat conclûrent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allérent ſous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à perſonne. Le pape (c'était alors Innocent XII) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrèr à la fois l'Italie, & des invaſions des Français, & des taxes continuelles que l'empereur éxigeait

29 Julli 1693

pour

geait pour païer ſes armées. On voulait que les impériaux laiſſaſſent l'Italie neutre. Le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus ; car la cour de Vienne ne ſe déterminait guéres qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit ſes troupes à l'armée Françaiſe. Ce prince devint en moins d'un mois, de généraliſſime de l'empereur, généraliſſime de Louis XIV. On amena ſa fille en France, pour épouſer à onze ans le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais propoſérent le château de Riſwick près de la Haïe, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le roi avait ſur pied, ſervirent à hâter les concluſions. Il avait quatre-vingt-mille hommes en Flandre ſous Villeroi. Le maréchal de Choiſeul en avait quarante-mille ſur les bords du Rhin. Catinat en avait encor autant en Piémont. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir paſſé par tous les dégrez depuis celui de garde du roi comme un ſoldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un Août 697 com-

combat, où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de Rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégue. Le roi de Suéde Charles XI fut le médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de Louis XIV; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui furent l'effet de sa politique, & qui devaient le mettre en état d'être plus grand & plus puissant que jamais.

Sept. Oct. 1697

Le roi d'Espagne, usé de maladies & caffé avant quarante ans, tendait vers sa fin. La postérité de Charles-quint allait s'éteindre en lui. Il n'avait plus d'enfans. La nature donnait des droits à Louis XIV. sur la couronne d'Espagne, comme au petit-fils de Philippe III. par la reine Anne d'Autriche; & au dauphin, comme au petit-fils de Philippe IV. par Marie-Thérése.

Le grand projet de Louis XIV. était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-pére & du grand-pére de son fils, dans l'autre branche de la maison d'Autriche. Il espérait que la maison de Bourbon en arracherait au moins quelque

que démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entiére. Les renonciations autentiques de la femme & de la mére de Louis XIV. ne paraiſſaient que de vaines ſignatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce deſſein qui aggrandiſſait ou la France ou la maiſon de Bourbon, il était néceſſaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puiſſances toûjours ſoupçonneuſes. La paix donnait le tems de ſe faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait beſoin, & de laiſſer former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait ceder quelque choſe, dans l'eſpérance d'obtenir beaucoup plus.

Le roi rendit donc aux Eſpagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les Pirénées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette derniére guerre; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour roi légitime d'Angleterre, le roi Guillaume, traité juſqu'alors de prince d'Orange, d'uſurpateur & de tyran. Il promit de ne donnèr aucun ſecours à ſes ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut ômis dans le traité, reſta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de roi, & des penſions de Louis XIV. Il ne fit plus que

des

des manifeſtes; ſacrifié par ſon protecteur à la néceſſité, & deja oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Briſac & de Mètz contre tant de ſouverains, & les réunions faites à l'Alſace, monumens d'une puiſſance & d'une fierté dangereuſe, furent abolis; & les bailliages juridiquement ſaiſis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua à l'empire Fribourg, Briſac, Kehl, Philipsbourg. On ſe ſoumit à raſer les fortereſſes de Straſbourg ſur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbach, le Mont-Roial; ouvrages, où Vauban avait épuiſé ſon art, & le roi ſes finances. On fut étonné dans l'Europe, & indigné en France, que Louis XIV. eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avaient ſigné cette paix, n'oſaient ſe montrer, ni à la cour, ni à la ville : on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un ſeul pas qui n'eût été ordonné par le miniſtére. La cour de Louis XIV. leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France. Les courtiſans, plus empreſſés qu'éclairés, ne ſavaient pas que, ſur ce traité honteux en apparence, Louis voulait fonder ſa grandeur.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maiſon qui

la poſſédait depuis ſept-cent années. Le duc Charles V. appui de l'empire & vainqueur des Turcs, était mort. Son fils Léopold prit, à la paix de Riſwick, poſſeſſion de ſa ſouveraineté; dépouillé à la vérité de ſes droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à ſa capitale : mais on ne put lui ôtèr un droit plus beau, celui de faire du bien à ſes ſujets; droit, dont jamais aucun prince n'a ſi bien uſé que lui.

Il eſt à ſouhaiter, que la derniére poſtérité apprenne, qu'un des plus petits ſouverains de l'Europe, a été celui qui a fait le plus de bien à ſon peuple. Il trouva la Lorraine déſolée & déſerte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conſervée toûjours en paix, pendant que le reſte de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eû la prudence d'être toûjours bien avec la France, & d'être aimé dans l'empire; tenant heureuſement ce juſte milieu, qu'un prince ſans pouvoir n'a preſque jamais pu gardèr entre deux grandes puiſſances. Il a procuré à ſes peuples l'abondance, qu'ils ne connaiſſaient plus. Sa nobleſſe, réduite à la derniére miſére, a été miſe dans l'opulence par ſes ſeuls bienfaits. Voiait-il la maiſon d'un gentil-homme en ruine, il la faiſait rebatir à ſes dépens : il païait leurs dettes; il mariait leurs filles;

filles ; il prodiguait des préſens, avec cet art de donner, qui eſt encor au-deſſus des bienfaits : il mettait dans ſes dons la magnificence d'un prince & la politeſſe d'un ami. Les arts en honneur dans ſa petite province, produiſaient une circulation nouvelle, qui fait la richeſſe des états. Sa cour était formée ſur le modéle de celle de France. On ne croiait preſque pas avoir changé de lieu, quand on paſſait de Verſailles à Lunéville. A l'éxemple de Louis XIV. il faiſait fleurir les belles lettres. Il a établi dans Lunéville une eſpéce d'univerſité ſans pédantiſme, où la jeune nobleſſe d'Allemagne venait ſe former. On y apprenait de véritables ſciences, dans des écoles où la phyſique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens juſques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout ſon régne, il ne s'eſt occupé, que du ſoin de procurer à ſa nation de la tranquilité, des richeſſes, des connaiſſances & des plaiſirs. *Je quitterais demain ma ſouveraineté*, diſait-il, *ſi je ne pouvais faire du bien.* Auſſi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé ; & j'ai vu, longtems après ſa mort, ſes ſujets verſer des larmes en prononçant ſon nom. Il a laiſſé, en mourant, ſon éxemple à ſuivre

aux plus grands rois ; & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'empire.

Dans le tems que Louis XIV. ménageait la paix de Riswick pour partager la succession d'Espagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. Cette couronne était alors la seule élective au monde. Citoiens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut deux choses pour y parvenir, ou un mérité assez éclatante & assez soûtenu par les intrigues pour entraîner les suffrages, (comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier roi); ou bien des trésors assez grands pour acheter ce roiaume, qui est presque toûjours à l'enchére.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord assez d'adresse, pour disposer les suffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avait faites à Steinkerque & à Nerwinde. Il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les conseils du roi ; monsieur le duc avait autant de réputation que lui à la guerre ; monsieur de Vendôme en avait davantage : cependant sa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de se faire valoir, que jamais on ne posséda mieux que lui. Polignac, qui avait celui de persuader, détermina d'abord les

les esprits en sa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'Auguste électeur de Saxe prodiguait. 27 Juin 1697. Le prince de Conti fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du roiaume. Auguste fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était prince souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontiéres de Pologne. Le prince de Conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le cardinal de Polignac. Il fallait, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât dequoi l'emporter sur son rival. Le ministere Français passa pour en avoir fait trop, en envoiant le prince de Conti; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzig. Le ministére Français s'est souvent conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas seulement reçu à Dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assûraient déja la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut

eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de Pologne.

Cette disgrace du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Riswick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Moscovie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta, où le prince Eugéne battit 1697.
le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt-mille Turcs, abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Venitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminiek, 1699
l'empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquile & heureuse, on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre était en paix vers les deux derniéres années du dixseptiéme siécle, époque singuliére & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencérent bientôt. Le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers

qui fussent sur la terre. L'un était le Czar Pierre Alexiovitz, empereur de Russie ; & l'autre le jeune Charles XII, roi de Suéde. Le Czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plustôt le fondateur de son empire. Charles XII plus verteux que le Czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commandèr à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems ; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du roi de Danemarck & du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de ses états. Le roi Charles, à l'âge de seize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, &
1700 passa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont eû une autre origine. Il s'agissait de recüeiller les dépoüilles du roi d'Espagne dont la mort s'approchait. Les puissances qu

qui dévoraient deja en idée cette succeſſion immenſe, faiſaient ce que nous voions ſouvent dans la maladie d'un riche vieillard ſans enfans : ſa femme, ſes parens, des prétres, des officiers prépoſés pour recevoir les derniéres volontés des mourans, l'aſſiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. Quelques héritiers conſentent à partager ſes dépoüilles ; d'autres s'apprêtent à les diſputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même dégré : tous deux petits-fils de Philippe trois : tous deux avaient épouſé des filles de Philippe IV : ainſi *Monſeigneur* fils du roi, & Joſeph roi des Romains, fils de l'empereur, étaient encor doublement au même dégré. Le droit d'aîneſſe était dans la maiſon de Bourbon, puiſque le roi & monſeigneur avaient les aînées pour méres : mais la maiſon de l'empereur comptait pour ſes droits, premiérement les renonciations autentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'Eſpagne ; enſuite le nom d'Aûtriche ; le ſang de Maximilien, dont Léopold & Charles II deſcendaient ; l'union preſque toûjours conſtante des deux branches Aûtrichiennes ; la haine encor plus conſtante de ces deux branches contre les Bourbons ; l'averſion, que

nation Eſpagnole avait alors pour la nation Françaiſe ; enfin les reſſorts d'une politique en poſſeſſion de gouverner le conſeil d'Eſpagne.

Non ſeulement ces deux concurrens ſe craignaient mutuellement, mais ils avaient encor l'Europe à craindre. Les puiſſances & ſurtout l'Angleterre & la Hollande, dont l'intérêt eſt de tenir la balance entre les ſouverains, ne pouvaient ſuffrir que la même tête pût portèr avec la couronne d'Eſpagne, ou celle de l'empire, ou celle de France. Guillaume, roi d'Angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie Eſpagnole, & d'en donner la principale partie à un prince qui ne ſerait ni du ſang de Bourbon, ni du ſang d'Aûtriche. Il y avait un jeune prince de Baviére, enfant de huit ans, deſcendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'empereur Léopold. Une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'electeur de Baviére Maximilien, avait été mére de cet enfant. Ce fut ſur lui qu'on jetta les yeux. Le roi de France y conſentit ; il ſe donnait à lui-même par ce partage, la Sicile, Naples, la province de Guipuſcoa & beaucoup de villes. L'Archiduc Charles devait avoir Milan. Tout le reſte de la monarchie était abandonné

donne à ce jeune prince de Baviére, qui de longtems ne ſerait à craindre. La France, l'Angleterre & la Hollande firent ce traité. * La France croiait gagner des états ; l'Angleterre & la Hollande croiaient affermir le repos d'une partie de l'Europe ; toute cette politique fut vaine. Le roi Moribond, apprenant qu'on déchirait ſa monarchie de ſon vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour ſon ſucceſſeur, ou l'empereur, ou un fils de l'empereur ; qu'il lui donnerait cette récompenſe, de n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur & l'intérêt de la maiſon d'Aûtriche lui dicteraient un teſtament. Il en fit un en effet ; mais il déclara ce même prince de Baviére unique héritier de tous ſes etats. La nation Eſpagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de ſa monarchie, applaudiſſait à cette diſpoſition. La paix ſemblait devoir en être le fruit. Cette eſpérance fut encor auſſi vaine que le traité de partage. Le prince de Baviére, déſigné roi, mourut à Bruxelles.

11 Oct. 1698

1699 Fevr.

On accuſa juſtement de cette mort précipitée la maiſon d'Autriche, ſur

* Larrey & Limiers ſemblent ignorer ce premier traité de partage.

cette seule vraisemblance, que ceux là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencèrent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haie & à Rome.

Louis XIV, le roi Guillaume & les états-généraux, disposèrent encor une fois en idée de la monarchie Espagnole. Ils
Mars 1700. assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné de l'empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir.

On donnait Milan au duc de Lorraine; & la Lorraine, si souvent envahie & si souvent renduë par la France, devait y être annéxée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'Europe fut encor trompée dans son attente, comme il arrive presque toûjours.

L'empereur, à qui on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le roi de France, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le roi d'Espagne, qui se voiait mou-

mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold. Il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohéme, la Lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'empereur Léopold envoiât son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix-mille hommes ; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auraient alors souffert : toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoier son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, & ne pouvait y faire passer dix-mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'assurer cette partie des états de la monarchie Autrichienne-Espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legéres. On disputa, on s'aigrit : la fierté Allemande révoltait la hauteur Castillane. La comtesse de Perlitz, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid ; & le conseil de Vienne les

éloignait encor davantage par ſes hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur Charles VI, appellait toûjours les Eſpagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peſer leurs paroles. Un évêque de Lérida ambaſſadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces diſcours, les envenima dans ſes dépêches, & écrivit lui-même des choſes plus injurieuſes pour le conſeil d'Aûtriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les Eſpagnols. „ Les miniſtres de Léopold, écrivait-il, „ ont l'eſprit fait comme les cornes des „ chévres de mon païs, petit, dur & tortu.

Cette lettre devint publique. L'évêque de Lérida fut rappellé, & à ſon retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averſion des Eſpagnols contre les Aûtrichiens.

Pluſieurs petiteſſes, qui ſe mêlent toûjours aux affaires importantes, contribuérent au grand changement qui arriva en Europe, & préparérent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maiſon d'Aûtriche les Eſpagnes & les Indes. Le cardinal Portocaréro & les grands d'Eſpagne les plus accrédités, ſe réuniſſant pour prévenir le démembrement de la monarchie, perſuadérent à Charles II, de préférer un petit-fils de Louis XIV à

un

un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations ſolennelles de la mére & de la femme de Louis XIV. à la couronne d'Eſpagne, puiſqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs deſcendans de réunir ſous leur domination les deux roiaumes, & qu'on ne choiſiſſait point un aîné. C'était en même tems rendre juſtice aux droits du ſang; c'était conſerver la monarchie Eſpagnole ſans partage. Le roi ſcrupuleux fit conſulter des théologiens, qui furent de l'avis de ſon conſeil; enſuite tout malade qu'il était, il écrivit de ſa main au pape Innocent XII. & lui fit la même conſultation. Le pape, qui croiait voir dans l'affaibliſſement de la maiſon d'Aûtriche la liberté de l'Italie, écrivit au roi : " que les loix d'Eſ-
" pagne & le bien de la chrétienté éxi-
" geaient de lui, qu'il donnât la préfe-
" rence à la maiſon de France." La lettre du pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conſcience d'un ſouverain, comme un affaire d'état, tandis que le roi d'Eſpagne faiſait de cette grande affaire d'état, un cas de conſcience.

Louis XIV. en fut informé: c'eſt toute la part que le cabinet de Verſailles eut à cet événement. On n'avait pas même alors d'ambaſſadeur à Madrid; & le ma-

réchal d'Harcourt avait été rappellé depuis six mois de cette cour, parce que le traité de partage, que la France voulait soûtenir par les armes, n'y rendait plus son ministére agréable. Il n'y avait plus à Madrid qu'un secretaire de l'ambassade du maréchal, chargé des affaires. On le qualifie d'envoié, dans tous les journaux du tems & dans les histoires qui en sont les copies; mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on se donne.

Toute l'Europe a pensé que le testament de Charles second avait été dicté à Versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son roiaume, les vœux de ses sujets, & même leurs craintes; car le roi de France faisait avancer des troupes sur la frontiére : c'était même le maréchal d'Harcourt qui les devait commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV. & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérérent cette révolution. Charles d'Aûtriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de Bourbon, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire

1 Oct. 1700

que

que quelques mois avant sa mort, ce monarque fit ouvrir à l'escurial les tombeaux de son pére, de sa mére & de sa premiére femme, Marie-Louise d'Orleans, dont il était soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement, (Voiez le chapitre des anecdotes.) Il baisa ce qui restait de ces cadavres ; soit qu'en cela il suivit l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne ; soit qu'il voulût s'accoûtumèr aux horreurs de la mort ; soit qu'une secrette superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure, où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harrac, ambassadeur de l'empereur, se flattait encor que l'archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-tems l'issuë du grand conseil, qui se tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts : l'ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi ; quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *vengo ad expedir me de la casa de Austria.* Je *viens prendre congé de la maison d'Autriche.*

Ainsi, après deux-cent ans de guerres & de négociations pour quelques frontiéres des états Espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la monar-

chie entiére, ſans traités, ſans intrigues, & ſans même avoir eû l'eſpérance de cette ſucceſſion. On s'eſt cru obligé de faire connaître la ſimple vérité d'un fait juſqu'à préſent obſcurci par tant de miniſtres & d'hiſtoriens, ſéduits par leurs préjugés & par les apparences qui ſéduiſent preſque toûjours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'Harcourt, & des miniſtres Eſpagnols gagnés pour parvenir à ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques, & des erreurs populaires. Le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangéres en France, a rendu un témoignage autentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de ſa main. Mais le roi d'Eſpagne, en choiſiſſant pour ſon héritier le petit-fils d'un roi ſi long-tems ſon ennemi, penſait toûjours aux ſuites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. n'était appellé à la ſucceſſion d'Eſpagne, que parce qu'il ne devait pas eſpérer celle de France; & le même teſtament, qui au défaut des puînés du ſang de Louis XIV. rappellait l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), portait expreſſément que l'empire & l'Eſpagne ne ſeraient jamais réunis ſous un même ſouverain.

Louis

Louis XIV. pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le teſtament qui était un avantage pour ſa maiſon. Il eſt certain que la matiére fut miſe en délibération. Il n'y eut de toutes les têtes du conſeil, que le ſeul chancelier Pontchartrain, qui fut d'avis de s'en tenir au traité. Il voiait les dangers d'une nouvelle guerre à ſoûtenir. Louis les voiait auſſi; mais il était accoûtumé à ne les pas craindre. Il accepta le teſtament; & rencontrant, au ſortir du conſeil, les princeſſes de Conti avec madame la ducheſſe: *eh-bien*, leur dit-il en ſouriant, *quel parti prendriez-vous?* puis ſans attendre leur réponſe: *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je ſai bien que je ſerai blâmé.*

Les actions des rois, tout flattés qu'ils ſont, éprouvent toûjours tant de critiques, que le roi d'Angleterre lui-même eſſuia des reproches dans ſon parlement; & ſes miniſtres furent pourſuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raiſonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'eſprit de parti éteint quelquefois la raiſon, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV. qui le rompait.

L'Eu-

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soûmise à la France, dont elle avait été trois-cent ans la rivale. Louis XIV. semblait le monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voyait à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité ; un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les Pais-Bas. L'empereur n'osait encor que se plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement, pour faire la guerre ; & Louis avait fait passer six-millions de livres en Angleterre, avec lesquels il espérait disposer de plusieurs voix de ce parlement. Guillaume & la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Phi-
Févr. lippe V. comme au roi légitime d'Espagne.
1701 Louis XIV. était assuré de l'électeur de Baviére, pére du jeune prince qui était mort désigné roi d'Espagne. Cet électeur, gouverneur des Païs-Bas au nom du dernier roi Charles II. assurait tout d'un coup à Philippe V. la possession de la Flandre, & ouvrait dans son électorat le

chemin

chemin de Vienne aux armées Françaiſes, en cas que l'empereur oſât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frére de l'électeur de Baviére, était auſſi intimement lié à la France que ſon frére ; & ces deux princes ſemblaient avoir raiſon, le parti de la maiſon de Bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de Savoie, déja beau-pére de duc de Bourgogne, allait l'être encor du roi d'Eſpagne ; il devait commander les armées Françaiſes en Italie. On ne s'attendait pas, que le pére de la ducheſſe de Bourgogne & de la reine d'Eſpagne, dût jamais faire la guerre à ſes deux gendres.

Le duc de Mantouë, vendu à la France par ſon miniſtre, ſe vendit auſſi lui-même, & reçut garniſon Françaiſe dans Mantouë. Le Milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV. ſans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Eſpagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Liſbonne à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraiſſait être aux Bourbons. Le roi était ſi fiér de ſa proſpérité, qu'en parlant au duc de la Rochefoucault au ſujet des propoſitions que l'empereur lui faiſait alors, il ſe ſervit de ces termes : *vous les trouverez encor plus inſolentes, qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi juſqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV.

promit

promit à l'empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande ; il mit encor le Danemarck dans ſes intérêts ; enfin il ſigna à la Haie la ligue déja tramée contre la maiſon de France. Mais le roi s'en étonna peu ; & comptant ſur les diviſions que ſon argent devait jetter dans le parlement Anglais, & plus encor ſur les forces réunies de la France & de l'Eſpagne, il mépriſa ſes ennemis.

Sept. 1701

Jacques mourut alors à Saint-Germain. Le premier pas, que fit Louis XIV. ce fut de reconnaître le prince de Galles pour roi légitime d'Angleterre. Peut-être ſans cette démarche, le parlement Anglais n'eût point pris de parti entre les maiſons de Bourbon & d'Aûtriche ; du moins des membres de ce parlement me l'ont aſſuré. Mais reconnaître ainſi pour leur roi un prince proſcrit par eux, leur parut un outrage à la nation, & un deſpotiſme qu'on voulait éxercer dans l'Europe. Cet eſprit de liberté qui regnait en Angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV. diſpoſa la nation à donner tous les ſubſides que demandait Guillaume.

16 Sept. 1701

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en Italie, dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toûjours été le

païs

païs le plus chèr à l'ambition des empereurs. C'était celui, où ſes armes pouvaient le plus aiſément pénétrer par le Tirol & par l'état de Veniſe ; car Veniſe, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maiſon d'Aûtriche, que pour celle de Bourbon. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes Allemandes, elle accompliſſait ces traités ſans peine.

L'empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'Allemagne, attendait que le corps Germanique ſe fut ébranlé en ſa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Eſpagne : mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, ſi l'un des fils de l'empereur ne ſe préſentait pour les recueillir : & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'Angleterre & de Hollande. Le roi Guillaume hâtait les préparatifs. Son eſprit, plus agiſſant que jamais dans un corps ſans force & preſque ſans vie, remuait tout, moins pour ſervir la maiſon d'Aûtriche, que pour abaiſſer Louis XIV.

Il devait au commencement de 1702 ſe mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce deſſein. Une chûte de cheval acheva de déranger ſes organes affaiblis ; une petite fiévre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des 19 Mars 1702 pré-

prêtres Anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toûjours mesuré dans sa conduite & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appellait, comme on sait, le stathouder des Anglais, & le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, aiant beaucoup plus de réfléxion dans l'esprit que d'imagination. Il affectait de fuir les éloges & les flatteries, peut-être parce que Louis XIV semblait trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre, que celle du monarque Français. Ceux qui estiment plus l'avantage d'avoir acquis un roiaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné despotiquement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eû les ressources d'un général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir mépriſé

prisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plustôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zéle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frapés de cette hauteur, avec laquelle des ministres & des généraux ont ajoûté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un seul état réſistèr à tant de puissances ; enfin qui admirent plus un roi de France, qui fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-pére ; ceux-là donneront à Louis XIV. la préférence.

A Guillaume trois succéda la princesse Anne fille du roi Jacques & de la fille d'Hide avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au prince de Danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrèr aveuglément ses peuples dans toutes ses

vues; mais à Londres un roi doit entrer dans celles de son peuple.

Ces dispositions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'Espagne l'archiduc Charles fils de l'empereur, ou du moins pour résister aux Bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les siécles. La Hollande devait, pour sa part, entretenir cent-deux-mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaste monarchie Espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, presque toute subjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Espagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettait quarante-mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante-mille hommes, dans la seconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontiéres de France, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & sur ses flotes, deux-cent vingt-mille soldats & matelots combattans: dépense presqu'incroiable, pour

pour qui considérera que l'Angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la France, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoié; mais dépense vraisemblable, aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté toûjours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont insensiblement diminué le leur: car après tout, la république des états-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce; & l'Angleterre est un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix-mille hommes, sans compter les secours de l'empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de Bourbon: & cependant le petit-fils de Louis XIV. régnait déja paisiblement dans Madrid: & Louis, au commencement du siécle, était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux, qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'Europe & sur-tout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Espagne, affaiblie sous les derniers rois du sang de Charles-quint, l'était encor davantage dans les premiers jours d'un régne d'un Bourbon. La maison d'Aûtriche avait des partisans dans plus d'une province de cette

te monarchie. La Catalogne semblait prête à secoüer le nouveau joug, & à se donner à l'archiduc Charles. Il était impossible, que le Portugal ne se rangeât, tôt ou tard, du côté de la maison d'Aûtriche. Son intérêt visible était de nourir chez les Espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont Lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-pére du nouveau roi d'Espagne, & lié aux Bourbons par le sang & par les traités, paraissait déja mécontent de ses gendres. Cinquante-mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux-cent-mille francs, ne paraissaient pas un avantage assez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le Monserrat & une partie du Milanais. Les hauteurs, qu'il essuiait des généraux Français & du ministére de Versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses états de tous côtés. Il avait déja quitté brusquement le parti de l'empire, pour la France. Il était vraisemblable, qu'étant si peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la premiére occasion.

Quant à la cour de Louis XIV. & à son roiaume, les esprits fins y appercevaient déja un changement, que les grossiers ne

voient que quand la décadence eſt arrivée. Le roi âgé de plus de ſoixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus ſi bien connaître les hommes ; il voiait les choſes dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & faſcinés par une longue proſpérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités eſtimables qu'elle poſſédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'eſprit, néceſſaires pour ſoûtenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le miniſtére des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à ſa créature Chamillard, plus honnête homme que miniſtre, & qui avait plû au roi par la modeſtie de ſa conduite, lors qu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modeſtie extérieure, il eut le malheur de ſe croire la force de ſupporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine ſoûtenus. Le roi, comptant ſur ſa propre expérience, croiait pouvoir dirigèr heureuſement ſes miniſtres. Il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques : *j'ai perdu un bon miniſtre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choiſit Barbéſieux, pour ſuccédèr à Louvois dans le miniſtére de la guerre ; *j'ai formé votre pére*, lui dit-il, *je vous formerai de même.*

Il

Il en dit à peu-prés autant à Chamillard. Un roi, qui avait travaillé ſi long-tems & ſi heureuſement, ſemblait avoir droit de parlèr ainſi.

A l'égard des généraux qu'il emploiait, ils étaient ſouvent génés par des ordres précis, comme des ambaſſadeurs, qui ne devaient pas s'écarter de leurs inſtructions. il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entrepriſe, il fallait ſouvent qu'il en demandât la permiſſion par un courrier, qui trouvait à ſon retour, ou l'occaſion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenſes militaires furent prodiguées ſous le miniſtére de Chamillard. On donna la permiſſion à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au ſortir de l'enfance; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt-ans de ſervice. Cette différence ne fut enſuite que trop ſenſible, dans plus d'une occaſion, où un colonel expérimenté eût pu empêchèr une déroute. Les croix de chevaliers de Saint-Louis, récompenſe inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, ſe vendirent dès le commencement du miniſtére de cha-

Chamillard. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soûtenuë par Louvois, tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre produisaient ce désordre. De-là naissait un inconvenient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magazins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc, qui voiaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais.

CHAPITRE DIXSEPTIE'ME.

Guerre de 1701 : *conduite du prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marleborough, du maréchal de Villars, juſqu'en* 1703.

LE premier général, qui balança la ſupériorité de la France, fut un Français ; car on doit appeller de ce nom le prince Eugéne, quoiqu'il fût petit-fils de Charles-Emanuel duc de Savoie. Son pére, le comte de Soiſſons, établi en France, lieutenant-général des armées & gouverneur

neur de Champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des niéces du cardinal Mazarin. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince si dangereux depuis à Louis XIV & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On l'appellait d'abord en France le chevalier de Carignan. Il demanda au roi une simple compagnie de cavalerie, qui lui fut refusée, parce qu'il était trop lié avec les princes de Conti alors en disgrace. Il prit le petit collet & le nom d'abbé de Savoie : il demanda une abbaïe, & il fut refusé encore. Enfin ne pouvant réussir auprès de Louis XIV. ni dans l'Eglise, ni dans l'Epée, il alla servir l'empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déja fait une campagne glorieuse. Le roi fit ordonnèr aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voiage, de revenir. L'abbé de Savoie fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la France. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *ne trouvez-vouz pas que j'ai fait là une grande perte?* & les courtisans assurérent, que l'abbé de Savoie serait toûjours un esprit dérangé & un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels

OB. 1663

il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop mépriſé á la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix ; un eſprit plein de juſteſſe & de hauteur, aiant le courage néceſſaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux ; mais elles ont été cachées ſous le nombre de ſes grandes actions. Il eſt parvenu à humilier la grandeur de Louis XIV, & à gouverner l'empire : & dans le cours de ſes victoires & de ſon miniſtére, il a mépriſé également le faſte & les richeſſes. Il a même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-ſept ans, il avait l'expérience de ſes victoires remportées ſur les Turcs, & des fautes commiſes par les impériaux dans les derniéres guerres, où il avait ſervi contre la France. Il deſcendit en Italie par le Trentin ſur les terres de Veniſe avec trente-mille hommes, & la liberté entiére de s'en ſervir comme il le voudrait. La cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'oppoſer au paſſage du prince Eugéne ; ſoit pour ne point commettre le premier acte d'hoſtilité, ce qui eſt une mauvaiſe politique quand on a les armes à la main ; ſoit pour ménager les Vénitiens, qui étaient

taient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande. Cette faute de la cour en fit commetre d'autres à Catinat. Rarement réuſſit-on, quand on ſuit un plan qui n'eſt pas le ſien. On ſait d'ailleurs, combien il eſt difficile dans ce païs, tout coupé de riviéres & de ruiſſeaux, d'empéchèr un ennemi habile de les paſſer. Le prince Eugéne joignait à une grande profondeur de deſſeins, une vivacite promte d'éxécution. La nature du terrain aux bords de l'Adige faiſait encor, que l'armée ennemie était plus ramaſſée, & la Françaiſe plus étenduë. Catinat voulait allér à l'ennemi ; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formérent des cabales contre lui. Il eut la faibleſſe de ne ſe pas faire obéir. La modération de ſon eſprit lui fit faire cette grande faute. Eugéne força d'abord le poſte de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne ſuivit pas en tout les ordres du général, & qui ſe fit battre Aprés ce ſuccès, l'armée Allemande fut maîtreſſe du païs entre l'Adige & l'Adda ; elle pénétra dans le Breſſan, & Catinat recula juſques derriére l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraiſſait ſage ; & il faut encor ajoûter, que le défaut des munitions promiſes par le miniſtre, la rendait

néceſſaire. Les courtiſans, & ſurtout ceux qui eſpéraient de commander à la place de Catinat, firent regarder ſa conduite comme l'opprobre du nom Français. Le maréchal de Villeroi perſuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de Catinat, malgré les victoires de Stafarde & de la Marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eû toûjours ſa faveur : il avait été de toutes ſes campagnes & de tous ſes plaiſirs : C'était un homme d'une figure agréable & impoſante, très brave, très honnête homme, bon ami, vrai dans la ſociété, manifique en tout. Mais ſes ennemis diſaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaiſir de commander, que des deſſeins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ſes opinions, qui ne déférait aux avis de perſonne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au duc de Savoie. Il faiſait ſentir, qu'il penſait en effet qu'un favori de Louis XIV. à la tête d'une puiſſante armée, était fort au-

au-dessus d'un prince: il ne l'appellait que Mons de Savoie: il le traitait comme un géneral à la solde de France, & non comme un souverain, maître des barrières que la nature à mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée, qu'elle était nécessaire. La cour pensa, que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait; & qu'une armée Française, dont environ six à sept-mille soldats Piémontais étaient sans cesse environnés, repondrait de sa fidélité. Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime; mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince Eugéne au poste de chiari près de l'Oglio. Les officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on la manquait, on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, & envoia un aide de camp ordonner de sa part au maréchal

de Catinat d'attaquer. Catinat se fit repéter l'ordre trois fois, & se tournant vers les officiers qu'il commandait : *allons donc*, dit-il, *messieurs, il faut obéir.* On marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. Catinat chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais tout blessé qu'il était, voiant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à Versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

11 Sept 1701

Le prince Eugéne conserva toûjours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi. Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se léve en hâte, monte à cheval ; la premiére chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le maréchal aussitôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le prince Eugéne était déja dans Crémone. Un prêtre, nommé Bozzoli, prévôt de Saint-Marie la neuve,

2 Févr. 1702

neuve, avait introduit les troupes Allemandes par un égoût. Quatre-cent soldats, entrés par cet égoût dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le prince Eugéne entre avec quatre-mille hommes. Tout cela s'était fait, avant que le gouverneur, qui était Espagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de Villeroi fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avaient préparé l'entrepriſe. Le gouverneur Espagnol ſe montre d'abord dans les ruës avec quelques ſoldats ; il eſt tué d'un coup de fuſil : tous les officiers généraux ſont ou tués ou pris, à la réſerve du comte de Revel lieutenant-général & du marquis de Prâlin. Le hazard confondit la prudence du prince Eugéne.

Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour là dans la ville une revuë du régiment des vaiſſeaux, dont il était colonel ; & déja les ſoldats s'aſſemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, préciſément dans le tems que le prince Eugéne entrait par l'autre. D'Entragues commence à courir par les ruës avec ſes ſoldats. Il réſiſte aux Allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reſte de la garniſon d'accourir. Les

officiers, les ſoldats pêle mêle, les uns mal armés, les autres preſque nuds, ſans commandant, ſans ordre, rempliſſent les ruës, les places publiques. On combat en confuſion ; on ſe retranche de ruë en ruë, de place en place. Deux régimens Irlandais, qui faiſaient partie de la garniſon, arrêtent les efforts des impériaux. Jamais ville n'avait été ſurpriſe avec plus de ſageſſe, ni défenduë avec tant de valeur. La garniſon était d'environ cinq-mille hommes. Le prince Eugéne n'en avait pas encor introduit plus de quatre-mille. Un gros détachement de ſon armée devait arriver par le pont du Pô : les meſures étaient bien priſes. Un autre hazard les dérangea toutes. Ce pont du Pô : mal gardé par environ cent ſoldats Français, devait d'abord être ſaiſi par les cuiraſſiers Allemans, qui dans l'inſtant que le prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi voiſine de l'égoût, ils ſortiſſent ſur le champ de Crémone du côté du Nord par la porte du Pô, & qu'ils couruſſent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduiſait, eſt tué d'un coup de fuſil tiré d'une fenêtre : les cuiraſſiers prennent une ruë pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit inter-

valle

valle de tems, les Irlandais se jettent à la porte du Pô; ils combattent & repoussent les cuirassiers : le marquis de Prâlin profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours, que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville êst sauvée.

Le prince Eugéne, après avoir combattu tout le jour, toûjours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi & plusieurs officiers généraux prisonniers, mais aiant manqué Crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôtérent.

Le maréchal de Villeroi, extrémement malheureux en cette occasion, fut condanné à Versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractére, dont l'élévation approchait de la vanité. Le roi, qui le plaignait sans le condanner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire : *on se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori* : terme, dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. Le duc de Vendôme fut aussitôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri quatre, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes : il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menassent point les soldats au combat : ils combattaient pour le duc de Vendomè : ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le prince Eugéne, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails ; il laissait périr la discipline militaire ; la table et le sommeil lui dérobeaient trop de tems, aussi bien qu'à son frére. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit & par des lumiéres que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action il les cherchait toûjours, moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le prince Eugéne.

Ce désordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne : à force de haïr le faste, il ne vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'exemple ; & son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frére le grand prieur, qui commanda sous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encor plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes, petits-fils de Henri quatre, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eû honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de riviéres, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle

lés

15 Août. 1702 les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. Vendôme était vainqueur, toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince Eugéne en perſonne ; mais dès qu'il le trouvait en tête, la France n'avait plus aucun avantage.

5 Janv. 1703 Au milieu de ces combats, & des ſiéges de tant de châteaux & de pétites villes, des nouvelles ſecrettes arrivent à Verſailles, que le duc de Savoie, petit-fils d'une ſœur de Louis XII, beau-pére du duc de Bourgogne, beau-p.re de Philippe V, va quitter les Bourbons, & marchand l'appui de l'empereur. On s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ſes deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ſes véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ſes gendres lui avaient refuſé, le Monférat Mantouan, Aléxandria, Valence, les païs entre le Pô & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre; car l'empereur en avait à peine pour ſoudoier ſes armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous, pour la cauſe commune. Si le duc de Savoie viola les loix des nations & celles de la nature, c'eſt une queſtion de morale, laquelle ſe mêle peu de la conduite des ſouverains. L'événement ſeul a

fait

fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel ; ce fut en laissant ses troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq-mille hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie. 19 Août 1703

A peine la maison de Bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend, que le Portugal est déclaré contre elle. Pierre, roi de Portugal, reconnaît l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Le conseil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de Pierre second, une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encor une ville : il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eû d'éxécution, Vigo, Baionne, Alcantara, Badajox, une partie de l'Estramadoure, tous les païs situés à l'occident de la riviére d'argent en Amérique ; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en Espagne.

Le roi de Portugal, le prince de Darmstadt ministre de l'archiduc, l'amirante de Castille son partisan, implorérent même le secours du roi de Maroc. Non seulement ils firent des traités avec ces Barbares,

bares, pour avoir des chevaux & du bled ; mais ils demandérent des troupes. L'Empereur de Maroc, Muley Ismaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fut alors chez les nations Mahométanes, ne voulut envoier ses troupes, qu'à des conditions dangereuses pour la chrétienté, & honteuses pour le roi de Portugal : il demandrit en ôtage un fils de ce roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens se déchirérent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des Barbares. Ce secours d'Afrique ne valait pas, pour la maison d'Aûtriche, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, comte & ensuite duc de Marleborough, déclaré général des troupes Anglaises & Hollandaises dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis plusieurs siécles. Il n'était pas comme ces généraux, auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernait alors la reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette reine. Il menait le parlement par son crédit, et par celui de Godolphin

grand

grand tréſorier, dont le fils épouſa ſa fille. Ainſi maître de ſa cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'oſaient eſpérer. Il avait, par deſſus tous les généraux de ſon tems, cette tranquilité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'ame dans le peril, que les Anglais appellent *cool head*, *tête froide*. C'eſt peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais ſur les Français, dans le plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

Marleborough, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur, auſſi agiſſant pendant l'hiver. Il allait à la Haie, & dans toutes les cours d'Allemagne. Il perſuadait les Hollandais de s'épuiſer, pour abaiſſer la France. Il excitait les reſſentimens de l'électeur Palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui préſentait la ſerviette à table, pour en tirer un ſecours de ſept à huit-mille ſoldats. Le prince Eugéne, de ſon côté, ne finiſſait une campagne, que pour aller faire lui même à Vienne les préparatifs de l'aûtre. On fait ſi les armées

mées en ſont mieux pourvuës, quand le général eſt le miniſtre. Ces deux hommes, tantôt commandant enſemble, tantôt ſéparément, furent toûjours d'intelligence : ils conféraient ſouvent à la Haie avec le grand penſionnaire Heinſius, miniſtre qui gouverna la Hollandé conjointement avec le greffier Fagel, avec autant de lumiéres que les Barnevelt & les De With, & avec plus de bonheur. Ils faiſaient tous trois de concert mouvoir les reſſorts de la moitié de l'Europe, contre la maiſon de Bourbon ; & le miniſtére de France était alors bien faible, pour réſiſter long-tems à ces forces réunies. Le ſecret de leur projet de campagne, fut toûjours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux mêmes leur deſſeins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient ſeconder, qu'au point de l'éxécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & joüant cependant le rôle d'un premier miniſtre, dans l'impuiſſance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de pluſieurs mains ſubalternes. Son ſecret était quelquefois divulgué, avant même qu'il sût préciſément ce qu'on devait faire.

Dès que Marleborough eut le commandement des armées confédérées en Flandre,

il

il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre sous Turenne. Il avait fait autrefois ses premiéres campagnes, volontaire sous ce général. On ne l'appelait dans l'armée, que le bel Anglais. Mais le vicomte de Turenne avait jugé, que le bel Anglais serait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes & jusqu'à lors inconnus, dont il démélait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appelons en France l'ordre du tableau. Il savait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt ; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toûjours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les Français sans combattre. Le premier mois, le comte d'Atlone général Hollandais lui disputa 1700
le commandement ; & dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le roi de France avait envoié contre lui son petit-fil le duc de Bourgogne, prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de Boufflers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, aprés avoir voulu prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'Anglais, revint à Versailles au milieu de la cam-

Sept. et Oct. 1702 campagne. Bouflers reſta ſeul témoin des ſuccès de Marleborough, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant toûjours, & ne perdant pas un moment la ſupériorité.

Marleborough, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie & dans une république ; créé duc par la reine, &, ce qui eſt plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans ſa maiſon.

Il s'élevait cependant un homme, qui ſemblait devoir raſſûrer la fortune de la France : c'était le maréchal duc de Villars, alors ſimple lieutenant général, & que nous avons vu depuis généraliſſime des armées de France, d'Eſpagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans : homme plein d'audace & de confiance : il avait été l'artiſan de ſa fortune, par ſon opiniâtreté à faire au de-là de ſon devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV &, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardieſſe qu'il ſervait. On lui reprochait de n'avoir pas une modeſtie digne de ſa valeur. Mais enfin on s'était apperçu, qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des Français. On l'avait avancé en peu d'an-

d'années, après l'avoir laiſſé languir longtems.

Il n'y a guéres eû d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc & pair, gouverneur de Provence. Mais auſſi il a ſauvé l'état : & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtiſans, ont eû à-peu-près les mêmes récompenſes. On lui a reproché juſqu'à ſes richeſſes, acquiſes par des contributions dans le païs ennemi, prix légitime & médiocre de ſa valeur & de ſa conduite ; pendant que ceux, qui ont élevé des fortunes dix fois plus conſidérables par des voies honteuſes, les ont poſſédées avec l'approbation univerſelle. Il n'a guéres commencé à jouir de ſa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. Il fallait qu'il ſurvécût à toute la cour, pour goûter pleinement ſa gloire.

Il n'eſt pas inutile qu'on ſache, quelle a été la raiſon de cette injuſtice dans les hommes : c'eſt que le maréchal de Villars n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de ſe faire des amis avec de la probité & de l'eſprit, ni celui de ſe faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlaſſent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorſqu'il prenait congé pour aller com-

commander l'armée : *sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du roiaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appellé système : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux, qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau défenduë par Mélac pendant quatre mois. Ce prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes Bavaroises des Françaises. Catinat commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empécha d'entreprendre d'allèr attaquer le prince de Bade, avec tant de désavantage. L'armée de France eût ète perduë sans ressource, & l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avait résolu d'être maréchal de France

ou

ou dé périr, hazarda ce que Catinat n'osait faire. Il en obtint permission de la cour. Il marcha aux impériaux avec une armée inferieure vers Friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie Française gravit au haut de la montagne, & attaque l'infanterie Allemande retranchée dans des bois. 14 Oct. 1702

J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés.* A ce mot, tous ses regimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie : *allons, mes amis, la victoire est à nous; vive le roi.* Les soldats répondent *vive le roi*, en tremblant, & recommencent à fuïr encor. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, aprés avoir perdu trois-mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieuës à travers les bois & les défilés, tandi que pour preuve de sa défaite, le fort de Friedlingen capitulait, man-

manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perduë.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamérent Villars marechal de France sur le champ de bataille ; & le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de Villars joind enfin l'électeur de Baviére avec se troupes victo-
Avril rieuses : il le trouve vainqueur de son cô-
1703 té, gagnant du terrain, & maître de la ville imperiale de Ratisbone, où l'empire assemblé venait de conjurer sa perte.

Villars était plus fait pour bien servir l'état en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un prince. Il mena, ou plustôt il entraîna l'electeur au de-là du Danube ; & quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voiant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt-mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince : *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout à l'heure.* L'électeur temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux &

ses

ſes miniſtres. *C'eſt moi, qui ſuis votre miniſtre & votre général*, lui répliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conſeil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le prince, occupé du danger de ſes états, reculait encore; il ſe fâchait contre le général. *Eh-bien*, lui dit Villars, *ſi votre alteſſe électorale ne veut pas ſaiſir l'occaſion avec ſes Bavarois, je vais combattre avec les Français*; & auſſitôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, * & ne voiant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochſtet auprès de Donavert.

Après la première charge, on vit encor un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Françaiſe, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de Villars ſe vit preſque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille: il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois-mille impériaux: on en prit quatre-mille: ils perdirent leur canon & leur

20 Sept. 1763

* Tout ceci doit ſe trouver dans les mémoires du maréchal de Villars manuſcrits; j'y ai lû ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires eſt abſolument de lui; les deux autres ſont d'une main étrangére & un peu différente.

leur bagage. L'électeur se rendit maître d'Aufsbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur était excusa-
6 sable: il était alors battu partout. Le duc
Sep. de Bourgogne, aiant sous lui les maréchaux de Tallard & de Vauban, venait de prendre le vieux Brisac. Tallard venait non seulement de reprendre Landau ;
14 mais il avait encor défait auprès de Spire,
Nov. le prince de Hesse, depuis le roi de Suéde,
1703 qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de Feuquiéres, (cet officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévére dans ses jugemens) le maréchal de Tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une mépriſe. Mais enfin il écrit du champ de bataille au roi ; *sire, votre armée à pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

La fortune de la France étant en cet état du côté de l'Allemagne, il était à préſumer que Villars la pousserait encor plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur Allemande. Mais ce même caractére, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Baviére. Le roi voulait, qu'un général ne fût fièr qu'avec l'ennemi ;

mi ; & l'électeur de Baviére fut assez malheureux, pour demandèr un autre maréchal de France.

Villars nécessaire en Allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait accabler l'empereur, fut envoié alors dans les Cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des Cévennes.

CHAPITRE DIXHUITIE'ME.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

LE duc de Marleborough était revenu vers les Païs-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonne, reſidence de l'électeur de Cologne. De-là il avait repris la ville d'Hui, Limbourg; & s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le maréchal de Villeroi, au ſortir de ſa priſon, commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre Marleborough, qu'il l'avait été contre le prince Eugéne. Envain le maréchal de Bouflers

venait de remportèr avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckern, contre Obdam général Hollandais. Un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le général Anglais ne marchait pas au secours de l'empereur, la maison d'Autriche semblait perduë. L'electeur de Baviére était maître de Passau. Trente-mille Français, sous les ordres du maréchal de Marsin qui avait succédé à Villars, inondaient le païs au de-là du Danube. Des partis couraient dans l'Autriche. Vienne était menacée d'un côté, par les Français & les Bavarois ; de l'autre, par le prince Ragotski, à la tête des Hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le prince Eugéne accourt d'Italie : il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le duc de Marlborough. Ce général Anglais, que rien ne génait dans sa conduite, & que sa reine & les Hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'empire. Il prend d'abord avec lui dix-mille Anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert vis-à-vis les lignes de l'électeur de Baviére, dans lesquel-

les environ huit-mille Français & autant de Bavarois retranchés, gardaient les païs conquis par eux. Après deux heures de combat, Marleborough perce à la tête de trois bataillons Anglais, renverſe les Bavarois & les Français. On dit qu'il tua ſix-mille hommes, & qu'il en perdit preſque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de ſon entrepriſe. Il prend Donavert: il paſſe le Danube : il met la Baviére à contribution.

2 Juil. 1704

Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulu ſuivre dans ſes premiéres marches, l'avait tout d'un coup perdu de vuë, & n'apprit où il était qu'en apprenant cette victoire de Donavert. Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'oppoſer à Marleborough par un autre chemin, & ſe joind à l'électeur.

Dans le même tems, le prince Eugéne arrive, & ſe joind à Marleborough. Enfin les deux armées ſe rencontrent aſſez près de ce même Donavert, & à-peu-près dans les mêmes campagnes, où le maréchal de Villars avait gagné une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cévennes. Je ſai, qu'aiant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la diſpo-

disposition des deux armées, & la manière dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au président de maisons son beaufrére, que, si le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette position, il serait infalliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de 82 bataillons & de 160 escadrons; ce qui faisait à-peu-près soixante-mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes; car on fait toûjours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si decisive, mérite une attention particuliére. On a reproché bien des fautes aux généraux Français; la premiére était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, & de donnèr au maréchal de Villeroi le tems de tomber sur les Païs-Bas dégarnis, ou de s'avancèr en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la

battre, & que la victoire eût détrôné l'empereur. Le marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'electeur, Marsin & Tallard, avant & après la bataille. Une des plus considérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de Villars, que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de Tallard était à l'aîle droite; l'électeur avec Marsin à la gauche. Le maréchal de Tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Française; un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. C'était lui, qui avait fait les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'une homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très grand honneur, malgré les critiques de Feuquiéres; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toûjours tort, quelque sage conduite qu'il ait euë.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un général: sa vuë etait si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux, qui l'ont bien connu, m'ont dit encor que son courage

ge ardent, tout contraire à celui de Marleborough, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entiére. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marsin n'avait jusques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Baviére, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, aiant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure: Marleborough & ses Anglais, aiant passé un ruisseau, chargeaient déja la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce tems là, venait de passer à la gauche, pour voir comment elle était disposée. C'était déja un assez grand désavantage, que l'armée de Tallard combattît, sans que son général fût à sa tête. L'armée de l'électeur & de Marsin n'était point encor attaquée par le prince Eugéne. Marleborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne

eût pu arriver vers l'électeur à notre gauche.

Sitôt que le maréchal de Tallard apprend que Marleborough attaque son aîle, il y court : il trouve une action furieuse engagée ; la cavalerie Française trois fois ralliée, & trois fois poussée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait posté vingt-sept bataillons & douze escadrons. C'était une petite armée séparée : elle faisait un feu continuel sur celle de Marleborough. De ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où Marleborough, avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons, poussait la cavalerie Française.

Monsieur de Feuquiéres se trompe assûrément, quand il dit que le maréchal de Tallard n'y était pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de Marsin à la sienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. Il y fut blessé : son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. Marleborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françaises ; de l'autre, ses officiers généraux percent aussi entre ce village de Blenheim & l'armée de Tallard, séparée encor de la petite armée qui est dans Blenheim.

Le

Le maréchal de Tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelque escadrons. La faiblesse de sa vuë lui fait prendre un escadron ennemi pour un Français. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugéne, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déja totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du maréchal de Tallard. La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & soldats se jettaient dans le Danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite ; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marsin fit alors la retraite. Le comte du Bourg, depuis maréchal de France, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'Hochstet ; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à cette armée, qui restait encor dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze-mille homme effectifs ; c'étaient les plus anciens corps.

Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuſes ; mais l'endroit, où on ſe trouve poſté, décide de tout. Ils ne pouvaient ſortir des ruës étroites d'un village, pour ſe mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant un armée victorieuſe qui les eût à chaque inſtant accablés par un plus grand front, par ſon artillerie, & par les canons même de l'armée vaincuë, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de Clérambaut fils du maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au maréchal de Tallard : il apprend qu'il eſt pris : il ne voit que des fuiards : il fuit avec eux, & va ſe noier dans le Danube.

Siviéres, brigadier qui était poſté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui : pluſieurs officiers, même des autres régiments, y accourent : ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée ; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé Deſnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village, avec mylord Orknay

Orknay d'Hamilton. *Eſt-ce un Anglais priſonnier que vous nous amenez?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent: Navarre déchira & enterra ſes drapeaux. Mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité; & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans ſa ſituation génée. L'Europe fut étonnée, que les meilleures troupes Françaiſes eûſſent ſubi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté: mais quelques années après, quatorze-mille Suédois, ſe rendant à diſcrétion aux Moſcovites en raſe campagne, ont juſtifié les Français.

Telle fut la célébre bataille, qui en France a le nom d'*Hochſtet*, en Allemagne de *Pleintheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eûrent près de cinq-mille morts, & près de huit-mille bleſſés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugéne. L'armée Françaiſe y fut preſque entiérement détruite. De ſoixante-mille hommes, ſi longtems victo-

rieux,

rieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt-mille effectifs.

Environ douze-mille morts, quatorze-mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze-cent officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalérent cette journée. Les fuiards ſe diſperſérent ; près de cent lieuës de païs furent perduës en moins d'un mois. La Baviére entiére, paſſée ſous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement Autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le ſoldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'électeur, ſe réfugiant à Bruxelles, rencontra ſur le chemin ſon frére l'électeur de Cologne, chaſſé comme lui de ſes états : ils s'embraſſérent en verſant des larmes. L'étonnement & la conſternation ſaiſirent la cour de Verſailles, accoûtumée à la proſpérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouiſſances pour la naiſſance d'un arriére-petit-fils de Louis XIV. Perſonne n'oſait apprendre au roi une vérité ſi cruelle. Il fallut que madame de Maintenon ſe chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les hiſtoires ont répété, que l'empereur

fit

fit ériger dans les plaines de Blenheim, un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le roi de France; mais ce monument n'éxista jamais. Il n'y a eû que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du duc de Marleborough. La reine & le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense, qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célébre Addison, monument plus durable que le palais de Blenheim, est compté, par cette nation guerriére & savante, parmi les récompenses les plus honorables du duc de Marleborough. L'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France disperséе laisse aux alliés une carriére ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin : ils entrent en Alsace. Le prince Louis de Bade, géné-

ral

ral célèbre pour les campemens & pour les marches, investit Landau. Le roi des Romains Joseph, fils aîné de l'empereur
19 Léopold, vient à ce siége. On prend
et 23 Landau : on prend Trarbach.
Nov.

Cent lieuës de païs perduës n'empêchaient pas, que les frontiéres de la France ne fussent encor reculées. Louis XIV. soûtenait son petit-fils en Espagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne, pour résister à Marleborough victorieux ; & on les fit. On rassembla les débris de l'armée : on épuisa les garnisons : on fit marcher des milices. Le ministére emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée ; & on rappella, du fond des Cévennes, le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de Tréves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général Anglais. Tous deux voulaient donnèr une nouvelle bataille. Mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglais, Villars eut au moins l'honneur de faire dé-
Mai camper Marleborough. C'était beaucoup
1705 alors. Le duc de Marleborough, qui estimait assez le maréchal de Villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant : " rendez moi la justice de

" croire,

„ croire, que ma retraite eſt la faute du
„ prince de Bade ; & que je vous eſtime
„ encor plus, que je ne ſuis fâché contre
„ lui. „

Les Français avaient donc encor des barriéres en Allemagne. La Flandre, où commandait le maréchal de Villeroi délivré de ſa priſon, n'était pas entamée. En Eſpagne, le roi Philippe cinq & l'archiduc Charles attendaient tous deux la couronne ; le premier, de la puiſſance de ſon grand-pére, & de la bonne volonté de la pluſpart des Eſpagnols ; le ſecond, du ſecours des Anglais, & des partiſans qu'il avait en Catalogne & en Arragon. Cet archiduc, depuis empereur & alors ſecond fils de l'empereur Léopold, n'aiant rien que ce titre, alla presque ſans ſuite à Londres implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puiſſance Anglaiſe. Cette nation, ſi étrangére dans cette querelle, fournit au prince Aûtrichien deux-cent vaiſſeaux de tranſport, trente-vaiſſeaux de guerre joints à dix vaiſſeaux Hollandais, neuf-mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un roiaume. Mais cette ſupériorité, que donnent le pouvoir & les bienfait, n'empéchait pas que l'empereur, dans ſa lettre à la reine Anne, préſentée par

par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaictrice le titre de majesté : on ne la traitait que de sérénité, selon le stile de la cour de Vienne, que l'usage seul peut justifier.

CHA-

Chapitre Dixneuvieme.

Pertes en Eſpagne : perte des batailles de Ramillies et de Turin, & leurs ſuites.

UN des premiers exploits de ces troupes Anglaiſes, fut de prendre Gibraltar, qui paſſait avec raiſon pour imprenable. Une longue chaîne de rochers eſcarpés en défendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mèr eſt inacceſſible aux grands navires. Une baye longue, mal ſûre & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expoſés aux tempêtes & à l'artillerie de la fortereſſe & du mole : les bourgeois ſeuls de cette ville la défendraient contre mille

mille vaiſſeaux & cent-mille hommes. mais cette force même fut la cauſe de ſa priſe. Il n'y avait que cent hommes de garniſon ; c'en était aſſez : mais ils négligeaient un ſervice qu'ils croïaient inutile. Le prince de Heſſe avait débarqué avec dix huit-cent ſoldats dans l'iſthme qui eſt au nord derriére la ville ; mais de ce côté-là, un rocher eſcarpé rend la ville inattaquable. La flote tira envain quinze-mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouiſſances, s'approchérent dans des barques ſous le mole, dont l'artillerie devait les foudroier ; elle ne joua point. Ils montent ſur le mo-
4 Août le ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il falut que cette ville imprenable ſe rendit. Elle eſt encor aux Anglais dans le tems que j'écris. L'Eſpagne, redevenuë une puiſſance ſous le gouvernement de la princeſſe de Parme, ſeconde femme de Philippe cinq & victorieuſe depuis en Afrique & en Italie, voit encor, avec une douleur impuiſſante, Gibraltar aux mains d'une nation ſeptentrionale, dont les vaiſſeaux fréquentaient à peine, il y a deux ſiécles, la mèr méditerranée.

Immédiatement après la priſe de Gibraltar, les Anglais, maîtres de cette mèr, donnérent, à la vuë de Malaga, une bataille

taille navale au comte de Toulouſe amiral de France : bataille indéciſe à la vérité ; mais derniére époque de la puiſſance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, le comte de Toulouſe, amiral du roiaume, y commandait cinquante vaiſſeaux de ligne & vingt-quatre galéres. Il ſe retira avec gloire, & ſans perte. Mais depuis, le roi aiant envoié treize vaiſſeaux pour attaquer Gibraltar tandis que le maréchal de Teſſé l'aſſiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flote. Une partie des vaiſſeaux fut briſée par la tempête : une autre, priſe par les Anglais à l'abordage, après une réſiſtance admirable ; une autre brûlée ſur les côtes d'Eſpagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes Françaiſes, ni dans l'océan, ni dans la méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont Louis XIV. l'avait tirée, ainſi que tant d'autres choſes éclatantes, qui ont eû ſous lui leur orient & leur couchant.

26 Août 1704

Mars 1705

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en ſix ſemaines, le roïaume de Valence & de Catalogne pour l'archiduc Charles. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des aſſiégeans.

Les Anglais étaient ſous les ordres d'un des

des plus singuliers hommes, qu'ait jamais porté ces païs si fertile en esprits fiers, courageux & bizarres. C'était le comte de Péterborough, homme qui ressemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller fair la guerre aux Mores en Afrique. Il avait, à vingt-ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange: mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voiage, il s'était embarqué pour l'Amérique; & de-là il était allé à la Haie sur un vaisseau Hollandais. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. C'était lui, qui assiégeait Barcelone avec le prince de * Darmstadt. Il lui propose d'emporter, l'épée à la main, les retranchemens qui couvrent le fort Mont-Joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe créve dans le fort sur le magazin des poudres, & le fait sauter:

* L'histoire de Réboulet appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre Philippe V.

ter : le fort eſt pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encor ſignés, quand on entend tout à coup des cris & de hurlemens. *Vous nous trahiſſez*, dit le vice-roi à Péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais, qui ſont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent ; ils pillent, & ils violent.* " Vous vous mé-" prenez, répondit mylord Peterbo-" rough ; il faut que ce ſoit des troupes " du prince de Darmſtadt. Il n'y a qu'un " moien de ſauver votre ville, c'eſt de " me laiſſer entrer ſur le champ avec " mes Anglais : j'appaiſerai tout, & je re-" viendrai à la porte achever la capitu-" lation." Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger préſent, perſuada le gouverneur : on le laiſſa entrer. Il court avec ſes officiers : il trouve des Allemans & des Catalans, qui ſaccageaient les maiſons des principaux citoiens ; il les chaſſe ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la ducheſſe de Popoli entre les mains des ſoldats, prête à être déshonorée, il la rend à ſon mari. Enfin, aiant tout appaiſé, il retourne à cette porte, et ſigne la capitulation. Les Eſpagnols étaient con-

fondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoiables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe V, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux, ni ingénieurs, ni presque de soldats. La France fourniſſait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port, avec vingt cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de Tessé forme le siége, avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flote Anglaise arrive : la Française se retire : le Maréchal de Tessé léve le siége avec precipitation. Il laisse dans son camp des provisions immenses : il fuit & abandonne quinze-cent blessés à l'humanité du comte Péterborough. Toutes ces pertes étaient grandes : on ne savait, s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soûtenait, par l'affection de la nation Castillane, qui met son orgueil à être fidele, & qui persistait dans son choix. Les affaires allaient bien en Italie. Louis XIV était vangé du duc de Savoie. Le duc

12 Mai 1706

de

de Vendôme avait d'abord repoussé avec gloire le prince Eugéne, à la journée de Cassano près de l'Adda: journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles en chante des deux côtés des *te deum*; mais qui ne servent qu'à la déstruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avait gagné pleinement celle de Cassinato, en l'absence du prince Eugéne; & ce prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encor un détachement de ces troupes entiérement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de Vendôme. Il ne restait plus guéres que Turin à prendre. On allait l'investir: il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de Villars, vers l'Allemagne, poussait le prince de Bade. Villeroi commandait en Flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes; & il se flattait de réparer contre Marleborough, le malheur qu'il avait essuié en combattant le prince Eugéne. Son trop de confiance en ses propres lumiéres, fut plus que jamais funeste à la France. Près de la Méhaigne & vers les sources de la petite Ghette, le maréchal de Villeroi avait campé son armée. Le centre était à Ramillies village devenu aussi fameux qu'Hochstet.

16 Août 1705.

19 Avril 1706.

Villeroi eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui conseillaient ce parti ; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recruë, ni disciplinées, ni complettes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée ; il posta sa gauche derriére un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'allèr à l'ennemi.

Marleborough qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Française ne peut allèr attaquer sa droite : il dégarnit aussitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion lieutenant-général, qui voit ce movement des ennemis, crie au maréchal : " Vous êtes perdu, si vous ne changez votre ordre de bataille. Dégarnissez votre gauche, pour vous opposer à l'ennemi à nombre égal. Faites rapprocher vos lignes davantage. Si vous tardez un moment, il n'y a plus de ressource." Plusieurs officiers appuiérent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. Marleborough attaque. Il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eût

voulu poſter lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit; & l'hiſtoire eſt en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire auſſi, que les troupes des alliés étaient mieux diſciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs ſuccès paſſés, leur inſpirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens Français, qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la deſtinée des états ? l'armée Françaiſe ne reſiſta pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochſtet, & on avait tué prés de huit-mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux-mille-cinq-cent: ce fut une déroute totale: les Français y perdirent vingt-mille hommes, & la glorie de la nation ; & l'eſpérance de reprendre l'avantage. La Baviére, Cologne, avaient été perduës par la bataille d'Hochſtet: toute la Flandre Eſpagnole le fut par celle de Ramillies. Marleborough entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles: il prit Oſtende : Menin ſe rendit à lui.

Le maréchal de Villeroi, au déſeſpoir, n'oſait écrire au roi cette défaite. Il reſta cinq jours ſans envoier de couriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui conſternait déja la cour de

France. Et quand il reparut devant le roi ; ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le roi tire aussitôt le duc de Vendôme d'Italie, où il ne le croiait pas nécessarie, pour l'envoier en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins avec apparance de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le Le prince Eugéne n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au de-là de l'Adige ; & ce fleuve, bordé en deça d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus amiable du roiaume : & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la statuë de Louis XIV dans la place des victoires. On voiait en lui le courage de son pére, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. Chamillard son beau-pére, qui l'aimait tendrement,

avait

avait tout prodigué pour lui assûrer le succès. L'imagination est effraiée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouvèr ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent-quarante piéces de canon ; & il est à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-mille écus. Il y avait cent-dix-mille boulets, cent-six-mille cartouches d'une façon & trois-cent-mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-sept-mille-sept-cent grenades, quinze-mille sacs à terre, trente-mille instrumens pour le pionnage, douze-cent-mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fèr & le fèr-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpétre, les oûtils de toute espéce. Il est certain, que les frais de tous ces préparatifs de déstruction, suffiraient pour fondèr & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que personne des entrepriſes qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du tems, preſſait ce siége contre

toutes les régles. Le maréchal de Vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'état que soi-même, avait proposé au duc de la Feuillade, de venir diriger le siége comme un ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire ; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il lui manda, dans une lettre que j'ai vuë : *J'espére prendre Turin à la Cohorn.* Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin : mais l'aiant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'aiant pas même entouré toute la ville ; des secours, des vivres pouvaient y entrer : le duc de Savoie pouvait en sortir : & plus le duc de la Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le prince, qui, connaissant mieux le terrain, échape à ses poursuites. La Feuil-

Feuillade manque le duc de Savoie, & la conduite du siége en souffre.

Tous les officiers subalternes, étonnés des manœuvres de leur général, croiaient, qu'il ne voulait point prendre Turin. Ils prétendaient que la Feuillade, qui avait osé (disaient-ils) jetter des regards passionnés sur madame la duchesse de Bourgogne, lui avait juré de respecter la capitale de son pére. Cette erreur populaire s'accrédita tellement, que je n'ai vu aucun officier de cette armée, qui n'en fût encor persuadé plus de vingt ans aprés. On débita même que la duchesse de Bourgogne, pour sauver Turin, avait engagé madame de Maintenon à faire prendre toutes les mauvaises mesures qui furent le salut de cette ville. Ces bruits ridicules s'accréditent, & les écrivains en déshonorent leurs histoires. *

Depuis le treize mai jusqu'au vingt Juin, le duc de Vendôme au bord de l'Adige favorisait ce siége ; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince Eugéne.

Le général des Imperiaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêterent environ six-millions

* Voiez Réboulet.

ons de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'empire. La lenteur de ces secours eût du perdre l'Italie ; mais la lenteur du siége de Turin était encor plus grande.

Vendôme était déja nommé, pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il souffre que le prince Eugene passe l'Adige: il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le général Français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le prince Eugéne en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie ; tandis qu'elles paraissaient désespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

Le duc de Vendôme va done rassembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi; & le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le Pô les troupes du duc de Vendôme. Ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battuës. Eugéne avait passé le Pô à la vuë de Vendôme: il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans; il prend Carpi, Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Français ; enfin il joind le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans,

d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant Turin. Le prince Eugéne le ſuit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre: celui d'attendre le prince Eugéne dans les lignes de circonvallation; ou celui de marchèr à lui, lorſqu'il était encor auprès de Veillane. Le duc d'Orléans aſſemble un conſeil de guerre: ceux qui le compoſaient, étaient le maréchal de Marſin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochſtet, le duc de la feuillade, Albergoti, Saint-Frémont & d'autres lieutenans-généraux. " Meſſieurs, leur dit " le duc d'Orléans, ſi nous reſtons dans " nos lignes, nous perdons la bataille. " Notre circonvallation eſt de cinq lieuës " d'étenduë: nous ne pouvons border " tous ces retranchemens. Vous voiez " ici le régiment de la marine, qui n'eſt " que ſur deux hommes de hauteur: là, " vous voiez des endroits entiérement " dégarnis. La doire, qui paſſe dans notre camp, empéchera nos troupes de " ſe porter mutuellement de promts ſecours. Quand le Français attend qu'on " l'attaque, il perd le plus grand de ſes " avantages; cette impétuoſité & ces " premiers momens d'ardeur, qui décident ſi ſouvent du gain des batailles. " Croiez moi, il faut marchèr à l'ennemi.

Tous les lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher*. Alors le maréchal de Marſin tire de ſa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférèr à ſon avis en cas d'action ; & ſon avis fut de reſter dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoié à l'armée, que comme un prince du ſang, & non comme un général ; & forcé de ſuivre le conſeil du maréchal de Marſin, il ſe prépara à ce combat ſi déſavantageux.

Les ennemis paraiſſaient vouloir formèr à la fois pluſieurs attaques. Leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des Français. Monſieur le duc d'Orléans voulait une choſe ; Marſin & la Feuillade une autre : on diſputait ; on ne concluait rien. Enfin on laiſſe les ennemis paſſer la doire. Ils avancent ſur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondenr. Il faut dans l'inſtant leur oppoſer des bataillons d'une épaiſſeur aſſez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée ſur la montagne des capucins, avait avec lui vingt-mille hommes, & n'avait en tête que dés milices, qui n'oſaient l'attaquer. On lui envoie demander douze-mille hommes. Il répond qu'il ne peut ſe dégarnir : il donnedes raiſons ſpécieuſes. On

les

les écoute : le tems se perd. Le prince Eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu ; que les ennemis sont maîtres du camp ; & que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir : les lignes, les tranchées sont abandonnées ; l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marsin blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse ; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son païs, qu'on ait jamais emploié dans les ambassades, avait toûjours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de Marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots : *croiez au moins, monsieur, que ça été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de 7 Sept. 1706

guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de Marsin, en prenant congé à Versailles, avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin : mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille ; & cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante-mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eû plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre, que le comte de Médavy-grancey, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les impériaux, commandés par le Landgrave de Hesse, depuis roi de Suéde, ne remporta qu'une victoire inutile quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & énfin le roiaume de Naples.

9 Sept. 1706

CHA-

Chapitre Vingtie'me.

Suites des disgraces de la France & de de l'Espagne : humiliation, constance & ressources de Louis XIV. bataille de Malplaquet.

LA bataille de Hochstet avait coûté à Louis XIV. la plus florissante armée, & tout le païs du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maison de Baviére tous ses états. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toûjours été dans toutes les guerres depuis Charle-

Charlemagne. Il reſtait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuſe ſous le comte de Médavy. On occupait encor quelques places. On propoſa de céder tout à l'empereur, pour vû qu'il laiſſât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de Savoie y conſentit. Ainſi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paiſible en Italie. La conquête du roiaume de Naples & de Sicile lui fut aſſûrée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme ſujet. Il taxa la Toſcane à cent-cinquante-mille piſtoles, Mantouë à quarante-mille. Parme, Modéne, Luques, Génes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impoſitions.

L'empereur, qui jouit de tout ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, ſous les apparences de la modération, avait nourri ſans éclat une ambition profonde. C'était ſon fils aîné Joſeph, vif, fièr, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que ſon père. Si jamais empereur parut fait pour aſſervir l'Allemagne & l'Italie, c'était Joſeph. Il domina de-là les monts : il rançonna le pape : il fit mettre de ſa ſeule autorité, en 1706, les élec-

électeurs de Baviére & de Cologne au ban de l'empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du Bavarois & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur pére n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrace en France & dans le Païs-bas. Philippe V. lui céda depuis toute la Flandre Espagnole en 1712. * S'il avait gardé cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la Baviére, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'Aûtriche : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déja menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'Europe. Le duc de Savoie pouvait entrer en France, l'Angleterre & l'Ecosse se réuniſſaient, pour ne plus composer qu'un seul roiaume ; ou plustot l'Ecosse, devenuë province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France touchèr à

* Dans l'histoire de Réboulet, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la viceroiaute.

à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mèr & sur terre. De ces flotes formidables que Louis XIV. avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encor frontiére; mais Landau perdu laissait toûjours l'Alsace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre & par mèr. Ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était point encor entamé; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

Louis XIV. fit face partout. Quoique partout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en Espagne, qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le siége de Barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouse n'avait paru que pour ramener sa flote à Toulon. Barcelone secouruë, le siége abandonné, l'armée Française diminuée de moitié s'était retirée sans munitions dans la Navarre, petit roiaume qu'on conservait aux Espagnols, & dont nos rois ajoûtent encor le tître à celui de France, par

un

un usage qui semble au dessous de leur grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les Portugais, avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentérent, & s'avancérent jusques dans l'Estramadoure. C'était un Français devenu pair d'Angleterre, qui les commandait, mylord Galowai autrefois comte de Ruvigni; tandis que le duc de Barwick Anglais était à la tête des troupes de France & d'Espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de sa destinée, était dans Pampelune. Charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en Catalogne.

Il était maître de l'Aragon, de la province de Valence, de Carthagéne, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu' à Madrid. Gallowai y entra sans résistance, & fit proclamer roi l'archiduc Charles. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède. 22 Juin 1709
Tout parut alors si désespéré pour Philippe V, que le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des cito-

citoiens, homme toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de France d'envoier Philippe V régner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou & du Méxique n'eût plus été que pour les Français ; dans ce revers de la famille de Louis XIV, la France eût encor trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles ; mais la constance des Castillans & les fautes des ennemis conservérent la couronne à Philippe V. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de Savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au dessus de son séxe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter la zéle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux-cent-mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidelés, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'archiduc dans Madrid, on cria *Vive Philippe*; & à Tolède, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les Espagnols avaient jusques-là fait

peu

peu d'efforts pour soûtenir leur roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrérent en cette occasion une espéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donnèr un roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Aûtrichiens, qui étaient en Espagne, furent harcelés partout, manquérent de vivres, firent des fautes presque toûjours inévitables dans un païs étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance. 22 Sept. 1706

Louis XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les Espagnols en faisaient ; & tandis qu'il veillait à la sureté de toutes les côtes sur l'océan & sur la Méditerranée, en y plaçant des milices ; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon ; il envoiait encor de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la Castille.

Ce fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'Almanza, sur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'archiduc, ne furent présens 25 Avril 1707

préſens à cette journée ; & c'eſt ſurquoi le fameux comte de Peterborough, ſingulier en tout, s'écria, *Qu'on était bien bon de ſe battre pour eux.* Le duc d'Orléans, qui voulait y être & qui devait commander en Eſpagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire : il prit pluſieurs places, & entre autres, Lérida, l'écueil du grande Condé.

D'un autre côté, le maréchal de Villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avait beſoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'
22 Mai 1707 Hochſtet. Il avait forcé les lignes de Stollhoffen au de-là du Rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieuës à la ronde, pénétré juſqu'au Danube. Ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontiéres de l'Allemagne. Mais en Italie tout était perdu. Le roiaume de Naples, ſans défenſe & accoûtumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux ; & le pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes Allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voiait, ſans oſer murmurer, que l'empereur ſe fit ſon vaſſal malgré lui. C'eſt un grand éxemple de la force des opinions reçuës & du pouvoir de la coûtume, qu'on puiſſe toûjours s'emparer de Naples ſans conſul-

ter

ter le pape, & qu'on n'oſe jamais lui en refuſer l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait Naples, l'aieul était ſur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déja le duc de Savoie & le prince Eugéne y étaient entrés par le col de tende. Louis XIV voiait, avec une indignation douloureuſe, que ce même duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait preſque plus que ſa capitale, & le prince Eugéne, qui avait été élevé dans ſa cour, fuſſent prêts de lui enlever Toulon & Marſeille.

Toulon était aſſiégé & preſſé : une flote Anglaiſe, maîtreſſe de la mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marſeille ſans défenſe n'aurait pas tenu ; & il était vraiſemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraiſemblable arrive. On eut le tems d'envoier des ſecours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on ſacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour ſauver un partie de la France. Le païs, par où les ennemis pénétraient, eſt ſec, ſtérile, hériſſé de montagnes ; les vivres rares ; la retraite diffi-

Août 1707

difficile. Les maladies, qui désolérent l'armée ennemie, combattirent encor pour Louis XIV. Le siege de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger. Tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs. Charles-quint y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la reine de Hongrie y échouérent encore.

22 Août 1707

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande etenduë de terrain, & divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement & lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échapée à une invasion, Louis XIV aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flotes des Anglais, qui couvraient la mèr. Ce projet fut proposé par des Ecossais attachés au fils de Jacques II. Le succès était douteux ; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soûtenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V sur celui d'Espagne ; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les Ecossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appellaient unanimement le descendant de leurs anciens rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouverait trente-mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le pére, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, Mars 1708

tignon, commandait les troupes. Le chevalier de Forbin-janſon, l'un des plus grands hommes de mèr, conduiſait la flote. La conjoncture paraiſſait favorable; il n'y avait en Ecoſſe que trois-mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses ſoldats étaient occupés en Flandre ſous le duc de Marleborough. Mais il fallait arriver; les Anglais avaient en mèr une flote de près de cinquante vaiſſeaux de guerre. Cette enterpriſe fut entiérement ſemblable à celle que nous avons vuë en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques ſecond. Elle fut prévenuë par les Anglais. Des contre-tems la dérangérent. Le miniſtére de Londres eut même le tems de fair revenir douze bataillons de Flandre. On ſe ſaiſit dans Edimbourg des hommes les plus ſuſpects. Enfin le prétendant s'étant préſenté aux côtés d'Ecoſſe & n'aiant point vu les ſignaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramenèr à Dunkerque. Il ſauva la flote; mais tout le fruit de l'enterpriſe fut perdu. Il n'y eut que Matignon, qui gagna à cette enterpriſe. Aiant ouvert les ordres de la cour en pleine mèr, il y vit les proviſions de maréchal de France; récompenſe de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si

Si jamais il y eut une vision absurde, c'est celle de quelques historiens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec son frère. Il y a de l'imbécillité à supposer, qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur ?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le roi crut qu'en faisant paraître le duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce prince d'un esprit ferme & intrépide, était pieux, juste & philosophe. Il était fait pour commander à des sages. Elève de l'archévêque de Cambrai, il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce prince philosophe au duc de Marleborough : on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop

 sou-

ſouvent : le grand capitaine ne fut pas aſſez écouté, & le conſeil du prince balança ſouvent les raiſons du général. Il ſe forma deux partis : & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un ; celui de la cauſe commune. Le prince Eugéne était alors ſur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec Marleborough, il n'eûrent jamais qu'un ſentiment.

Le duc de Bourgogne était ſupérieur en forces : la France, que l'Europe croiait épuiſée, lui avait fourni une armée de près de cent-mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. Il avait encor l'avantage des negociations, dans un païs ſi long-tems Eſpagnol, fatigué de garniſons Hollandaiſes, & où beaucoup de citoiens penchaient pour Philippe V. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanoüir le fruit des manœuvres de politique. La diviſion, qui mettait de l'incertitude dans le conſeil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebrouſſa vers l'Eſcaut, à Oudenarde. Ainſi on perdit du tems. On trouva le prince Eugéne & Marleborough qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille ;

11 Juil. 1708

taille ; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquilement le prince Eugéne, revenu du Rhin, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siége devant une ville aussi grand & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite au hazard d'être à tout moment surpris ; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude, que régnaient dans l'armée Française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battuës par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits,

faits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croiait le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugéne & Marleborough, que ces généraux en état d'assiéger Lille. Le maréchal de Boufflers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumérent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix ; & qu'une bombe, qui tomba près de la sale de la comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufflers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquiles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui merita l'estime des ennemis, les cœurs des citoiens, & les récompenses du roi. * Les historiens, ou plustôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de la blâmer, auraient dû se souvenir, que quand on contredit

* Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé Vanduren, fit écrire par le jésuite la Motte réfugié en Hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martiniére, le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de .... secrétaire d'état.

redit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siége de Lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers, attachés au duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne; & ce conseil rejettait tout sur le duc de Vendôme. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme: *voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voiez quelles sont nos disgraces.* " Croiez vous, lui répondit le duc de Ven- " dôme, que Marleborough y aille plus " souvent que moi ?" Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joseph. Despotique dans l'empire, maître de Landau, il voiait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déja même un parti Hollandais avait eû la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avait, sous les fenêtres du château, enlevé le premier écuier du roi, croiant se saisir de la personne du Dauphin, pére du duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris. L'empereur avait autant d'es-

pérance au moins d'établir ſon frére Charles en Eſpagne, que Louis XIV. d'y conſerver ſon petit-fils.

Déja cette ſucceſſion, que les Eſpagnols avaient voulu rendre indiviſible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la Lombardie & le roiaume de Naples. Charles ſon frére avait encor la Catalogne & une partie de l'Aragon. L'empereur força alors le pape Clément XI. à reconnaître l'archiduc pour roi d'Eſpagne. Ce pape, dont on diſait qu'il reſſemblait à ſaint-pierre, parce qu'il affirmait, niait, ſe repentait & pleurait, avait toûjours reconnu Philippe V. à l'éxemple de ſon prédéceſſeur; & il était attaché à la maiſon de Bourbon. L'empereur l'en punit; en déclarant dépendans de l'empire, beaucoup de fiéfs qui relevaient juſqu'alors de papes, & ſurtout Parme & Plaiſance; en ravageant quelques terres eccléſiaſtiques; en ſe ſaiſiſſant de la ville de Comacchio. Autrefois un pape eût excommunié tout empereur, qui lui aurait diſputé le droit le plus leger; & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. Mais la puiſſance des clez étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI. animé par la France, avait oſé un moment ſe ſervir de la puiſſance du Glaive. Il ar-

ma

ma & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il désarma ; il laissa Comacchio en dépôt à l'empereur ; il consentit à écrire à l'archiduc, *à notre très chèr fils roi catholique en Espagne.* Une flote Anglaise dans la Méditerrannée, & les troupes Allemandes sur ses terres, le forcérent bientôt d'écrire, *à notre tres chèr fils Charles roi des Espagnes.* Ce suffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple Espagnol, à qui on avait fait accroire, que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Restait à la monarchie Espagnole, au de-là du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flote Anglaise donna la Sardaigne à l'empereur ; car les Anglais voulaient que l'archiduc n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les traités de partage. Ils réservérent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimérent mieux emploier leurs vaisseaux à chercher sur les mèrs les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques uns, qu'à donnèr à l'empereur de nouvelles terres. Août. 1708

La France était aussi humiliée que Rome & plus en danger : les ressources s'épuisaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murmuraient contre Louis XIV. malheureux.

Des partisans, à qui le ministére avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de Saint-Malo, qui allérent au Pérou, & rapportérent trente millions dont ils prêtérent la moitié à l'état, Louis XIV. n'aurait pas eû dequoi païer ses troupes. La guerre avait ruiné l'état : & des marchands le sauvérent. Il en fut de même en Espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre Philippe. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait par les recruës de soldats plus faciles. Chamillard, élevé au ministére des finances & de la guerre, remit le dernier entre les mains de monsieur Voisin, depuis chancelier, qui avait été intendant de frontiére. Les armées n'en furent guères mieux pour-
Fév. vuës, ni plus encouragées. Le même Cha-
1708 millard aiant ensuite renoncé aux finan-

ces,

ces, * ſon ſucceſſeur Des-marêts ne pouvait rétablir un crédit anéanti. Le cruel hivèr de 1709 acheva de déſeſpérer la nation. Les oliviers, qui ſont une grande reſſource dans le midi de la France, périrent. Preſque tous les arbres fruitiers gelérent. Il n'y eut point d'eſpérance de recolte. On avait très peu de magaſins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flotes ennemies, ausquelles on n'avait presque plus de vaiſſeaux de guerre à oppoſer. Le fléau de cet hivèr cruel était général dans l'Europe : mais les ennemis avaient plus de reſſources. Les Hollandais ſur tout, qui ont été ſi long-tems les facteurs des nations, avaient aſſez de magaſins pour mettre les armées floriſſantes des alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, ſemblaient devoir périr de miſére.

* L'hiſtoire de l'ex-jéſuite la Motte, rédigée par la Martiniére, dit que monſieur de Chamillard fut déſtitué du miniſtére des finances en 1703 ; & que la voix publique y appella le maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet hiſtorien ſont ſans nombre.

Louis XIV, qui avait déja fait quelques avances pour la paix, se détermina, dans ces circonstances funestes, à envoier à la Haie son principal ministre, le marquis de Torci-colbert, assisté du président Rouillé. La démarche était humiliante. Ils virent d'abord à Anvers deux bourguemestres d'Amsterdam, l'un nommé Buis, l'autre Venderdussen, qui parlérent en vainqueurs, & qui rendirent aux ministres du plus fier de tous les rois, toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les Etats Généraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi Guillaume; les magistrats Hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commissaires Hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils : *qu'on dise à Hesse de nous venir parler*. Ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vétemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écraser à la fois l'orgueil Allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de su-

périorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance : ils voulaient, que leur état eût en ſouveraineté dix villes en Flandre, entre autres, Lille qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainſi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non ſeulement aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient ; comme Veniſe avait autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après : car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui ; lorsque les armes des alliés eûrent encor de nouveaux avantages, le duc de Marleborough, plus maître alors que ſa ſouveraine en Angleterre & gagné par la Hollande, fit conclure avec les États Généraux en 1709, un traité, par lequel ils reſteraient maîtres de toutes les villes frontiéres qu'on prendrait ſur la France, auraient garniſon dans vingt places de la Flandre aux dépens du pais, dans Hui, dans Liege & dans Bonne, & auraient en toute ſouveraineté la haute Gueldre. Ils ſeraient devenus en effet ſouverains des dix-ſept provinces des Païs-Bas ; ils auraient dominé dans Liege

& dans Cologne. C'eſt ainſi qu'ils voulaient s'aggrandir ſur les ruines même de leurs alliés. Ils nourriſſaient déja ces projets élevés, quand le principal miniſtre de France vint leur demander la paix. Il ne faut pas être ſurpris, s'il fut reçu avec dédain.

De ces préliminaires d'abaiſſement, le miniſtre de Louis XIV alla à la Haie recevoir, au nom de ſon maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugéne, le duc de Marleborough, & le penſionnaire Heinſius. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait ſa grandeur & ſa vangeance ; le ſecond, ſa gloire & une fortune immenſe, qu'il aimait également ; le troiſiéme, gouverné par les deux autres, ſe regardait comme un Spartiate, qui abaiſſait un roi de Perſe. Ils propoſérent, non pas une paix, mais une trève ; & pendant cette trève, une ſatisfaction entiére pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du roi ; à condition que le roi ſe joindrait à eux pour chaſſer d'Eſpagne ſon propre petit-fils dans l'eſpace de deux mois, & que pour ſûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Straſbourg & Briſac, & par renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace. Louis XIV ne

22 Mai 1709

s'était

s'était pas attendu, quand il refusait autrefois une compagnie de cavalerie au prince Eugéne, quand Churchil n'était pas encor colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui etait connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soutenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent, que Torci n'était allé s'humiliér à la Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'Europe, & pour animer les Français par une juste ressentiment ; mais le fait est, qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le président Rouillé à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes: & pour toute réponse, les états ordonnérent á Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des reponses si dures, dit à Rouillé : *Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes*

mes ennemis qu'à mes enfans. Il se prépara donc à tenter encor la fortune en Flandre. La famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, se firent soldats. Beaucoup de terres restérent en friche; mais on eut une armée. Le maréchal de Villars, qu'on avait envoié commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eû quelques petits succès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'état mettait son espérance.

Déja Marleborough avait pris Tournai, dont Eugéne avait couvert le siége. Déja ces deux généraux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les empêcher. Il avait avec lui le maréchal de Boufflers, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. Boufflers aimait véritablement le roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & surtout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les Français s'avancèrent pour s'op-

s'opposer à l'investissement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de blangies & du village de Malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans ; mais celle des alliés était supérieure de quarante-deux bataillons. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt pièces de canon ; les alliés cent-quarante. Le duc de Marleborough commandait l'aîle droite, où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre : le prince Eugéne était au centre : Tilli & un comte de Nassau, à la gauche avec les Hollandais.

Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au marechal de Boufflers. Il avait retranché son armée à la hâte, manœvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recruës, & convenable encor à la situation de la France, qu'une défaite entiére eût mise aux derniers abois. Quelques historiens ont blâmé le général dans sa disposition ; *Il devait*, disaient-ils, *passer une large trouée au lieu de la laisser devant lui.* Ceux, qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habile ? 11 Sept. 1709

Tout ce que je sai, c'est ce que le maré-

réchal dit lui-même, que les soldats, qui aiant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettérent une partie pour courir plus légérement au combat. Il y a eû depuis plusieurs siécles peu de batailles plus disputées & plus longues ; aucune plus meurtriére. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite & même poursuivie la baionnette au bout du fusil. Marleborough à la droite, faisait soûtenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars d garnit un peu son centre, pour s'opposer à Marleborough ; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait, ne résista pas. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perduë. Le champ était jonché de près de trente-mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés surtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guéres plus de huit-mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissérent environ vingt & un mille tués ou blessés. Mais le centre étant

forcé,

forcé, les deux ailes coupées ; ceux, qui avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le maréchal de Boufflers * fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de Tingri-montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ſes péres. L'armée ſe retira entre la Quênoi, & Valenciennes, emportant pluſieurs drapeaux & étendarts pris ſur les ennemis. Ces dépouilles conſolérent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir diſputée ſi longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, aſſûra le roi, que ſans ſa bleſſure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général perſuadé : mais j'ai vu peu de perſonnes qui le cruſſent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'eſſaïat pas d'empécher, que ceux qui n'avaient eû d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allaſſent faire le ſiége de Mons. Les Hollandais craig-

* Dans le livre intitulé, *Mémoires du maréchal de Barwick*, il eſt dit que le maréchal de Barwick fit cette retraite. C'eſt ainſi que tant de mémoires ſont écrits.

craignirent pour cette entrepriſe. Ils héſitérent. Mais le nom de bataille perduë impoſe aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne ſont jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le ſoldat, à qui on dit qu'il a été battu, craind de l'être encore.

11 Oct. 1709 Ainſi Mons fut aſſiégé & pris, & toûjours pour les Hollandais qui le gardérent, ainſi que Tournai & Lille.

CHA-

CHAPITRE VINGT-UNIE'ME.

LOUIS XIV continuë à demander la paix & à ſe défendre ; le duc de Vendôme affermit le roi d'Eſpagne ſur le trône.

NON ſeulement les ennemis avançaient ainſi pié-à-pié, & faiſaient tomber de ce côté toutes les barriéres de la France ; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoie, aller ſurprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roiaume. Le général Merci, Chargé de faciliter cette entrepriſe en entrant dans la Haute-Alſace par Bâle, fut heureuſement arrété près

près de l'île de Neubourg sur le Rhin, par le comte, depuis maréchal du Bourg.

26 Août. 1709 Je ne sai par quelle fatalité ceux, qui ont porté le nom de Merci, ont toûjours été aussi malheureux qu'estimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre ; & l'entérieur du roiaume était dans un état si languissant, que le roi demanda encor la paix en suppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, & de l'abandonner à sa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre Strasbourg & Brisac ; de renoncer à la souveraineté de l'Alsace, & de n'en garder que la préfecture ; de raser toutes ces places depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg ; de combler le port, si longtems redoutable, de Dunkerque, & d'en raser les fortifications ; de laisser aux Etats Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devaient servir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor avoir le triomphe de discuter les soumissions de Louis XIV. On permit à ses plénipotentiaires

tiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les priéres de ce monarque. Il choisit le maréchal d' Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi ; & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siécle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans les ministres, lorsque le prince n'est pas heureux. Ce sont les victoires qui font les traités. Les ambassadeurs de Louis XIV furent plustôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la Haie au prince Eugéne, au duc de Marleborough, au comte de Zinzendorf de ambassadeur l'empereur ; & ces offres étaient toûjours reçuës avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des réfugiés Français devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marleborough & Eugéne.

Les plénipotentiaires de France poussérent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On exigea que Louis XIV, pour preliminaires, s'engageât seul à chasser d'Espagne

pagne ſon petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparérent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-venant; & le lord Stairs propoſa d'envoier des partis juſqu'à Paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée par Gui de Staremberg, le général Allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugéne, remporta près de Saragoſſe une victoire complette, ſur l'armée en qui le parti de Philippe V. avait mis ſon eſpérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, général malheureux. On remarqua encore, que les deux princes qui ſe diſputaient l'Eſpagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne ſe trouvérent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fît la guerre par lui-même. Il était triſte, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ſes deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir

20 Août 1710

rir en Lombardie un peu de terrain, ſur lequel l'empereur Joſeph lui faiſait déja des difficultiés, & dont on l'aurait dépouillé à la premiére occaſion.

Cet empereur était heureux par-tout, & n'était nulle-part modéré dans ſon bonheur. Il démembrait de ſa ſeule autorité la Baviére ; il en donnait les fiéfs à ſes parens & à ſes créatures. Il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie ; & les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, ſans penſer qu'ils travaillaient à cimentèr un pouvoir qu'ils craignaient : tant était encor dominante dans les eſprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui ſemblait le prémier des intérêts. La fortune de Joſeph le fit encor triompher des mécontens de Hongrie. La France avait ſuſcité contre lui le prince Ragotſki, armé pour ſes prétenſions & pour celles de ſon païs. Ragotſki fut battu ; ſes villes priſes ; ſon parti ruiné. Ainſi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mèr & ſur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues ſecrettes.

Toute l'Europe croiait alors, que l'archiduc Charles frére de l'heureux Joſeph, régnerait ſans concurrent en Eſpagne. l'Eu-

L'Europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de Charles-quint ; & c'était l'Angleterre longtems ennemie de la branche d'Autriche-Eſpagnole, & la Hollande ſon eſclave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. Philippe V, réfugié à Madrid, en ſortit encor, & ſe retira à Valladolid ; tandis que l'archiduc Charles fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de France ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis éxigeaient à Gertrudenberg ; d'abandonner la cauſe de Philippe, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en Eſpagne. Lui-même à peine pouvait réſiſter vers la Savoie, vers le Rhin, & ſur-tout en Flandre, où ſe portaient les plus grands coups.

L'Eſpagne était encor bien plus à plaindre que la France. Preſque toutes ſes provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenſeurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périſſait. La diſette était générale. Mais cette diſette fut plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étenduë de païs l'affection des peuples refuſait tout aux Autrichiens,

chiens, & donnait tout à Philippe. Ce monarque n'avait plus, ni troupes, ni général de la part de la France. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était devenu son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la Castille, il y avait contre lui un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Aragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des ministres Espagnols, & plus mécontent de la princesse des Ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le païs qu'il était venu défendre ; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déja en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que Philippe V semblait devoir quitter. Il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'Espagne avait né-

gligés, & que ſon pére avait maintenus par une proteſtation.

Il fit par ſes agens une ligue avec quelques grands d'Eſpagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre ſur le trône, en cas que Philippe V en deſcendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Eſpagnols, empreſſés à ſe ranger ſous les drapeaux d'un prince qui ſavait combattre. Cette entrepriſe, ſi elle eût réuſſi, pouvait ne pas déplaire aux puiſſances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Eſpagne & la France réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obſtacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Verſailles. Ses agens furent empriſonnés en Eſpagne. Philippe V. ne pardonna pas à ſon parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eû la penſée de lui ſuccéder. La France cria contre le duc de Orléans. Monſeigneur, pére de Philippe V opina dans le conſeil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux enſevelir dans le ſilence un projet informe & excuſable, que de punir ſon neveu dans le tems qu'il voiait ſon petit-fils toucher à ſa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Sara-

Saragoſſe, le conſeil du roi d'Eſpagne & la pluſpart des grands, voiant qu'ils n'avaient aucun capitaine à oppoſer à Staremberg qu'on regardait comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans Anet, partit alors; & ſa préſence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuſe campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, ſa franchiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Eſpagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à Bertrand du Gueſclin. Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnérent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation. Les débris de la bataille de Saragoſſe ſe rejoignirent ſous lui à Valladolid. Tout s'empreſſa de fournir des recruës. Le duc de Vendôme, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, raméne le roi à Madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le Portugal, le ſuit, paſſe le Tage à la nage, fait priſonnier dans Brihuega Stanhope avec cinq-mille Anglais, Août. 1710 9 Dec. 1710

Anglais, atteind le général Staremberg, & le lendemain lui livre la bataille de Villavicioſa. Philippe V, qui n'avait point encor combattu avec ſes autres généraux, animé de l'eſprit du duc de Vendôme, ſe met à la tête de l'aîle droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entiére, de ſorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était déſeſpéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Eſpagne ſur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus ſourde & non moins déciſive ſe préparait en Angleterre. Sara Jennings, ducheſſe de Marleborough, gouvernait la reine Anne ; & le duc gouvernait l'état. Il avait en ſes mains les finances, par le grand tréſorier Godolphin, beaupére d'une de ſes filles. Sunderland ſecretaire d'état, ſon gendre, lui ſoûmettait le cabinet. Toute la maiſon de la reine, où commandait ſa femme, était à ſes ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Toris, diviſaient l'Angleterre ; les Whigs, à la tête deſquels il était, faiſaient tout pour ſa grandeur ; & les Toris avaient été forcés à l'admirer & à ſe taire. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire, d'ajoû-

d'ajoûter que le duc & la ducheſſe étaient les plus belles perſonnes de leur tems : & que cet avantage ſéduit encor la multitude, quand il eſt joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haie que le grand penſionnaire ; & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & général toûjours heureux ; nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étenduës. Il pouvait encor affermir ſon pouvoir par ſes richeſſes immenſes, acquiſes dans le commandement. J'ai entendu dire à ſa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui reſtait ſans aucune grace de la cour, ſoixante & dix-mille piéces de revenu, qui ſont environ quinze-cent-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eû autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait ſe faire un parti, que la reine Anne n'aurait pu détruire ; & ſi ſa femme avait eû plus de complaiſance, jamais la reine n'eût briſé ſes liens. Mais le duc ne put jamais triompher de ſon goût pour les richeſſes, ni la ducheſſe de ſon humeur. La reine l'avait aimée avec une tendreſſe, qui allait juſqu'à la ſoûmiſſion & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaiſons c'eſt d'ordinaire du côté des ſouverains

vient le dégoût. Le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la duchesse de Marleborough qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine Anne; elle se tourna du côté de myladi Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclaterent. Quelques paires de gands d'une façon singuliére qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tombèr en sa présence par une méprise affectée sur la robe de madame Masham, changérent la face de l'Europe. Les esprits s'aigrirent. Le frére de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment; le duc le refusa, & la reine le donna. Les Toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de Marleborough, changer le ministére, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre. Si le caractére de la duchesse eût pu admettre quelque soupleſse, elle eût régné encore. La reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystére & cette familiarité laissaient toûjours la voie ouverte à la réconciliation; mais la ducheſſe n'emploia cette ressource, que pour tout gâter. Elle écrivit

crivit impérieuſement. Elle diſait dans ſa lettre : *rendez-moi juſtice, & ne me faites point de réponſe.* Elle s'en repentit enſuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la reine ne lui répondit autre choſe, ſinon ; *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut ſans retour. La ducheſſe ne parut plus à la cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le miniſtére au gendre de Marleborough Sunderland, pour dépoſſédèr enſuite Godolphin, & le duc lui-méme. Dans d'autres états, cela s'appelle une diſgrace : en Angleterre, c'eſt une révolution dans les affaires ; & la révolution était encor très difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du roiaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guéres aujourd'hui dans le Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour diſtinguer les factions. Les Whigs penchaient pour le preſbitérianiſme. C'était la faction qui avait détrôné Jacques ſecond, perſécuté Charles deux & immolé Charles premier. Les Toris étaient pour les épiſcopaux, qui favoriſaient la maiſon de Stuart, & qui voulaient établir l'obéiſſance paſſive envers les rois, parce que les évêques en eſpéraient plus d'obéiſſan-

ce pour eux-mêmes. Il excitérent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de Saint-Paul cette doctrine, & à désigner d'une maniére odieuse l'administration de Marleborough, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume. Mais la reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher, qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la sale de Westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frére par le parti des Whigs. Les écrivains, qui disent que Marleborough & son parti tombérent quand la faveur de la reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La reine, qui dèslors voulait la paix, n'osait pas même ôter à Marleborough le commandement des armées ; & au printems de 1711, Marleborough pressait encor la France, tandis qu'il etait disgracié dans sa cour. Un agent secret de la France proposait sous-main des conditions de paix à Londres ; mais le ministére nouveau de la reine n'osait encor les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage.

vrage. L'empereur Joſeph mourut, & laiſſa les états de la maiſon d'Aûtriche, l'empire d'Allemagne, & les prétentions ſur l'Eſpagne & ſur l'Amérique, à ſon frére Charles, qui fut élu empereur quelques moi après. 17 Avril 1711

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencérent à ſe diſſipér en Angleterre, par les ſoins du nouveau miniſtére. On avait voulu empécher que Louis XIV ne gouvernât l'Eſpagne, l'Amérique, la Lombardie, le roiaume de Naples & la Sicile ſous le nom de ſon petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maiſon de Charles XI ? pourquoi la nation Anglaiſe aurait-elle épuiſé ſes tréſors ? elle paiait plus que l'Allemagne & la Hollande enſemble. Les frais de la préſente année allaient à ſept-millions de livres ſterling. Fallait-il qu'elle ſe ruinât, pour une cauſe qui lui était étrangére, & pour donnèr une partie de la Flandre aux Provinces-unies rivales de ſon commerce? toutes ces raiſons, qui enhardiſſaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation ; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en ſecret, elle ne pouvait pas encor ſe ſéparer publique-

ment de ſes alliés ; & quand le cabinet négociait, Marleborough était en campagne. Il avançait toûjours en Flandre ; il forçait les lignes, que le maréchal de Sept. Villars avait tirées de Montreüil juſqu'à 1711 Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Quênoi, & de-là vers Paris il y avait à peine encore un rempart à lui oppoſer.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-trouin, aidé de ſon courage & de l'argent de quelques marchands, n'aiant encor aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du Bréſil, Saint-Sébaſtien de Rio-Janéiro. Son équi- Sept. page revint chargé de richeſſes ; & les et Oct. Portugais perdirent beaucoup plus qu'il 1711 ne gagna. Mais le mal qu'on faiſait ou Bréſil, ne ſoulageait pas les maux de la France.

CHA-

CHAPITRE VINGT-DEUXIE'ME.

Victoire du maréchal de Villars à Dènain : rétablissement des affaires : paix générale.

LEs négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La reine envoia la comte de Strafford, ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. Ce n'était plus alors à Marleborough qu'on demandait grace. Le comte de Strafford obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'oppoſaient toûjours à cette paix. Marleborough, le prince Eugene & Heinſius, perſiſtaient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le général Anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ſes emplois. Il trouva une nouvelle chambre-baſſe, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accuſé, comme Scipion, d'avoir malverſé; mais il ſe tira d'affaire, à-peu-près de même, par ſa gloire & par la retraite. Il était encor puiſſant dans ſa diſgrace. Le prince Eugéne n'héſita pas à paſſer à Londres, pour ſeconder ſa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à ſon nom & à ſa renommée, & les refus qu'on devait à ſes propoſitions. La cour prévalut : le prince Eugéne retourna ſeul achever la guerre ; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'eſpérer de nouvelles victoires, ſans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'aſſemble à Utrecht; tandis que les miniſtres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité ; le maréchal de Villars, retiré derriére des lignes, couvrait encor Arras & Cambrai. Le prince

Eugéne

Eugéne prenait la ville du Quênoi, & il étendait dans le païs une armée d'environ cent-mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'aiant jamais encor fourni à toutes les dépenſes qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au de-là de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encor ſe dégagèr ouvertement ; elle avait envoié à l'armée du prince Eugéne le duc d'Ormond avec douze-mille-Anglais, & païait encor beaucoup de troupes Allemandes. Le prince Eugéne, aiant brûlé le faubourg d'Arras, s'avançait ſur l'armée Françaiſe. Il propoſa au duc d'Ormond de livrer bataille. Le général Anglais avait été envoié pour ne point combattre. Les négociations particuliéres entre l'Angleterre & la France avançaient. Une ſuſpenſion d'armes fut publiée entre les deux couronnes. Louis XIV fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour ſûreté de ſes engagemens. Le duc d'Ormond ſe retira vers Gand. Il voulut emmenèr avec les troupes de ſa nation, celles qui étaient à la ſolde de ſa reine ; mais il ne put faire ſe ſuivre, què de quatre eſcadrons de Holſtein & d'un régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Heſſe, de Danemarck, reſtérent ſous les dra-

19 Juil. 1712

peaux

peaux du prince Eugéne, & furent païés par les Hollandais. L'électeur de Hanovre même, qui devait succédèr à la reine Anne, laiſſa malgré elle ſes troupes aux alliés, & fit voir que ſi ſa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas ſur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

Le prince Eugéne, privé des Anglais, était encor ſupérieur de vingt-mille hommes à l'armée Françaiſe ; il l'était par ſa poſition, par l'abondance de ſes magaſins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de Villars ne peut l'empécher de faire le ſiége de Landrecy. La France, épuiſée d'hommes & d'argent, était dans la conſternation. Les eſprits ne ſe raſſûraient point par les conférences d'Utrecht, que les ſuccès du prince Eugéne pouvaient rendre infructueuſes. Déja même des détachemens conſidérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Déja l'alarme était à Verſailles, comme dans le reſte du roiaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an ; le duc de Bourgogne, la ducheſſe de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés au tombeau dans le même char ; le dernier

nier de leurs enfans Moribond ; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangéres & à la misére publique, faisaient regarder la fin du régne de Louis IV, comme un tems marqué pour la calamité; & l'on s'attendait à plus de désastres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en Espagne le duc de Vendôme. L'esprit de découragement, généralement répandu en France & que je me souviens d'avoir vu, faisait encor redouter que l'Espagne, soûtenuë par le duc de Vendôme, ne retombât par la perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans Versailles, si le roi se retirerait à Chambort. Il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son roiaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince Eugéne, délivra le roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étenduës ; que le dépôt de ses magasins dans Marchiennes était trop éloigné ; que le général Albemarle, posté à Dénain entre Marchiennes & le camp du prince, n'était pas à portée d'être secou-

ru

ru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assûré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui était alors entretenuë par le prince Eugéne, était dans Marchiennes ; & qu'elle avait été cause, qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au prince Eugéne, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre. Ceux qui savent qu'un curé & un conseiller de Douai nommé le Févre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginérent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain & Marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Févre donna son avis à l'intendant de la province ; celui-ci, au maréchal de Montesquiou qui commandait sous de maréchal de Villars ; le général l'approuva, & l'éxécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugéne. Un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer ; & tandis que ces dragons se retirent ensuite vers Guise, le maréchal
24 Juil. 1712 marche à Dénain avec son armée sur cinq co-

colonnes. On force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons : tout est tué, ou pris. Le général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt, & tous les officiers. Le prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes ; il veut attaquer un pont qui conduisat à Dénain, & dont les Français étaient maîtres ; il y perd du monde, & retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes, vers Marchiennes le long de la scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à Marchiennes défenduë par quatre-mille hommes ; on en presse le siége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers, & qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du maréchal de Villars. L'ennemi déconcerté léve le siége de Landrecy, & voit reprendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontiéres sont en sûreté. L'armée du prince Eugéne se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain jusqu'à la fin de la campagne.

30 Juil 1712

Sept. et Oct. 1712

campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de Villars avait eû cette faveur populaire qu'ont eû quelques autres généraux, on l'eût appellé à haute voix le restaurateur de la France ; mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait ; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de Villars hâtait la paix d'Utrecht. Le ministère de la reine Anne, responsable à sa partie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux de alliés, ni la sûreté publique. Il éxigea d'abord, que Philippe V, affermi en Espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de France, qu'il avait toûjours conservés ; & que le duc de Berri son frére, héritier présomptif de la France, après l'unique arriére-petit-fils presque mourant encor qui restait à Louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'Espagne, en cas qu'il devînt roi de France. On voulut que le duc d'Orléans fit la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnuë, qui oblige les descendans à se priver

ver du droit de régner, auquel auront renoncé les péres. Ces renonciations ne ſont efficaces, que lorſque l'intérêt commun continuë de s'accordèr avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment préſent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie ſoûtiendrait ces renonciations, devenuës la baſe de l'équilibre & de la tranquilité de l'Europe.

On donnait par ce traité au duc de Savoie l'île de Sicile avec le tître de roi ; & dans le continent, Féneſtrelles, Exilles & la vallée de Pragelas. Ainſi on prenait, pour l'aggrandir, ſur la maiſon de Bourbon.

On donnait aux Hollandais une barriére conſidérable, qu'ils avaient toûjours déſirée : & ſi l'on dépouillait la maiſon de Bourbon de quelques domaines en faveur du duc de Savoie, on prenait en effet ſur la maiſon d'Aûtriche dequoi ſatisfaire les Hollandais, qui devaient devenir, à ſes dépens, les conſervateurs & les Maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce. On ſtipulait ceux du Portugal.

On réſervait à l'empereur la ſouveraineté des dix provinces de la Flandre Eſpagnole, & le domaine utile des villes

de

de la barriére. On lui assûrait le roiaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le conseil de Vienne se croiait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar & de l'île de Minorque. La France lui abandonnait la baïe d'Hudson, l'île de Terre-neuve & l'Acadie. Elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé Philippe V sur le trône. Il faut encor compter, parmi les articles glorieux au ministére Anglais, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison, ceux de ses propres sujets, qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrettes inclinations de son cœur, faisait assûrer & garantir sa succession à la maison de Hanovre.

Quant aux électeurs de Baviére & de Cologne, le duc de Baviére devait retenir le duché de Luxembourg & le comté de Namur,

Namur, juſqu'à ce que ſon frére & lui fuſſent rétablis dans leurs électorats ; car l'Eſpagne avait cédé ces deux ſouverainetés au Bavarois, en dédommagement de ſes pertes ; & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démoliſſait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquiſes par ſes armes, & aſſûrées par les traités de Nimégue & de Riſwick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune, & Saint-venant.

Ainſi il paraiſſait, que le miniſtére Anglais rendait juſtice à tout le monde. Mais les Whigs ne la lui rendirent pas ; & la moitié de la nation perſécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un ſouverain puiſſe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent ſignés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugéne, ſoit mauvaiſe politique du conſeil de l'empereur ; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eû certainement Landau & peut-être Straſbourg, s'il s'était prété d'abord aux vuës de la reine Anne. Il s'obſtina à la guerre, & il n'eut

n'eut rien. Le maréchal de Villars, aiant mis ce qui reſtait de la Flandre Françaiſe en ſûreté, paſſa vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Worms,
20 Août 1713 de tous les pa's d'alentour, il prend ce même Landau que l'empereur eût pu conſerver par la paix ; il force les lignes
20 Sept. que le prince Eugéne avait fait tirer dans le Briſgau ; defait dans ſes lignes le maréchal Vaubonne ; aſſiége & prend Fri-
30 Oct. bourg, la capitale de l'Aûtriche antérieure.

Le conſeil de Vienne preſſait de tous côtés les ſecours qu'avaient promis les cercles de l'empire ; & ces ſecours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, ſans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre le France ; & il ſe réſolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainſi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix a Raſtat avec la prince Eugéne. C'était peut-être la premiére fois, qu'on avait vu deux généraux oppoſés, au ſortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portérent tous deux la franchiſe de leur caractére. J'ai oui conter au maréchal de Villars, qu'un des premiers diſcours qu'il tint au prince Eugéne, fut celui-ci : *Monſieur, nous ne ſommes point ennemis ; vos ennemis ſont à Vienne, & les miens à*

Verſailles. En effet, l'un & l'autre eûrent toûjours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point queſtion dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toûjours ſur la monarchie d'Eſpagne, ni du vain tître de roi catholique que Charles VI prit toûjours, tandis que le roiaume reſtait aſſûré à Philippe V. Louis XIV garda Straſbourg & Landau qu'il avait offert de cédèr auparavant, Huningue & le Nouveau Briſac qu'il avait propoſé lui-même de raſer, la ſouveraineté de l'Alſace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable; il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs, les électeurs de Cologne & de Baviére.

C'eſt une choſe très remarquable, que la France, dans tous ſes traités avec les empereurs, a toûjours protégé les droits des princes & des états de l'empire. Elle poſa les fondemens de la liberté Germanique à Munſter, & fit érigèr un huitiéme électorat pour cette même maiſon de Baviére. Le traité de Nimégue confirma celui de Weſtphalie. Elle fit rendre par le traité de Riſwick, tous les biens du cardinal de Furſtemberg. Enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avoüer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la Fran-

France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le prince Eugéne, en finissant les conférences, pria le duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présentèr à ce monarque les assûrances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain.* Premiérement il n'est pas vrai, qu'un prince, petit-fils d'un souverain, soit le sujet d'un autre prince, pour être né dans ses états. Secondement, il est encor moins vrai, que le prince Eugéne, vicaire-général de l'empire, pût se dire sujet du roi de France.

Cependant chaque état se mit en possession de ses nouveaux droits. Le duc de Savoie se fit reconnaître en Sicile, sans consulter l'empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans Lille. Les Hollandais se saisirent des villes de leur barriére ; & les états du païs leur donnérent douze-cent-cinquante-mille-florins par an, pour être les maîtres en Flandre. Louis XIV fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mèr, sous les yeux d'un commissaire Anglais. Les Dunkerquois, qui voiaient par là tout leur

leur commerce périr, députérent à Londres pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était triste pour Louis XIV, que ses sujets allassent demander grace à une reine d'Angleterre ; mais il fut encor plus triste pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refuser.

Le roi, quelque-tems après, fit élargir le canal de Mardick ; & au moien des écluses, on fit un port qu'on disait déja égaler celui de Dunkerque. Le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous aions, que Louis XIV. répondit au lord Stairs: *Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir.* Je sai de science certaine, que jamais Louis XIV ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais : il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui ; mais il s'agissait de savoir, s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait son repos & peut-être une grande partie de son roiaume. Ce qui est vrai, c'est qu'il fit interrompre les travaux de Mardick, & qu'ainsi il céda aux représentations de l'ambassadeur, loin de les braver. Les ouvrages du canal de Mardick furent démolis bientôt après dans Avril 1714

la régence, & le traité accompli dans tous ſes points.

Après cette paix d'Utrecht & de Raſtat, Philippe V ne jouit pas encor de toute l'Eſpagne; il lui reſta la Catalogne à ſoûmettre, ainſi que les îles de Majorque & d'Ivica.

Il faut ſavoir que l'empereur Charles, aiant laiſſé ſa femme à Barcelone, ne pouvant ſoûtenir la guerre d'Eſpagne, & ne voulant ni céder ſes droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la reine Anne, que l'impératrice & ſes troupes, devénuës inutiles en Catalogne, ſeraient tranſportées ſur des vaiſſeaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée; & Staremberg en partant s'était démis de ſon tître de vice-roi. Mais il laiſſa toutes les ſemences d'une guerre civile, & l'eſpérance d'un promt ſecours de la part de l'empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginérent qu'ils pourraient former une république ſous une protection étrangére, & que le roi d'Eſpagne ne ſerait pas aſſez fort pour les conquérir. Ils deploiérent alors ce caractére que Tacite leur attribuait il y a ſi longtems. " nation intrépide, dit-il, qui compte

„ compte la vie pour rien, quand ils ne „ l'émploient pas à combattre."

S'ils avaient fait pour Philippe V leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui; jamais l'archiduc n'eût disputé l'Espagne. Ils prouvérent par leur opiniâtre résistance, que Philippe V, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoia alors contre ses sujets révoltés. Une escadre Française bloqua le port de Barcelone, & le maréchal de Barwick l'assiégea par terre.

La reine d'Angleterre, fidéle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par fanatisme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les bréches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq-cent ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leurs exemples avaient animé les peuples.

Ils arborérent sur la bréche un drapeau noir, & soûtinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans aiant pénétré, les assiégés se battirent encor de ruë en ruë ; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandérent encor
12 Sept. 1714 en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés. Soixante moines, condannés aux galéres, furent la seule vangeance que l'on prit. Philippe V avait traité plus rudement la petite ville de Xativa dans le cours de la guerre : on l'avait detruite de fond en comble, pour faire un éxemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mèr, & dont le maintien est utile à l'état.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animés quand Charles VI était parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la derniére flamme de l'incendie, qui avait ravagé si long tems-la plus belle partie de l'Europe, par le testament de Charles II. roi d'Espagne.

CHAPITRE VINGT-TROISIE'ME.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht juſqu'en 1750.

J'OSE appellèr encor cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de Savoie y fut armé contre ſes deux filles. Le prince de Vaudemont, qui avait pris le parti de l'archiduc Charles, avait été ſur le point de faire priſonnier dans la Lombardie, ſon propre pére qui tenait pour Philippe V. L'Eſpagne avoit été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de Calviniſtes Français avaient ſervi contre leur patrie. C'était enfin pour une ſucceſſion entre parens, que la guerre générale avait

commencé : & l'on peut ajoûter, que la reine d'Angleterre excluait du trône son frére, que Louis XIV protégeait, & qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toûjours. Charles VI, deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne. Louis XIV près de succomber, se releva par les brouilleries imprévuës de l'Angléterre. Le conseil d'Espagne, qui n'avait appellé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre, restérent à la maison d'Aûtriche : la maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre ; & les Hollandais dominérent dans une autre; une quatriéme partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne resta partagé entre quatre puissances ; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fiéf de Rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisement. Le duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour soûtenir contre le pape, le droit-singulier mais ancien,

cien, d'être pape lui-même dans cette île ; c'eſt à dire, d'être, au dogme près, ſouverain abſolu en matiére de religion.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il eſt indubitable, que le nouveau miniſtére de la reine Anne voulait préparèr en ſecret le rétabliſſement du fils de Jacques II ſur le trône. La reine Anne elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ſes miniſtres ; & elle était dans le deſſein de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frére, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces deſſeins. La maiſon de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangére & qu'elle n'aimait pas, lui ſuccéda ; ſes miniſtres furent perſécutés ; & le parti du prétendant aiant tenté de ſoûtenir ſes droits en 1715, ce parti fut défait ; la rebellion, qui, ſi la reine Anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le ſang qui coula ſur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la France & de l'Eſpagne, qu'on avaint tant redoutée & qui avait alarmé tant d'états, fut rompuë dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le duc d'Orléans régent de France, quoiqu' irréprochable ſur les ſoins de la conſervation de ſon pupile, ſe

conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France ; & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui régnait à Madrid : & Philippe V, qui avait renoncé à la couronne de France par la paix, excita ou plustôt préta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un païs, où il ne pouvait régner. Ainsi, aprés la mort de Louis XIV, toutes les vuës, toutes les negociations, toute la politique, changérent & dans sa famille & chez tous les princes.

Le régent de France, uni avec les Anglais, attaqua l'Espagne ; de sorte que la premiére guerre de Louis XV fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministére d'Espagne voulut tromper le duc de Savoie ; & le duc de Savoie voulut tromper l'Empereur : & il resulta de ce cahos d'intrigues, que les Espagnols dépouillérent l'empereur de la Sardaigne, & le duc de Savoie de la Sicile en 1718. Mais forcés par la France qui les battait sur terre, & par les Anglais qui les battaient sur mèr, ils rendirent alors la Sicile à la maison d'Aûtriche ; & la Sardaigne

daigne devint le partage des ducs de Savoie, qui la poſſédent encore, & qui prennent le tître de rois de Sardaigne.

Pour mieux ſentir, par quelle fatalité aveugles les affaires de ce monde ſont gouvernées ; il faut remarquer que l'empire Ottoman, qui avait pu attaquer l'empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la concluſion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'Empereur, contre des troupes aguerries commandées par le prince Eugéne, qui vanquit les Turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduiſit à demandér une paix humiliante : & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires ſont remplies ; ce même Empereur, vainqueur des Turcs, ne put avoir la Sicile, que par le ſecours des Anglais & du régent de France.

Mais, ce qui étonna le plus toutes les cours de l'Europe, ce fut de voir quelquetems après en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois ſi acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis ; & les affaires ſorties de leur route naturelle, au point que la miniſtére de Madrid gouverna une année entiére la cour de Vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eû d'autre intention que de fermer à la maiſon Françaiſe d'Eſpagne

tout accès dans l'Italie, se laissa entrainer loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Elisabeth de Parme sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclure tout Français & tout Espagnol. L'Empereur donna à ce fils puîné de son concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance & du grand duché de Toscane. Quoique la succession de ces états ne fût point ouverte, Dom Carlos y fut introduit avec six mille Espagnols ; & il n'en coûta à l'Espagne, que deux-cent mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du conseil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses ; elle lui coûta plus chèr dans la suite. Tout était étrange dans cet accord ; c'était deux maisons ennemies, qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre ; c'était les Anglais, qui aiant tout fait pour détrôner Philippe V, & lui aiant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité ; c'était un Hollandais, Ripperda devenu duc & tout-puissant en Espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le roiaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en France, la régence du duc d'Orléans, que ses ennemis secrets &

le

le bouleverſement général des finances devaient rendre la plus orageuſe des régences, avait été la plus plaiſible & la plus fortunée. L'habitude, que les Français avaient priſe, d'obéir ſous Louis XIV, fit la ſûreté du régent & la tranquilité publique. Une conſpiration, dirigé de loin par le cardinal Alberoni & mal trâmée en France, fut découverte & diſſipée auſſitôt que formée. Le parlement, qui dans la régence de la reine Anne avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait caſſé les teſtamens de Louis XIII & de Louis XIV avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorſqu'on eut augmenté la valeur numéraire des eſpéces trois fois au de-là du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand'-chambre au Louvre, ne lui attira que les railleres du peuples. L'édit le plus injuſte qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roiaume d'avoir chez ſoi plus de cinq-cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La diſette entiére des eſpéces dans le public; tout un peuple en foule ſe paſſant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie néceſſaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inon-

dée ; plusieurs citoiens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roial, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux système de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soûtint en effet l'un & l'autre par des conséquences, que personne n'avait prévuës.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vuë politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, ou tous les citoiens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un système tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renâitre la compagnie des Indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particuliéres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce système éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages.

Après

Après que la confusion des finances eut cessé avec la régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le cardinal de Fleury fut à la tête du ministére. S'il y a jamais eû quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans ; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires.

Quand on songe, que de mille contemporains il y en a très rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le cardinal de Fleury eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singuliére, en ce qu'aiant commencé si tard, elle dura si long-tems sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sait quelles étaient les richesses & la magnificence du cardinal d'Amboise, qui aspirait à la tiare ; & la simplicité arrogante de Ximénès, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vétu en moine, disait

fait qu'avec son cordon il conduisait les grands d'Espagne. On connaît le faste roial de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restait au cardinal de Fleury la distinction de la modestie. Il fut simple & œconome en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractére. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva, que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquilement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrérent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier ministre d'Angleterre, Robert Walpole, était d'un caractére aussi pacifique ; & ces deux hommes continuérent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utretcht jusqu'en 1733 ; repos, qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagére de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oubliérent toutes leurs calamités passées. En

En ces tems-là se formaient deux puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parlèr avant ce siécle. La premiére était la Russie, que le Czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il était si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avait reçu une ambassade Moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des Siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au Nord, après avoir abattu la Suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la Prusse. Ses forces se preparaient & ne se déploiaient pas encore.

La maison d'Autriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait mise. L'Angleterre conservait sa puissance sur mèr, & la Hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître.

maître. La Suéde languiſſait. Le Danemarck était floriſſant. L'Eſpagne & le Portugel ſubſiſtaient par l'Amérique. L'Italie, toûjours faible, était diviſée en autant d'états qu'au commencement du ſiécle, ſi on excepte Mantouë, devenuë patrimoine aûtrichien.

La Savoie donna alors un grande ſpectacle au monde, & une grande leçon aux ſoûverains. Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Aûtriche, & dont l'incertitude avait paſſé pour politique, laſſé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de ſoixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de ſa famille, & ſe repentit par un autre caprice, un an après. La ſociété de ſa maîtreſſe devenuë ſa femme, la dévotion & le repos, ne pûrent ſatisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe. Il fit voir, quelle eſt la faibleſſe humaine, & combien il eſt difficile de remplir ſon cœur ſur le trône & hors du trône. Quatre ſouverains dans ce ſiécle renoncerent à la couronne ; Chriſtine, Caſimir, Philippe V, & Victor-Amedée. Philippe V ne reprit le gouvernement que malgré lui. Caſimir n'y penſa jamais. Chriſtine en fut tentée quelque-tems, par un dégoût qu'elle

qu'elle eut à Rome. Amédée seul voulut remonter par la force, sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connuë. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au dessus des couronnes, en remettant à son pére celle qu'il tenait de lui, si ce pére seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût éxigé; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arréter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très faux, que la cour de France voulut envoier vingt-mille hommes, pour défendre le pére contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causérent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'Auguste second replongea l'Europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement éxemte.

Le roi Stanislas, beau-pére de Louis XIV, déja nommé roi de Pologne en 1704, fut élu roi en 1733, de la maniére la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'em-

per-

pereur Charles VI fit procéder à une autre élection appuiée par ſes armes & par celles de la Ruſſie. Le fils du dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, qui avait épouſé une niéce de Charles VI, l'emporta ſur ſon concurrent. Ainſi la maiſon d'Autriche, qui n'avait pas eû le pouvoir de ſe conſerver l'Eſpagne & les Indes Occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à Oſtende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pére de Louis XIV. La France vit renouveler ce qui était arrivé au prince Armand de Conti, qui ſolennellement élu, mais n'aiant ni argent ni troupes, & plus recommandé que ſoûtenu, perdit le roiaume où il avait été appellé.

Le roi Stanislas alla à Dantzig ſoûtenir ſon élection. Le grand nombre, qui l'avait choiſi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce païs, où le peuple eſt eſclave, où la nobleſſe vend ſes ſuffrages, où il n'y a jamais dans le tréſor public de quoi entretenir les armées, où les loix ſont ſans vigueur, où la liberté ne produit que des diviſions ; ce païs, dis-je, ſe vantait en vain d'une nobleſſe belliqueuſe, qui peut monter à cheval au nombre de cent-mille-hommes. Dix-mille Ruſſes firent d'abord diſparaître tout ce qui était aſſemblé en faveur de Staniſlas.

la

La nation Polonaise, qui un siécle auparavant regardait les Russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de Russie était devenu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé. Dix-mille esclaves Russes disciplinés disperférent toute la noblesse de Pologne; & le roi Staniflas, renfermé dans la ville de Dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'empereur d'Allemagne, uni avec la Russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoié par mèr une nombreuse armée: mais Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonnèr entiérement le roi Staniflas, ni hazarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze-cent hommes, commandée par un brigadier. Cet officier ne crut pas que sa commission fût srieuse; il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats; & il alla relâchèr en Danemarck. Le comte de Plélo, ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude

tude des belles lettres & de la philoſophie des ſentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il réſolut de ſecourir Dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des ſecretaires d'état, laquelle finiſſait par ces mots: " Je ſuis ſûr que je " n'en reviendrai pas; je vous recom- " mande ma femme & mes enfans." Il arriva à la rade de Dantzig, débarqua & attaqua l'armée Ruſſe; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévû; & ce qui ne fut pas tué de ſa troupe, fut priſonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de ſa mort. Dantzig fut pris; l'ambaſſadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut priſonnier de guerre, malgré les priviléges de ſon caractére. Le roi Staniſlas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguiſement, après avoir vu ſa tête miſe à prix par le général des Moſcovites, dans un païs libre, dans ſa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu ſuivant toutes les loix.

Le miniſtére de France eût entiérement perdu cette réputation néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi elle n'eût tiré vangeance d'un tel outrage; mais

cette

cette vangeance n'était rien, ſi elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on ſe portât ſur les Moſcovites ; & la politique voulait que la vangeance tombât ſur l'empereur. On l'éxécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Eſpagne & la Sardaigne. Ces trois puiſſances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Aûtriche.

Les ducs de Savoie avaient depuis longtems accrû petit-à-petit leurs états, tantôt en vendant leur ſecours aux empereurs, tantôt en ſe declarant contre eux. Le roi Charles-Emanuel eſpérait le Milanais ; & il lui fut promis par les miniſtres de Verſailles & de Madrid. Le roi d'Eſpagne Philippe V, ou plustôt la reine Eliſabeth de Parme ſon éſpouſe, eſpérait pour ſes enfans de plus grands établiſſemens que Parme & Plaiſance. Le roi de France n'enviſageait aucun avantage pour lui que ſa propre gloire, l'abaiſſement de ſes ennemis & le ſuccès de ſes alliés.

Perſonne ne prévoiait alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre. On eſt preſque toûjours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promtement

ment terminée, que celle qui uniſſait ces trois monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoûtumées depuis longtems à ſe déclarer pour l'Aûtriche contre la France, l'abandonnérent en cette occaſion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour da France avait acquiſe. L'idée de ſes vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ſes ennemis naturels, lors même qu'elle faiſait la guerre ; & rien ne fit plus d'honneur au miniſtére, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puiſſances, que la France pouvait faire la guerre à l'empereur, ſans alarmer la liberté de l'Europe. Tous les potentats regardérent donc tranquilement ſes ſuccès rapides. Une armée de Français fut maîtreſſe de la campagne ſur le Rhin, & les troupes de France, d'Eſpagne & de Savoie jointes enſemble, furent les maîtreſſes de l'Italie. Le maréchal de Villars finit ſa glorieuſe carriére à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de Cogni, ſon ſucceſſeur, gagna deux batailles ; tandis que le duc de Montémar, général des Eſpagnols, remporta une victoire dans le roiaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le ſurnom. C'eſt une récompenſe que la cour d'Eſpagne donne ſouvent, à l'éxemple

des

des anciens Romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu prince héréditaire de Toscane, fut bientôt roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'empereur Charles VI perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un roi à la Pologne : & un fils du roi d'Espagne eut en deux campagnes, ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'Autriche pendant plus de deux siécles.

Cette guerre d'Italie est la seule, qui se soit terminée avec un succès solide pour les Français depuis Charlemagne. La raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puissant prince de ces contrées ; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'Espagne; & que les armées furent toûjours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux, de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuse. Le cardinal de Fleury ministre de France, qui avait eû la sagesse d'empécher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminèr heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, Dom Carlos fut reconnu roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déja accoûtumée à voir donnèr & changer

changer des états. On assigna à François duc de Lorraine, désigné gendre de l'empereur, l'héritage des Médicis qu'on avait auparavant accordé à Dom Carlos ; & le dernier grand-duc de Toscane, près de sa fin, demandait, *Si on ne lui donnerait pas un troisième héritier, & quel enfant l'empire & la France voulaient lui faire.* Ce n'est pas, que le grand-duché de Toscane se regardât comme un fief de l'empire; mais l'empereur le regardait comme tel, aussi bien que Parme & Plaisance, révendiqué toûjours par le saint-siége, & dont le dernier duc de Parme avait fait hommage au pape: tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces duchez de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnaient à Dom Carlos fils de Philippe V & d'une princesse de Parme, furent cédés à l'empereur Charles VI en propriété.

Le roi de Sardaigne duc de Savoie, qui avait compté sur le Milanais auquel sa maison toûjours aggrandie par dégrez avait depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiéfs des Langhes. Il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de Philippe deux roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions, par

Louis XII, héritier naturel de ce duché. Philippe V avait les fiennes, par les inféodations rénouvelées à quatre rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. L'empereur garda le Milanais, malgré la loi générale des fiéfs de l'empire, qui veut que l'empereur seigneur souverain en donne toûjours l'investiture ; sans quoi les empereurs pourraient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions ; il y a tant d'éxemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matiére d'état l'interêt présent est la premiére des loix.

Par ce traité, le roi Staniſlas renonçait au roiaume qu'il avait eû deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver ; il gardait le titre de roi. Il lui fallait une autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encor plus que pour lui. Le cardinal de Fleury se contenta d'abord du Barrois, que le duc de Lorraine devait donnèr au roi Staniſlas, avec la réverſion à la couronne de France ; & la Lorraine ne devait être cédée, que lorſque ſon duc ſerait en pleine poſſeſſion de la Toſcane. C'était faire dépendre cette ceſſion de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands ſuc-

cès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le cardinal de Fleury à se servir de ses avantages ; il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre-millions-cinq-cent-mille livres, faite au duc François jusqu'à ce que la Toscane lui fût échuë.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement ; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un roi Polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette province eut pour la derniére fois un souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes Lorrains devint souveraine de la Toscane. Le second fils du roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveler la médaille de Trajan, *regna assignata, les trônes donnés.*

La maison de France, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir, dans le tems des plus brillantes prospérités de Louis XIV. Presque tout l'héritage de la maison de Charles-quint, l'Espagne, les deux Siciles, le Mexique, le Pérou, étaient dans ses mains : & enfin la maison d'Aûtriche finit dans la personne de Charles VI en 1740. Ce qui restait de

ses

ſes dépouilles fut près d'être enlevé à ſa fille, & partagé entre pluſieurs puiſſances. La France fit elire un empereur, avec la même facilité que les empereurs avaient auparavant fait élire des électeurs de Cologne & des évêques de Liége. La fameuſe pragmatique ſanction du dernier empereur aûtrichien, qui aſſûrait à ſa fille la poſſeſſion indiviſible de tous ſes états, pragmatique garantie par l'empire, par l'Angleterre, par la Hollande, par la France elle-même, ne fut d'abord ſoûtenuë de perſonne. L'électeur de Baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'empire, fut couronné ſans obſtacle duc d'Aûtriche à Lintz, roi de Bohéme à Prague, empereur à Francfort, par les armes de Louis XV. On alla juſqu'aux portes de Vienne. La fille de tant d'empereurs ſe vit une année entiére ſans ſecours, & ſans autre eſpérance que dans ſon courage. A peine avait-elle fermé les yeux à ſon pére, qu'elle avait perdu la Siléſie par l'irruption d'un jeune roi de Pruſſe, dont la poſtérité parlera long-tems. Il profita le premier de la conjoncture, & fit ſervir à ſa grandeur une armée diſciplinée comme celles des anciens Romains, que ſon pére ſemblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France, la Pruſſe, la Saxe, la Baviére, attaquaient les

reſtes de la maiſon d'Aûtriche. Ses alliés demeuraient dans le ſilence : le partage de ſes états paraiſſait aſſuré. Mais on vit bientôt, combien il eſt difficile à un faible prince tel qu'était l'électeur de Baviére, empereur ſans pouvoir ſous le nom de Charles VII, général preſque ſans troupes nationales, de conquérir des états par les mains d'autrui. Jamais de ſi grands avantages ne furent plus rapidement ſuivis de tant de déſaſtres. Tout ce qui devait faire ſa grandeur, fit ſa ruine ; & ce qui devait accabler la reine de Hongrie, ſervit à l'élever. La maiſon d'Aûtriche renâquit de ſes cendres. La reine de Hongrie trouva un puiſſant allié dans George II. roi d'Angleterre ; elle eut enſuite pour elle le roi de Sardaigne, la Hollande, & enfin juſqu'à l'empire de Ruſſie, qui envoia la derniére année de la guerre, environ trente-cinq-mille hommes à ſon ſecours. Elle fit des paix particuliéres avec la Pruſſe & la Saxe. Mais ſurtout ſon courage d'eſprit la ſecourut autant que ſes alliés. La Hongrie, qui n'avait été pour ſes péres qu'un éternel objet de guerres civiles, de réſiſtances & de punitions, devint pour elle un roiaume uni, affectionné, peuplé de ſes défenſeurs. On combattit dans le cœur de l'Allemagne, en Italie, en Flandre, & ſur les

les frontiéres même de la France, & ſur les mèrs de l'Inde & de l'Amérique, à peu-près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour ſoûtenir un ſi peſant fardeau, prodigua á regret les tréſors de la France dans cette guerre entrepriſe malgré lui, & mourut aprés n'avoir vû que des malheurs cauſés par des fautes. Il n'avait Jamais cru avoir beſoin d'une marine. Ce qui reſtait à la France de forces maritimes, fut abſolument détruit par les Anglais ; & les provinces de France furent expoſées. L'empereur, que la France avait fait, fut chaſſé trois fois de ſes propres états. Il mourut l'un des plus malheureux princes de la terre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La reine de Hongrie goûta le plaiſir & la gloire de faire élire empereur ſon époux, & de recommencèr une nouvelle maiſon impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les déſaſtres qu'avaient produit les derniéres années du gouvernement de ſon miniſtre. Il fut heureux partout, excepté en Italie, parce qu'il avait contre lui le roi de Sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de souverains à la tête de leurs armées. François de Lorraine, grand-duc de Toscane, depuis empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes Autrichiennes. Dom Carlos roi de Naples, fils de Philippe V, commandait son armée à Vélétri. Le roi d'Angleterre George II gagna une bataille vers le Mein.

Le roi de Sardaigne fut partout où étaient ses troupes, & toûjours avec succès. Le roi de Prusse remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de Fontenoi, & les conserva à celle de Laufeld. Enfin, après avoir subjugué en personne toute la Flandre, & pris Maestricht par les mains du maréchal de Saxe ; après avoir chassé les ennemis de Provence, par celles du maréchal de Belle-île ; après avoir sauvé Génes, par le maréchal de Richelieu ; aiant affermi le roi de Naples sur son trône, il fit une paix aussi glorieuse que ses campagnes, montrant dans le traité d'Aix-la-Chapelle une modération inouie qu'on n'avait pas attenduë, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ses armes. Il eut la gloire de protéger tous ses alliés, de remettre les Génois dans tous leurs droits, de faire rendre au

duc de Modéne ſes états, d'établir l'infant Dom Philippe dans Parme & Plaiſance, l'héritage de ſa mére. C'était en effet acquérir beaucoup, que d'être ainſi le protecteur de tous ſes alliés. La reputation, chez les rois puiſſans, vaut des conquêtes. Après cette heureuſe paix, la France ſe rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encor plus floriſſante.

Alors l'Europe chrétienne ſe trouva partagée entre deux grands partis, qui ſe ménageaient l'un l'autre, & qui ſoûtenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait aſſûrèr une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Ruſſie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, compoſaient une de ces grandes factions. La France, l'Eſpagne, les deux Siciles, la Pruſſe, la Suéde, formérent l'autre. Toutes les puiſſances reſtérent armées; & on eſpéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe ſemblaient inſpirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuſes armées qui forcérent les autres princes à faire les mêmes efforts; deſorte qu'après la paix d'Aix-la Chapelle, les puiſſances chrétiennes de l'Eu-

l'Europe ont eû environ un million d'hommes sous les armes ; & on s'est flatté que de long-tems il n'y aurait aucun aggresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre.

Fin du premier Tome.